

Roman Canadien

Joseph-Marc Lebel

Boeuf Roux



Roman
Canadien
Inédit

25¢

Éditions Edouard Garand, Montréal



Rien
n'est meilleur
à servir
que

Dow

Old Stock Ale
mûrie à point

Prime par la Force et par la Qualité

Bœufs Roux

Roman canadien inédit

PAR

JOSEPH-MARC LEBEL

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1929

Copyright by Edouard Garand, 1929

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

85581

Boeufs Roux

Roman Canadien Inédit
par

Joseph-Marc Lebel

Illustrations
d'Albert Fournier



I

*J'ai deux grands boeufs dans mon étable,
Deux grands boeufs blancs marqués de*

[roux :

*Ma charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx...*

Les tranquilles et timides échos de cette matinée d'avril 1899 répétaient dans l'espace tiède, tout plein de vapeurs vermeilles, cette rustique chanson. La voix qui l'avait lancée était une de ces voix du sol canadien, comme il s'en élève tant tous les jours, vibrante, fière, sonore, avec ce cachet de foi et de patriotisme particulier à l'accent de l'agriculteur canadien-français. Sur les lèvres de ce grand paysan la chanson du pays alterne avec la chanson de France; mais à l'heure des angélus le cantique jaillit de sa vigoureuse poitrine, et, émue, sa voix alors salue la Majesté du Dieu qu'il sert.

L'habitant du Canada français est demeuré le paysan-soldat de la Nouvelle-France...

Et là, toujours, en cette Nouvelle-France, l'amour du clocher, l'amour de la terre et l'amour de la famille éclatent triomphalement de toutes parts, et ce triple amour devient de plus en plus un granit inébranlable.

Il a pourtant subi bien des attaques, ce granit; mais chaque fois qu'une force ennemie l'a heurté, il a résonné comme un bronze... il n'a ni oscillé, ni chancelé, ni tombé! Un jour, cependant, il s'était affaibli et l'on avait craint pour son existence: car une épidémie, ou plutôt une hydre effroyable avait pris naissance. L'hydre s'appelait "l'émigration", et ce qui, aujourd'hui, est granit, n'était à ce moment que chaux et sable à peine solidifiés. Et la bête avait attaqué avec rage et furie ce mortier un peu frais. Il s'était bien un peu effrité, il avait même commen-

cé à se désagréger... mais les deux matières — cette chaux et ce sable — étaient bonnes, saines, vivaces. Elles se solidifièrent rapidement, les coups portés par la suite eurent moins d'effet, et le monstre, fatigué, commença à retraire devant l'invincible. Mais très âpre à l'attaque, elle revenait à la charge de temps à autre, et de ses dents usées elle égratignait bien le bloc, mais elle ne l'entamait point.

Oui, la voix qui venait de jeter cette chanson dans le ciel éclatant de lumières printanières avait bien cette sonorité des granits et des bronzes. Elle révélait la force et la puissance. En l'écoulant, on sentait la voix de l'homme naître de la terre. C'était ce même homme que naguère, Dieu avait établi en son Paradis Terrestre, en lequel il l'avait fait maître et roi. Ce maître-roi avait pour sceptre la charrue; pour drapeau le clocher qui projette sa flèche hardie dans l'azur des cieux: pour devise... Dieu! — Patrie! Foyer!

Ce maître et ses attributs rayonnaient pleinement dans les clartés puissantes de cette matinée de printemps.

Et le soleil montait toujours, plus brillant, plus chaud, plus joyeux, dissipant les dernières vapeurs du matin et dardant ses millions de rayons d'or, sur les neiges qui, en se fondant, prenaient l'apparence d'une belle nappe de diamants aux feux multiples.

On était à l'aube du printemps canadien.

De la merveilleuse nature canadienne on ne percevait, ce jour-là, que le premier aspect; ou, peut-être mieux, le printemps canadien commençait sa première étape, et, d'étape en étape, il entrerait presque insensiblement dans toute sa splendeur.

A mesure que grandissait le jour, et à regarder fixement la nappe cristallisée des champs qui flottait par ondulations à peine saisissables, les rayons du soleil apparaissaient comme autant de ciseaux d'or taillant les facettes par millions; et de burins d'argent gravant des multitudes d'arabesques aux couleurs les plus variées et changeantes. La nappe, alors, se transformait, elle devenait une immense tapisserie aux figures les plus curieuses; et, comme si elle eût été semée de perles, de rubis, de saphirs et d'émeraudes, selon que se mouvaient les rayons du soleil, elle éclatait dans un éblouissement prodigieux, on-

dulait de plus en plus et projetait dans l'espace d'innombrables paillettes qui reflétaient capricieusement et coquettement le rouge des rubis, le bleu des saphirs et le vert des émeraudes. Sous la chaleur des rayons la neige fumait doucement, et sitôt que la brise de l'Ouest s'apaisait ou s'attardait derrière un rocher, un bois ou un mont, une vapeur nouvelle s'élevait en frémissant, elle formait comme un rideau du plus léger tissu, elle oscillait, ondulait à son tour, puis elle planait, si légère, si diaphane, qu'elle devenait un prisme puissant à travers lequel on découvrait une mer de cristaux les plus étincelants et de formes et de contours les plus séduisants.

La fonte des neiges!... Résurrection de la nature dont la splendeur est inénarrable! C'est le réveil de la déesse qui, nonchalamment et gracieusement, se dépouille de sa robe de nuit et s'apprête à revêtir ses somptueuses parures du jour! Le tableau est si captivant, si magique et féérique, qu'on peut le regarder, mais non le décrire; car l'oeuvre du Tout-Puissant dépasse les meilleures facultés de l'homme.

Déjà l'on voyait poindre çà et là une tache de terre noire ou un morceau de chaume cuivré. La nappe de cristaux se déchirait, se trouait peu à peu, le sol depuis longtemps voilé, se découvrait joyeusement et une autre vapeur s'en échappait comme un encens. On aspirait déjà cet exquis parfum de saine terre, parfum qui, bientôt, se confondrait agréablement avec le parfum non moins exquis des lilas et des fleurs.

A ce point du jour, des grives, des passerines et des fauvettes acclament la renaissance de la nature, tout en voletant autour des étables où elles cherchent un petit coin pour reposer leurs ailes et dormir la nuit en attendant que les feuillages, une fois éclos, leur offrent un couvert pour acclamer le réveil de la nature, paraissent s'étonner beaucoup d'entendre une voix d'homme retentir dans les airs. Oui, une voix humaine, et non moins joyeuse et fière que la leur, chante... Et cette voix part de l'intérieur de l'étable au toit de chaume où elles viennent de poser leurs pattes.

Elles écoutent, très curieuses... Les fauvettes penchent leur tête et hérissent le duvet de leur col. Les grives, elles, regardent le ciel embrasé, comme si de là haut

cette voix qui les stupéfie fût venue. Les passerines secouent leurs ailes, comme effrayées, et s'appêtent déjà à reprendre leur vol.

Mais elle s'apaisent, parce que la voix s'est tue. Puis elles frémissent encore lorsque deux longs meuglements, très assourdis, s'élèvent de sous elles et font trembler l'étable et son toit.

Elles s'entre-regardent, puis demeurent très immobiles et silencieuses quand, un moment après, la même voix d'homme se fait entendre, plus forte et plus sonore...

*J'ai deux grands boeufs dans mon étable,
Deux grands boeufs blancs marqués de
[roux...*

La voix va se perdre dans le lointain, peut-être vers la terre de France!... Aussitôt du sein de l'étable éclate tout un concert: bêlements grêles d'agnelets, mugissements de bestiaux, cocoricos enroués ou sonores, hennissements, glouglous, pépiements...

De plus loin, un chien aboie...

Une volée de corneilles passe dans l'azur tirant de l'aile du Nord au Sud et croasse avec animation.

Alors, grives, fauvettes et passerines s'envolent en chantant.

Des étables s'étend et s'élève en pente douce un champ de cristaux plus brillants. Au bout de deux arpents environ ce champ s'arrête au bord d'une route. Durant tout l'hiver la neige s'est accumulée dans cette route par petits monticules, et on l'a sillonnée de fines balises de sapin. Ces balises, toujours vertes, on peut les voir en ce jour de printemps; les unes très droites encore, telles qu'on les a posées à la Noël; d'autres, à mesure que fond la neige, penchent vers le sol; d'autres sont tombées. De l'autre côté de la route, qui se déroule de l'Est à l'Ouest, se dresse la maison de ferme, blanche sous sa couche de chaux, haute sur son socle de pierres des champs, avec sa galerie qui l'orne sur tout sa façade, et ses persiennes vertes. Cette maison est un grand carré, n'ayant qu'un rez-de-chaussée. Mais sous le toit à deux pentes recouvert de bardeaux peints en rouge on a aménagé des chambres à coucher, de sorte qu'on peut donner le nom d'étage à la partie supérieure de la maison.

Dans sa simplicité elle a un aspect se-

rein et gai. Elle n'est pas loin du chemin, duquel elle est séparée par un étroit parterre qu'ombragent, en la saison d'été, les frênes, les peupliers, les lilas et les saules pleureurs. Nulle palissade, de sorte qu'elle présente une porte accueillante aux passants. En cette aube de printemps lumineuse et tiède, la maison semble, elle aussi, se réjouir du renouveau de la nature, car de la route on entend partir de ses murs de joyeux éclats de voix et surtout des rires clairs d'enfants espiègles. Car aussi portes, persiennes et fenêtres sont largement ouvertes pour recevoir les souffles chauds et parfumés d'avril. En prêtant l'oreille on saisit, outre les rires d'enfants, une voix très tendre de maman essayant de rappeler à l'ordre de petits turbulents, et, aussi, le fredonnement agréable d'une voix de jeune fille, un fredonnement qui ressemble à un chant d'oiseau. Comme on semble heureux là! D'autres bruits non moins égayants charment l'oreille: un délicieux pétilllement de bois d'érable dont on bourre un fourneau, des choes argentins d'ustensiles et de vaisselles, et, mêlé à tout cela, le ronronnement monotone, mais non moins délicieux et qui ajoute au charme, d'un rouet. Le ronronnement de ce rouet nous fait imaginer quelque jolie fileuse à tête blonde, aux joues roses, aux lèvres rouges, en jupon de toile; bref, une de ces poses de simplicité et de candeur comme on en voit sur les images. On s' imagine encore que la voix de jeune fille entendue ne peut-être que celle de la jolie fileuse!...

En écoutant ces bruits divers, on est saisi d'une émotion bien douce. Et quel charme se dégage de cet ensemble!

Et pourtant la nature n'a pas encore repris ses parures étincelantes de l'été!

A une autre époque de l'année, notamment à la saison des fleurs et des feuillages, cette maison de ferme si modeste, cette chaumière de paysans doit certainement ressembler à un Eden. En effet, et nous verrons bientôt combien il pouvait être agréable de vivre là, et combien l'esprit pouvait être séduit dans le splendide décor qui entourait la maison et ses champs.

Pour le moment qu'il nous suffise d'écouter encore le joyeux concert de la maison heureuse!... Puis de nouveau arrivé des étables la voix de l'homme finissant ce refrain:

*Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils m'en ont coûté !
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre...*

Quand la voix se fut tue et que le dernier son ce fut enseveli dans les voûtes ensoleillées, une femme à cheveux blancs parut sur la galerie et ses regards se dirigèrent vers les étables. En même temps elle parlait à quelqu'un à l'intérieur de la maison et qu'on ne pouvait apercevoir.

—Ecoute donc, Dosithée... est-ce ton père qui chante de même? Faut croire qu'il est gai cette matinée, ton père!...

Une jeune fille venait de paraître dans l'encadrement de la porte, souriante elle aussi. Une brunette ravissante, au teint blanc et rose, aux lèvres rouges et tout son épanouissement, d'une grâce aussi rayonnante que les cristaux de neige...

—Oui, c'est papa, répondit cette jeune fille d'une voix au timbre harmonieux. Il est à l'étable...

—Il peut bien chanter, ce bougre de Phydime, bougonna la vieille femme, il fait si bon!

Elle laissa errer ses regards sur la campagne enluminée, et avec un geste d'admiration, elle ajouta :

—Fait-il beau un peu!...

—Je n'ai jamais vu plus beau jour de printemps, maman, murmura la jeune fille en regardant le ciel, les arbres dénudés mais dont on pouvait sentir la sève vigoureuse s'agiter sous leurs fibres, les champs et leur manteau cristallisé... et là-bas, comme mouillant le pied de monts élevés aux sommets couverts de neiges, le fleuve Saint-Laurent charriant ses dernières glaces vers la mer.

Les deux femmes demeurèrent silencieuses et contemplatives.

Un homme parut sur la route du côté de l'Est. Il portait sur la tête un bonnet de peau de loutre fort usagé, et il était vêtu d'une toile grise et d'un pantalon de notre "étoffe du pays". Ses pieds et ses jambes disparaissaient dans de longues bottes dites "bottes sauvages" qu'une lanière de cuir serrait sous les genoux. Il marchait avec précautions, évitant les bancs de neige et les mares d'eau, enfonçant parfois d'un pied, trébuchant, et fumant gaillardement et à grosses bouffées une courte pipe en bois.

La vieille femme vit venir cet homme et, le reconnaissant, dit :

—Tiens! Dosithée, v'là le père Francoeur!

La jeune fille tourna ses regards clairs dans la direction de l'homme qui, malgré le mauvais état du chemin, approchait rapidement.

C'était un type bien connu du paysan canadien. Il portait alertement ses soixante ans. Sa figure rasée et rubiconde conservait un air de franche jovialité sous le bonnet de peau de loutre et encadrée qu'elle était dans un collier de barbe blanche qui, en passant sous le menton, reliait une oreille à l'autre. Il était trappu et légèrement voûté, mais on devinait que la vigueur n'avait pas encore abandonné ce corps chargé d'années de dur labeur. Le père Francoeur habitait la ferme voisine située à cinq arpents de là. Il venait souvent, comme un bon voisin, faire la causette dans la matinée, en ces jours où la terre ne requerrait pas encore le bras de son maître.

—Bien le bonjour, Dame Ouellet! Bien le bonjour, Mamezelle Dosithée!

C'était la manière de saluer du père Francoeur.

Il monta l'escalier conduisant à la galerie, heurtant à chaque marche ses bottes couvertes de neige fondante.

—Les chemins sont pas beaux, hein! père Francoeur? dit Dame Ouellet.

—C'est quasiment pas sortable, répondit le visiteur. Tout de même, j'ai pensé que je pourrais venir faire un petit tour.

Survint, en grondant, un gros chien à poil noir et long. Il dormait paisiblement sur le perron de la cuisine à l'arrière de la maison où le soleil dardait ses rayons chauds, lorsque la voix du paysan et ses coups de bottes aux marches de la galerie l'avaient réveillé en sursaut. Comme un bon gardien, il venait voir à quel intrus il avait affaire.

Le père Francoeur le nargua :

—Ah! ah! Malo, as-tu envie de me sauter aux mollets? Casse-nez, mon vieux!... T'arrives trop tard... me v'là en sûreté sur la galerie!

Il se mit à rire doucement, tandis que le chien, reconnaissant un voisin, battait gaiement de la queue et retournait à son poste.

Le père Francoeur s'informa des gens de la maison, et Dame Ouellet s'enquit de

Dame Francoeur, puis l'on parla du beau temps, de la neige qui fondait à vue d'oeil, du fleuve débarrassé de ses glaces, de la navigation qui allait reprendre, des prochaines semailles qui ne pourraient tarder beaucoup.

Le visiteur secoua sa pipe à la rampe de la galerie, la glissa sous sa blouse et dans une poche de sa veste et demanda :

—Et Phydime?... Est-ce qu'il est pas à la maison, que je le vois pas?

—Il est à l'étable, répondit la vieille femme, mais il va venir bientôt.

—Si vous désirez lui parler, monsieur Francoeur, dit la jeune fille, je vais l'appeler.

Le père Francoeur allait protester, dire qu'il n'était pas pressé, qu'il ne fallait pas déranger son voisin, que déjà la jeune fille appelait d'une voix claire et retentissante :

—Papa! Papa!...

—J'vas vous dire, mamezelle Dosithée, interrompit le vieux paysan, je viens seulement pour faire un bout de causette. Non, faut pas déranger Phydime, s'il est occupé.

—Mais non, s'écria la vieille femme, il n'a rien à faire, père Francoeur. Des fois, vous savez, il s'ennuie qu'on dirait, alors il s'en va à l'étable où il passe son temps à flatter ses animaux.

Et à son tour elle appela d'une voix grêle et perçante :

—Phydime! Phydime!...

Dans une porte de l'étable se profila, cette fois, une silhouette d'homme, haute, vigoureuse, puissante.

—Eh ben! qu'est-ce qu'il y a, Phémie? cria la voix de l'homme.

—C'est le père Francoeur qui est venu faire son tour! répondit Dame Ouellet dans ses deux mains arrondies en trompe autour de sa bouche.

—Ben... ben... retourna le paysan de son étable, on va y aller! Dis-lui de fumer sa pipe en attendant.

Il rentra dans son étable.

—Je vous ai pourtant dit, Dame Ouellet, reprocha doucement le père Francoeur, que je ne voulais pas le déranger.

—Et moi, riposta la vieille femme, je vous ai dit qu'il a rien à faire. Entrez, entrez, vous fumerez votre pipe. Allons! Dosi hée, faut préparer le dîner... il est onze heures, je pense.

Le père Francoeur leva la tête vers le ciel, regarda un moment le soleil et prononça avec assurance :

—Si je me trompe pas, il est juste onze heures moins quart...

On entra dans la maison.

Là-bas, à l'étable, l'homme qui était venu poser un instant sa silhouette dans la porte était rentré à l'intérieur. Il allait distribuant des brassées de foin ou de paille aux vaches à la chaîne, aux taures et aux génisses. A deux énormes boeufs roux attachés côte à côte dans une large stalle il apporta une formidable brassée de foin de mil et de trèfle. Les deux bêtes mugirent de joie et enfoncèrent le mufle dans ce foin odoriférant. Le paysan les caressa d'un regard attendri, puis alla soigner les autres animaux. Là à côté des boeufs, un poulain qui piaffait avec impatience. A une extrémité de l'étable se trouvait le poulailler, puis la bergerie, et bientôt l'on n'entendit plus que le bruit des mâchoires et le picotage de la volaille.

Le fermier promena autour de lui un regard content; puis il vint s'accoter contre la stalle des boeufs roux, et se mit à considérer avec amour les deux bêtes qui dévoraient à belles dents le mil et le trèfle.

Ah oui, ses boeufs... s'il les aimait! Il les avait vu naître quinze ans passés, il les avait élevés, il les avait dressés, et les avait choyés presque comme des enfants. Et eux avaient été ses aides et ses compagnons de travail durant douze années. Ils avaient tracé tous les sillons de cette terre, hersé chaque année ce sol généreux, coupé le foin, le blé, l'avoine, l'orge, le seigle. Il n'était pas un coin de cette terre qu'ils n'avaient foulé de leurs pieds noirs, pas un coin où ils n'avaient, à l'occasion, tondu et souvent plus que "la largeur de leur langue". Dans le pâturage on pouvait toujours reconnaître la trace de leurs pas. Ils avaient vécu là quinze ans au milieu du troupeau qu'aujourd'hui à titre d'ainés, ils commandaient. Deux générations presque avaient passé devant eux: de leur temps il ne restait plus qu'un vieux béliet et une vieille vache, et bientôt ces deux derniers auraient disparu et eux vivraient encore. Ils étaient fiers de leur ancienneté comme de leur souveraineté, et ils savaient mieux que quiconque paître l'herbe tendre et drue.

On les voyait, l'été, marcher gravement

en tête du troupeau qu'ils conduisaient aux plus belles "talles" et aux plus touffues. Là, comme on broutait à l'envi ! Puis, une fois qu'on était bien repu, on tournait le regard satisfait du côté d'un bouquet de saules et d'érables, plus loin, à l'autre bout du pré. Les deux boeufs roux, encore, donnaient le pas : ils gagnaient le petit bois ombreux, s'allongeaient sur l'herbe et la mousse et rumaient doucement. C'était pour tout le monde la bonne et douce sieste. Vaches, taures, veaux, brebis, agnelets se couchaient tout autour des deux boeufs, de même qu'une troupe de courtisans eussent rendu leurs hommages à deux monarques. Une heure... et souvent deux heures se passaient durant lesquelles les bêtes rumaient, somnolaient, contemplaient les verdureS environnantes, regardaient le ciel bleu et ensoleillé, humaient la brise odorante, chassaient d'un coup de queue la mouche importune. Bonnes bêtes, comme elles étaient heureuses ! Parfois, à la vue du maître qui franchissait le pâturage ou passait dans un champ voisin, elles dressaient la tête et le regardaient aller, curieuses et intéressées. Plus tard, les deux boeufs donnaient le signal du lever, ils s'étiraient, battaient de la queue et tournaient le nez dans la direction d'un ruisseau dont on entendait chanter l'onde claire. Ce lever était toujours un grand remue-ménage ; puis les deux boeufs, de leur pas lent, un peu alourdi par la longue sieste, se dirigeaient vers le ruisseau. Tout le troupeau suivait à la file. Mais souvent des génisses espiègles ou des brebis enthousiastes se mettaient à gambader follement, puis prenaient une course rapide vers le ruisseau. Mais elles ne s'y rendaient pas avant les autres ; elles s'arrêtaient net, regardaient les deux boeufs toujours imperturbables, les laissaient avancer puis se remettaient à la file, non sans exécuter encore quelques gambades. Non... nulle d'elles n'eût osé devancer les deux maîtres à l'abreuvoir. Les vaches elles-mêmes, bien qu'elles eussent pu prétendre à l'honneur d'être les premières en raison de leur rang, attendaient que les deux boeufs roux eussent trempé leurs mufles blancs dans le ruisseau avant d'y humer elles-mêmes.

Pendant quelques minutes tout le troupeau s'abreuvait en silence, puis, le mufle asséché par la langue, chacun écoutait

en le regardant la chanson cristalline du petit cours d'eau. Un peu après, les grands boeufs roux promenaient autour d'eux un regard inquisiteur, et, satisfaits de voir que tout le troupeau était là, ils secouaient leurs oreilles et franchissaient le ruisseau pour se rendre à un certain endroit du pré où l'herbe était plus longue ; car ils se souvenaient qu'ils n'étaient pas allés tondre de ce côté depuis plusieurs jours.

Durant les quinze années écoulées Phydime Ouellet avait ainsi suivi la vie routinière de son troupeau, mais surtout de ses boeufs qu'il aimait entre tous. Entre l'époque des semailles et celle des foins, alors qu'il laissait presque tout ce temps ses boeufs au pré, il ne se passait pas une journée qu'il n'allât les voir. Il les caressait de la main et leur parlait un langage qu'eux paraissaient comprendre. Mais cette vie du pré semblait à la longue fatiguer les deux boeufs, l'oisiveté leur devenait un fardeau ; aussi avec quel mugissement joyeux ne saluait-il pas l'apparition de leur maître, quand celui-ci venait les chercher pour les atteler à la charrette à ridelles. Comme il leur plaisait de donner, durant cette saison des vacances, un coup de collier de temps à autre. Le travail ravivait leur appétit en les délassant et ils revenaient au pré plus dispos, la dent plus prompte, la langue plus déliée.

Oui, voilà quinze ans que Phydime Ouellet vivait en si bonne harmonie avec ses boeufs ! Certes, après quinze ans d'existence et douze ans de durs travaux, les braves bêtes n'étaient plus jeunes. Leur pas s'était alourdi et ralenti ; mais, tout de même, à la charrue comme à la herse, et à la charrette lourdement chargée de foin comme à la faucheuse mécanique et à la moissonneuse, ils valaient encore leurs rivaux pour l'endurance... les chevaux ! Et Phydime calculait en lui-même que ses boeufs pourraient lui donner encore plusieurs années de service.

Oui, mais tout en se rappelant les joies que lui avaient données ses boeufs, Phydime se souvenait aussi qu'ils avaient été la cause involontaire de disputes et de tracassas. Ces disputes et ces tracassas, quoique rares, avaient originé environ quatre années auparavant, alors que le gâs de Phydime — l'unique de ses enfants mâles qui

était demeuré sur la terre — jeune gaillard de vingt ans, avait essayé de poser une main directrice dans les affaires du domaine paternel. Ce jeune gaillard avait vu que tous les cultivateurs de la paroisse travaillaient leur terre avec des chevaux, et depuis deux ou trois ans on ne voyait plus de boeufs tirer la charrue. Seul Phydime avait gardé ses boeufs. Aussi, dès qu'il essaya à la charrue, son fils, Horace, osa-t-il se plaindre.

— Papa, dit-il un jour, v'là que tous les habitants de la paroisse ont des chevaux pour travailler, il n'y a plus que nous autres à faire l'ouvrage avec des boeufs ! Pourquoi n'achetez-vous pas des chevaux ?

Phydime avait souri et branlé la tête d'une façon peu approbative.

— Mon garçon, répondit-il, j'veux pas mépriser les chevaux ; mais pour faire l'ouvrage qu'on a à faire, il n'y a pas de chevaux pour faire mieux que les boeufs.

— J'veux ben croire, reprit Horace, que les chevaux feront pas mieux, mais ils feront plus vite. Moi, si j'étais à votre place, je vendrais les boeufs et j'achèterais deux chevaux.

— Ta ! ta ! ta !... mon garçon, s'écria Phydime en secouant rudement sa pipe contre le fourneau de la cuisine, t'es pas encore à ma place, et t'as bien des croûtes à manger avant de l'être. Ecoute, Horace : on a la jument grise et la pouliche noire pour atteler sur la "slagüe" ou sur le quatre-roues", et on se trouve avoir assez de chevaux de même à nourrir et qui sont toujours quasiment à rien faire. Non... on va garder les boeufs !

Ces dernières paroles avaient été prononcées sur un ton définitif.

Phydime Ouellet était le maître dans sa maison et sur la terre, et il était autoritaire. Quand il avait parlé, il ne fallait pas regimber. Horace, le connaissant, s'était tû et n'avait pas insisté. Mais à mesure qu'il vieillissait, il acquérait de l'audace. En devenant homme il craignait moins l'autorité paternelle. Il connaissait aussi la valeur de ses services sur le domaine, et il pensait que son père lui devait en tenir compte en se soumettant aux vues qu'il exprimait. De ce jour, à chaque printemps et chaque automne, Horace avait essayé de faire passer à son père cet amour exagéré de ses boeufs. Il n'avait pas réussi, et l'on avait eu beau re-

prendre la même rengaine, les boeufs roux étaient demeurés à l'étable.

Phydime aimait ses boeufs, il les gardait, il les garderait longtemps encore.

Mais cette question n'avait pas été sans soulever des disputes et semer des froids. Entre le père et le fils s'était posé un sentiment de rancœur et de défiance qu'il ne serait pas facile de faire disparaître : Phydime en voudrait à son fils de vouloir lui disputer son autorité ; Horace en voudrait à son père de ne pas se rendre à ses désirs.

La mère, Dame Ouellet, ne pouvant prendre ouvertement ni pour l'un ni pour l'autre, essayait de niveler cette situation cahoteuse ; mais parfois elle penchait trop du côté de son enfant, et parfois aussi elle tentait de donner raison à son mari, si bien qu'elle ne parvenait pas à équilibrer les opinions, et la situation menaçait de s'envenimer.

Heureusement, survenait à ces moments difficiles le prestige d'une noble, douce et généreuse enfant... Dosithée, la cadette des enfants, apaisait les orages et conjurait les catastrophes. Sa voix harmonieuse et son sourire gracieux suffisaient le plus souvent à rétablir, du moins en apparence, l'harmonie.

Si encore cette question, uniquement domestique, n'était pas devenue sujet de discussion dans le domaine extérieur ! En effet, le père Francoeur, le voisin de Phydime, était venu mettre les pieds dans les plats en osant conseiller Phydime de vendre ses boeufs et d'acheter des chevaux en leur lieu et place.

Phydime aurait bien pu dire au voisin : "Mon ami, mêlez-vous de vos affaires !". Il aurait d'autant pu le dire que cette intrusion d'un voisin dans ses affaires de famille l'irritait ; mais la courtoisie le retenait, et il se contentait de dire, mais sur un ton rude et résolu :

— Non... je garde mes boeufs, père Francoeur !

On avait enfin paru comprendre que la volonté de Phydime était irréductible, et qu'il avait dit son dernier mot.

Une année s'était passée sans qu'on parlât de chevaux ou de boeufs.

Puis, un jour, Horace avait cru devoir mettre de nouveau la question sur le tapis. Une occasion, ou plutôt un incident s'était produit qui avait paru favorable au jeune homme pour revenir à l'attaque.

En effet, l'un des boeufs roux était tombé malade juste à la veille de la fenaison.

De suite Phydime avait voulu détourner le sujet de la conversation; mais Horace avait insisté en déclarant que les boeufs roux allaient faire manquer la récolte du foin. Pour comble d'imprudence Dame Ouellet s'était mise du côté de son fils.

Phydime s'était fâché. Il avait fait un geste grave et solennel, puis crié en montrant la porte toute grande ouverte :

—Allez-vous-en tous, si vous êtes pas contents! Mais moi, j'veux garder mes boeufs!

A la fin, le tempérament de Phydime, qui était un homme aimant la paix et la tranquillité, s'était aigri. Cette paix et cette tranquillité, il eût donné gros pour ne pas les voir troublées, et il eût consenti aux plus durs sacrifices, hormis celui de se débarrasser de ses boeufs. Quoique peu parlant d'ordinaire, il était devenu taciturne; et sans avoir été grand rieur, il riait rarement depuis ce jour, et le sourire qu'esquissaient parfois ses lèvres minces était peut-être un sourire contraint. Ces transformations dans le caractère du maître de la maison avaient été saisies et comprises sans efforts par Dame Ouellet et Horace; mais une autre personne les avait encore mieux comprises, c'était Dosithée : la jeune fille, qui aimait son père tout autant que sa mère, en avait été cruellement chagrinée.

Phydime avait répété à son fils ces dures paroles :

—Ah! oui, mon garçon, tu partiras s'il faut, et j'en serai ben peiné! Mais, je te le dis, j'vendrai pas mes boeufs... pas à c't'heure pour sûr et certain!

Partir!... Horace n'y avait peut-être pas songé sérieusement, car il était marié, il avait un enfant, et un autre petit viendrait bientôt.

—Bah! s'était-il dit, je vais encore patienter un an ou deux, et le père finira bien par démordre de sa marotte.

Certes, le temps pouvait faire tout ce que n'auraient pu réussir les meilleurs conseils et les plus sages avis.

Quatre années s'étaient ainsi passées, et l'on entra dans la cinquième avec la même perspective de faire le travail de la terre avec les deux boeufs roux.

Les enfants d'Horace étaient devenus deux petits marmousets turbulents, l'un

âgé trois ans, l'autre de deux ans. Ils étaient gais, tapageurs déjà et bégayaient suavement leurs premiers mots. Ils égayaient toute la famille et surtout le grand-père qui les dorlotait et les gâtait.

La cadette de la famille, Dosithée, était revenue du pensionnat où elle avait conquis un magnifique diplôme. C'était l'unique enfant que Phydime avait pu faire instruire.

Car Phydime ne faisait que commencer à connaître l'aisance. Il avait eu quatorze enfants dont trois, malheureusement, étaient morts dans la fleur de l'âge. Les autres, filles et garçons, étaient convenablement établis dans les paroisses environnantes, hormis l'un des garçons, l'aîné des survivants, qui, une fois marié, était allé gagner sa vie dans la ville de Québec. Ce dernier vivait bien pauvrement, comme tous les journaliers des grandes villes. Les autres garçons vivaient sur des terres, sinon richement, du moins à l'abri des privations. Les filles avaient épousé des cultivateurs et toutes étaient contentes de leur sort. Pour élever cette famille et pour établir convenablement ses enfants, il en avait coûté cher à Phydime. Mais il ne le regrettait pas, au contraire. Il avait établi quatre garçons sur des terres, et il avait payé en beaux écus sonnants terres et roulants. A l'aîné qui avait préféré aller vivre à la ville, il avait donné la jolie somme de cinq cents piastres qui, comme il s'en était bien douté, avaient tôt fondu dans la cité. A chacune de ses filles il avait donné comme dot cent piastres en argent et deux cents en nature. Il lui était resté le plus jeune des garçons, Horace, à qui il laisserait un jour le beau domaine qu'il avait édifié, et la plus jeune des filles, Dosithée, qu'il marierait un jour ou l'autre à un brave fils de cultivateur. Comme on le voit, il ne lui avait pas été facile de faire instruire ses enfants qui, d'ailleurs, n'avaient pas manifesté beaucoup d'attrait pour le collège ou le couvent. Tous, cependant, avaient reçu à l'école du village des éléments d'instruction suffisants pour leur permettre de mener leurs affaires à bonne fin.

Ce ne fut qu'après avoir placé ses enfants que Phydime put songer à faire des épargnes, et ce fut à même ces épargnes qu'il fit donner l'instruction à Dosithée. Celle-ci devint, de ce fait, la "demoiselle"

de la famille comme elle en était la benjamine.

Phydime Ouellet dépassait la cinquantaine, il approchait même de la soixantaine, au moment où nous le présentons à notre lecteur, et il était content de sa vie. Aujourd'hui, il n'avait qu'un chagrin : celui de voir son aîné gagner misérablement sa vie dans la cité. Mais aussi c'était sa faute à celui-là, puisqu'il n'avait pas voulu de la terre que son père lui avait offerte. Phydime se consolait, toutefois, en pensant qu'un jour ou l'autre son Georges (c'était le prénom de l'aîné) se fatiguerait de la ville et reviendrait au pays natal. Phydime lui achèterait une bonne et belle terre dans le voisinage, et dès lors il n'aurait plus d'inquiétudes au sujet de ses enfants en les voyant tous bien établis autour de lui.

Phydime pouvait donc passer pour un homme heureux, et de fait il l'était, du moins autant qu'il est possible à un être humain de l'être. Il aimait sa femme, quoique fort souvent bougonneuse ; il aimait son fils Horace, qui était vaillant comme tout, malgré qu'il eût le petit défaut de vouloir mener les affaires ; et il adorait sa benjamine, sa jolie et gracieuse Dosithée. Et ses boeufs?... Ah ! eux aussi avaient bien leur part d'affection !

Ce n'était pas tout : Horace était marié, nous l'avons dit, et il avait épousé une jeune fille accorte, pas laide, généreuse et vaillante. Sous bien des rapports c'était une perle de fille, et Phydime lui-même avait fait la trouvaille de cette perle dans une paroisse voisine. En voyant cette jeune fille, qui atteignait alors ses dix-sept ans, il s'était dit de suite :

—Tiens ! voilà bien ce qu'il faut pour Horace qui veut se marier, et pour moi ça pourra me faire une bru comme on n'en trouve pas tous les jours !

Le mariage s'était fait. Phydime ne s'était nullement trompé sur le compte de cette jeune fille : elle avait de suite fait une femme remarquable et une bru qui faisait l'orgueil du beau-père. Tout avait donc été pour le mieux. Et voilà qu'à présent deux petits feux follets trottaient toute la journée dans les jambes de la grand'mère et du grand-père, et leur caquetage résonnait dans la grande maison comme un chant de merle. Phydime aimait surtout à entendre ces deux petites voix encore in-

habiles chanter déjà distinctement : Pépère !... Pépère !... Et sitôt qu'apparaissait le pépère, les deux petits sautaient sur ses genoux. Lui, les caressait avec amour, il se sentait revivre tout entier et tout heureux dans cette nouvelle génération issue du sang de son sang.

Oui, on avait été vraiment heureux dans cette maison de paysans, on l'avait été jusqu'à ce jour de printemps magnifique qui malgré le grand soleil qui l'illuminait, allait tout à coup s'assombrir.

II

Tout en contemplant ses boeufs roux qui, la tête enfouie dans le mil et le trèfle, croquaient à belles dents, Phydime Ouellet avait laissé sa pensée voyager dans le passé de sa vie. Puis, s'étant tout à coup souvenu qu'on l'avait appelé de la maison où le père Francoeur, son voisin, venait lui faire visite, il abandonna sa rêverie et marcha vers la porte de l'étable.

Il considéra un moment le ciel d'opale, l'ardent soleil, la neige qui fondait rapidement. Une fauvette, à ce moment, chanta au-dessus de sa tête : il sourit, huma longuement la brise et, quittant l'étable, prit le chemin qui conduisait à la maison. Chemin faisant et sans en avoir conscience, peut-être, il jeta dans le jour éclatant le refrain de sa chanson.

Selon sa coutume, il montait d'un pas nonchalant, les mains dans les poches, son casque de peau de castor sur l'oreille droite. Il portait un vêtement analogue à celui du père Francoeur : blouse de toile, culottes d'étoffe grise, bottes sauvages. Sous la blouse et par l'échancrure de la veste on pouvait apercevoir un coin de la chemise de laine rouge.

Au bout de cinq minutes, il montait les marches du perron, à l'arrière de la maison, où bon chien, Malo, le saluait de cent cabrioles joyeuses.

Dès qu'il parut dans la porte de la cuisine, où se trouvaient ses gens et son visiteur, deux petites voix se mirent à crier à tue-tête :

—Pépère !... Pépère !...

En même temps deux petites lutins se jetaient contre ses jambes.

—Ah ! mes petits bougres ! s'écria le fermier avec un bon sourire, vous voulez que votre pépère vous fasse sauter, hein ?

Il enleva les deux enfants dans ses bras, les embrassa tout à tour et se mit à sauter par la place tout en fredonnant un air de gigue. Les petits étaient ravis, car c'était là leur grand plaisir de sauter ainsi et de tourner dans les bras de leur grand-père. Mais le vieux n'avait plus son haleine de jeune homme, et il fut bientôt épuisé.

En s'arrêtant il aperçut pour la première fois le père Francoeur assis près du poêle, fumant sa pipe et regardant cette scène d'un oeil paternel.

— Ah ! ben, comment ça va, père Francoeur ? demanda Phydime. Et la santé ?... Et par chez vous ?...

— Ça va pas pire, Phydime, pas pire ! répondit le voisin en secouant la cendre de sa pipe.

— Hein ! reprit Phydime, v'là le printemps pour tout de bon ?

— Oui, ça fond en masse, il n'y a rien de plus beau !

Le grand-père demeurait arrêté au milieu de la cuisine avec les deux enfants dans ses bras.

— Eh ben ! vous autres les marmousets ! gouailla-t-il, qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec vous autres à c't'heure ?

— Sauter, pépère, sauter !... crièrent les deux petits en battant des mains.

— Eh ben ! non, mes petits, pas maintenant, après dîner ! A c't'heure pépère est fatigué, puis faut qu'il allume sa pipe. Oui, on sautera après dîner !

Il déposa les deux petits. Eux, un peu mécontents, coururent à leur maman qui, assise devant un rouet à une extrémité de la pièce, filait, souriante, heureuse.

Cette jeune femme, comme bien on le pense, était la bru de Phydime et de Dame Ouellet, la femme du fils cadet, Horace.

Phydime alla s'asseoir à sa place accoutumée, tout près du poêle, où demeurait en permanence sa chaise qu'il avait faite de ses mains, de bois de bouleau, basse et lourde, et là, avant de reprendre la conversation avec son visiteur, il tira d'une poche de son pantalon sa "vessie de cochon" et se mit à bourrer gravement sa pipe.

Voici ce qu'était ce personnage de notre récit.

C'était un grand vieux, très grisonnant, maigre, sec, assez vigoureux encore. Sa longue figure osseuse et fort brunie par les soleils d'été, était toute rasée. Figure seraine, grave, solennelle, énergique.

Le front était haut et large, sillonné de quelques plis seulement. Aux jours de rude besogne les sueurs envahissaient ces plis et semblaient les creuser davantage, comme l'eau creuse les rigoles dans les champs. Les yeux, un peu immobiles, étaient d'un gris acier et fortement abrités sous des sourcils épais d'un brun qui, comme celui des cheveux, blanchissait. Ces yeux n'étaient ni doux ni durs, mais ils étaient inquisiteurs. Ils brillaient de volonté et de franchise, et tout homme qui les regardait pouvait avoir confiance en celui qui les possédait. Et jamais ces yeux ne se dérobaient, car toujours Phydime regardait son homme en face. Les lèvres minces et pincées révélaient l'homme taciturne, volontaire, résolu. Depuis quelques années Phydime ne riait pas souvent, ou s'il riait, son rire était muet, si l'on peut dire. On pouvait reconnaître ce rire par les lèvres qui s'entr'ouvraient légèrement sur des dents blanches, saines et solides encore, et par les traits de sa figure qui perdait en partie son masque de gravité. Mais c'était comme un court rayon de soleil dans une déchirure de nuages, aussitôt et presque instantanément le fermier reprenait son visage fermé. De prime abord on aurait pu prendre Phydime Ouellet pour un être dur et impitoyable, mais ce masque était trompeur. Phydime était un homme tendre et d'une grande sensibilité, mais il évitait de le laisser paraître, et il était généreux, secourable et hospitalier. Compatissant aux malheurs d'autrui, jamais il ne refusait son aide à qui la lui demandait. Seulement, il ne fallait pas empiéter sur ses droits de maître, d'époux et de citoyen, et il importait de ne pas le contrarier, moins encore de lui marcher sur les pieds. Gare, alors, à celui qui se serait hasardé d'injustice ou d'attaque contre cet homme ! Disons encore que nul de ses compatriotes ne pouvaient aimer mieux que lui sa terre et son pays. Son pays !... Phydime était de ceux-là qui avaient conquis leur pays à la force du poignet, et il y tenait ! Aussi entendait-il être et demeurer "dans son pays" aussi maître qu'il l'était dans sa maison ou sur son domaine.

Il disait souvent :

— Si un homme veut défendre son pays, il faut qu'il sache d'abord défendre son foyer ; et s'il ne sait défendre son foyer,

c'est qu'il ne l'aime pas, et par conséquent il ne saurait aimer son pays!

Il y avait dans ces paroles, un peu vagues peut-être tout un évangile de patriotisme au fond duquel il puisait son grand amour du sol natal. Phydime n'était peut-être pas toujours compris des gens de son milieu qui, sans instruction comme lui-même d'ailleurs, manquaient de pénétration; mais, chose certaine, lui se comprenait. Pour tout dire, il représentait le plus pur type du colon-pionnier venu de France au dix-septième siècle pour coloniser la belle vallée du Saint-Laurent.

Dame Ouellet, sa femme, s'occupait au fourneau dit "poêle à deux ponts". Là, dans une marmite de fer bouillait une soupe aux délicieux arômes de lard, de pois, d'oignons, de persil et de cerfeuil, et dans une large casserolle rôtissait un quartier de mouton assaisonné au poivre et à l'ail. Tous ces arômes réunis étaient pour l'odorat de Phydime le meilleur parfum.

Dame Ouellet était plus vieillie que son mari, encore qu'elle fût moins âgée de cinq ou six ans. Ses cheveux étaient tout blancs. Son visage, quelque peu couperosé, était plus ridé que celui de Phydime, mais il était moins fermé et plus souriant. Si Dame Ouellet, de même que son époux, ne parlait pas beaucoup, par contre elle marmonnait et bougonnait souvent, comme si elle eût redouté, devant son mari, de dire tout haut et franchement sa pensée.

C'était, au moral, une de ces femmes canadiennes qui trouvent tout leur bonheur au sein de leur foyer : elle n'avait toujours vécu que pour son mari et ses enfants. Non moins patriote que Phydime, très bonne chrétienne, vaillante et généreuse, sa vigilance s'exerçait surtout sur le côté spirituel ou moral de la vie que sur le côté matériel. L'acquisition de biens terrestres n'était pas le lot de ses pensées ni de ses ambitions; elle vivait pour son mari et ses enfants, travaillait pour eux et avec eux, mais non pas tant pour amasser les biens de la terre que pour conquérir ceux qu'à ses serviteurs Dieu réserve dans la vie future. Elle aimait à mettre ordre à ses affaires spirituelles avant de songer à ses affaires temporelles. Et c'était ainsi qu'elle dirigeait ses enfants. Elle ne s'opposait pas à leur désir d'acquérir quelques biens et de vouloir vivre dans une certaine aisance; mais elle tenait que ce désir demeurât dans

les bornes de l'esprit chrétien. Elle reconnaissait que la créature humaine avait été mise sur la terre pour travailler, vivre selon ses moyens et son rang sans rien envier à personne, et chercher à ne prendre que sa part de soleil. Deux fois chaque mois elle écrivait à ses enfants les plus éloignés, à George, entre autres, qui vivait à Québec, et ne cessait de leur répéter de penser à Dieu avant de penser au monde, que c'était le meilleur moyen de vivre heureux en cette vie. Et elle terminait toujours ses lettres par cette maxime personnelle :

"Mettez votre confiance en Dieu, et vous serez certains du lendemain."

Ainsi faite, Dame Ouellet ne pouvait souhaiter ni pour elle ni pour ses enfants l'amas de richesses matérielles, de telles richesses ne lui semblaient pas nécessaires au bonheur. Pour elle, le "succès dans la vie" selon la formule moderne, c'était le travail de chaque jour qui assure le pain quotidien. Mais elle voulait bien que ce pain quotidien vînt en quantité suffisante pour que, chaque jour, on pût en mettre un morceau en réserve pour les jours où les bras manqueraient de force pour le récolter. Elle voulait aussi faire une réserve pour les enfants, car, à l'encontre de bien des parents, elle se croyait obligée à ses enfants jusqu'à son dernier soupir. S'ils étaient malheureux, même par leur faute, elle ne se reconnaissait pas le droit de les repousser; au contraire, elle croyait fermement de son devoir de les secourir toujours. Elle raisonnait de la façon suivante : si l'on a donné la vie à un être, cette vie on la lui doit jusqu'à notre dernier souffle, et cet être, ensuite, la doit à ses propres enfants. Le véritable devoir, selon Dame Ouellet, résidait dans la perpétuelle sollicitude des parents pour leurs enfants, mais une sollicitude tout à fait désintéressée et pour laquelle les premiers ne devaient jamais rien réclamer en échange aux seconds. Et Phydime Ouellet pensait ainsi que sa femme. Voilà pourquoi, imbus de ces idées, tous deux avaient travaillé pour assurer autant que possible l'avenir de tous leurs enfants, tout en travaillant à assurer leur propre vieillesse; car à quoi bon, pensaient-ils, de donner aux enfants tous leurs biens pour leur être ensuite un fardeau? C'eût été reprendre ce qu'ils auraient donné!

—Non, disait Phydime quand il parlait

de ses enfants qu'il avait établis, Phémie et moi on n'a pas de ces générosités-là. Quand je donne à mes enfants, c'est pas pour le leur ôter, et c'est pas non plus pour qu'ils m'en doivent de la reconnaissance. Je suis leur père, et je leur dois pour les avoir mis au monde : je paye, voilà tout !

Phydime, homme sans instruction, mais doué d'un bon jugement et plein de bon sens, reconnaissait ce que bien d'autres parmi les hommes feignent d'ignorer ou de méconnaître : qu'en mettant au monde des êtres humains on contracte à leur égard une dette, matérielle autant que spirituelle ou intellectuelle, qui ne s'acquitte qu'à la mort.

Et Phydime disait encore souvent :

—Tenez, j'en connais des pères de famille qui se vantent de tout donner à leurs enfants. Oui, mais c'est des sorniois. Un jour, quand ils pourront plus suffire à leurs besoins, ils s'en iront se faire supporter par leurs enfants, et c'est avec cette idée-là qu'ils donnent. Ils se font simplement les créanciers de leurs enfants, ces hommes-là. Quand ils n'ont plus rien, ils s'en vont aux enfants et leur disent : "A c't'heure, mes enfants, rendez-nous ce qu'on vous a prêté !" Non, je sais ben qu'ils diront pas ça, mais ils diront, et ça revient pas mal au même : "Eh ben ! mes enfants, à présent, faites-nous vivre !" Et puis, j'en connais encore, ajoutait Phydime, qui donnent ben moins qu'ils disent. Et d'autres encore, mais ceux-là c'est des sans-cœur, qui n'ont jamais rien donné à leurs enfants, qui mangent tout ce qu'ils gagnent et puis qui s'en vont ensuite, quand ils sont finis, demander le lit et la table à leurs pauvres enfants qui ont souvent ben de la famille eux-mêmes.

Voilà comment raisonnait Phydime Ouellet, et voilà comment raisonne notre paysan canadien qu'on a dit issu de race inférieure !...

Non... Phydime et sa femme ne voulaient pas se voir un jour à la charge de leurs enfants, et leur reprendre, d'une façon, ce qu'ils leur auraient donné. Ils avaient pris les moyens d'amasser pour leurs enfants et pour eux-mêmes à la fois. Ils avaient assuré le pain de leur vieux jours, mais ce pain ils ne le mangeraient pas tout ; loin de là, ils comptaient en laisser encore pour être partagé entre tous leurs enfants après leur départ pour la vie

éternelle. C'est ainsi que tous deux avaient compris leur devoir de père et de mère, et, contents d'avoir accompli ce devoir, ils vivaient heureux. Certes, des malheurs pouvaient venir, Dieu pourrait peut-être éprouver leur foi, alors ils se borneraient à bénir la main divine qui les frapperait... main qui les frapperait peut-être pour quelques fautes inexpiables !

Pour tout dire, Phydime et sa femme avaient cherché le bonheur en eux-mêmes, dans leur foyer, dans le cercle de leurs enfants, et non ailleurs. Sans le savoir peut-être ils avaient appliqué dans leur existence cette maxime de Chamfort :

"Le bonheur n'est pas chose aisée : il est difficile de le trouver en nous, et il est impossible de le trouver ailleurs".

A la vérité, nul ne peut trouver le bonheur hors de soi. Phydime et sa femme l'avaient cherché en eux, et ils l'avaient trouvé.

Si l'on demande au premier venu ce qu'il désire, de suite cet homme se met à réfléchir ; il désire tant de choses à la fois, que de tous ses désirs il cherche celui ou ceux qu'il pourra réaliser le plus promptement. Il ne peut être de bonheur possible pour l'homme en proie aux désirs. Car s'il désire, il envie ; s'il envie, il souffre.

Mais qu'on eût demandé à Phydime Ouellet :

—"Eh bien ! que désires-tu ?"

—"Rien !" aurait répondu Phydime sans une hésitation.

Non, il ne pouvait rien désirer, rien envier, il était content de ce qu'il possédait : il avait le bonheur !

Mais ça n'avait pas été par des principes matériels que Phydime avait pu arriver à cet état d'homme satisfait de soi-même. Ce contentement lui venait d'un principe chrétien puisé dans les enseignements de l'Eglise. Phydime aimait son prochain, en ce sens qu'il ne lui causait aucun tort, ni en parole, ni en action, ni même en pensée. Jamais Phydime n'avait méprisé son voisin, jamais il n'avait attaqué la réputation de son semblable, jamais il n'avait mortifié autrui sciemment. Car Phydime croyait que l'amour du prochain, c'est l'amour même de Dieu, et qu'il est impossible d'aimer Dieu si l'on n'aime pas son prochain. Selon lui, il ne pouvait être de religion chrétienne sans ce principe de l'amour du prochain : car c'est là où com-

mence et finit la charité chrétienne, pierre fondamentale du véritable christianisme.

Ainsi pensaient et vivaient ces deux paysans de la race canadienne; aussi pouvaient-ils supporter bien des déceptions, des épreuves, des traverses difficiles sans que leur bonheur fût entamé.

En pénétrant dans cette maison nous avons aperçu la fileuse, assise devant son rouet : c'était la bru de Phydime. Bonne enfant, d'humeur égale, parlant peu, elle trouvait, elle aussi, le bonheur dans le travail, l'amour de ses enfants et celui de son mari. Elle comprenait ses devoirs d'épouse et de mère de la même façon que les entendait Dame Ouellet, et comme cette dernière, la jeune femme cherchait le bonheur en elle, sûre qu'elle le trouverait non seulement pour elle-même, mais aussi pour ses enfants et son mari. Nature passive, elle faisait comme on lui disait, généreusement, sans se rebeller jamais, sans soulever de discussions. Elle s'abstenait de se mêler aux disputes. D'ailleurs, comme nous l'avons dit, les disputes étaient rares, et seul Horace les faisait naître lorsqu'il voulait qu'on se débarrassât des boeufs pour les remplacer par des chevaux. Hormis cette question, jamais dans la famille il ne s'élevait la moindre discussion.

Il en est un autre personnage de ce récit que nous n'avons fait qu'entrevoir : Dosithée. De suite, en la voyant souriante, gracieuse, alerte et vive, on pouvait penser que c'était l'ange de la maison.

Au moment où Phydime entra dans la cuisine, Dosithée se trouvait dans la dépense en train de choisir la vaisselle avant de la disposer sur la table pour le repas du midi.

Dosithée entra dans sa vingtième année. Elle avait fait cinq ans d'études chez les Révérendes Soeurs de l'Immaculée Conception, au village de Kamouraska, situé sur les bords du Saint-Laurent et à trois milles seulement de la ferme de son père. Elle avait quitté le couvent trois années auparavant avec une instruction moyenne, mais suffisante pour en faire plus tard une femme distinguée. Aussi cette instruction lui donnait-elle un titre de "demoiselle" dans la paroisse, et c'est ainsi qu'on voulut la traiter dans la maison de son père en lui épargnant la moindre besogne. Dosithée ne l'entendit pas de cette façon; et sachant que son instruction avait coûté de

l'argent et des sueurs à son père, elle se mit au travail comme toute bonne fille de paysan. Elle savait que le travail constitue la vraie noblesse de la créature humaine, et elle savait mieux que c'était un devoir pour elle d'aider à ses parents après avoir reçu leur aide. Pour la récompenser Phydime la parait beaucoup mieux qu'il n'avait paré ses autres filles. A sa sortie du couvent il lui avait acheté de belles robes. Un jour, il l'avait conduite à Rivière-du-Loup et lui avait acheté quantité de belles lingeeries. Dosithée n'était pas coquette, mais au couvent elle avait vécu côte à côte avec des jeunes filles issues d'une classe plus riche, et que d'heures de récréations on avait dépensé à parler toilettes. Elle avait donc acquis le goût de la parure, mais de la parure modeste. D'ailleurs la nature l'avait douée d'une taille mince et élancée, et elle portait avec grâce et élégance les vêtements les plus simples. Jolie brunette d'ailleurs, la parure ne l'embellissait pas, au contraire elle ornait la parure.

Son visage d'un bel ovale, rose et velouté, était admirablement éclairé par des yeux noirs, doux, vifs et très expressifs. Son regard était tendre, un peu timide parfois, et sinon riant, serein et jamais mélancolique. Seulement, peut-être à cause de leur éclat, ses yeux paraissaient toujours si humides qu'ils semblaient tout près de déborder de larmes : on eût dit deux perles humectées de rosée.

Dosithée était encore douée d'une jolie voix et elle chantait à ravir. Et puis, sans être une musicienne de grand talent, elle jouait bien du piano. Il est vrai que cet instrument de musique était inconnu dans la maison du fermier, et il est non moins vrai que Dosithée oubliait bien rapidement ce qu'elle avait appris au couvent; mais Phydime parlait depuis quelque temps de lui acheter un beau piano et pas plus tard qu'à l'automne de cette même année. A ce sujet il lui avait dit une fois :

—Tu sais, ma Dosithée, si tu te maries, tu emporteras le piano, je voudrais bien savoir à quoi ça nous servirait de garder cet instrument pour nous autres. C'est toujours pas ta mère qui va se mettre à faire de la musique, elle serait pas même capable de souffler dans une flûte.

A ce propos Phydime se rappelait une histoire qui s'était passée dans la paroisse quelques années auparavant, histoire qu'il

n'avait pas voulu commenter à l'exemple des autres paroissiens.

Un vieux cultivateur avait acquis un superbe piano pour le plaisir de ses deux filles qui étaient d'excellentes musiciennes, avec l'entente que l'instrument appartiendrait à l'aînée. Plus tard les deux filles se marièrent et, naturellement, suivirent leurs maris. Mais ces maris n'étaient que de pauvres fils de cultivateurs qui, en se mettant en ménage, n'avaient nullement les moyens d'acheter des pianos. Or, le piano qui était censé appartenir à l'aînée des deux filles, était demeuré à la maison paternelle, le vieux n'avait pas voulu le laisser aller. La pauvre fille avait été bien désappointée. Mais pour la reconforter, son père lui avait donné une couchette, un poêle, du linge, une vache et bien d'autres choses, mais il ne lui avait pas laissé emporter le piano. L'instrument était donc resté pour demeurer silencieux dans un coin sombre du salon, et si silencieux qu'il en devenait funèbre surtout avec la toile grise qui le recouvrait contre la poussière. Et les années se passaient, et le piano se taisait. On avait bien traité le vieux d'imbécile, mais il s'en était moqué, disant : "C'est mon piano, je le garde!"

—Mais vous l'emporterez pas dans l'autre monde... lui avait fait remarquer un voisin choqué par cette conduite bizarre.

—Ça fait rien, je le garde! avait répliqué le vieil entêté.

—Mais vous l'avez donné à votre fille aînée?

—Oui, mais c'était pour le temps qu'elle resterait à la maison. Eh ben! elle est partie avec son mari, c'est à lui de faire l'achat d'un piano... moi, je garde le mien!

Et il avait gardé et gardait encore son piano, de même que Phydime Ouellet gardait ses boeufs. Seulement, les boeufs de Phydime lui étaient utiles et même nécessaires, puisque par leur travail ils contribuaient au bon aise de leur maître. Mais le piano...

Non... Phydime n'était pas de ce tempérament-là de gens pétris de marottes ridicules. Il allait acheter le piano et le donner à Dosithée, et si Dosithée s'en allait un jour, elle l'emporterait... elle l'emporterait comme elle emporterait un petit ménage de maison que son père lui avait aussi promis avec trois vaches, six moutons, quatre gorettes, des poules, des oies, etc... de

sorte que ces dons, totalisés, équivaudraient à un beau magot d'argent.

Dosithée, chérie de ses parents, ne pouvait que les aimer, et elle se trouvait chagrinée chaque fois qu'on parlait à son sujet de départ ou de mariage. Partir, elle?... Oh! comme elle priait Dieu de lui épargner ce gros sacrifice! Mais ne songeait-elle pas à se marier? Oui, puisqu'elle était femme, et femme de sa race! Oui, elle se sentait attirée vers l'état matrimonial, elle le désirait même. Cependant, elle nourrissait l'espoir que l'époux qu'elle choisirait ou que lui choisiraient ses parents viendrait demeurer sous le toit de son père, ou, tout au moins, tout près de la terre paternelle. Il lui paraissait comme impossible qu'elle s'en allât au loin. Elle aimait ses parents au point de se sacrifier pour eux, et elle adorait cette terre sur laquelle elle avait pris naissance, elle y était attachée comme les fleurs au sol qui les nourrissait. Il est des fleurs qui dépérissent et meurent lorsqu'elles ont été transplantées dans un sol étranger et sous une atmosphère inconnue; Dosithée était une de ces fleurs qui ne s'acclimatent point. Et elle le sentait, elle le savait : loin de la terre paternelle, elle s'anémierait, elle mourrait! Elle souhaitait donc de demeurer toujours là, afin qu'elle pût veiller sur ses chers parents jusqu'à leur dernier soupir.

Au physique et au moral la jeune fille était le portrait de sa mère, mais plus grande, car Dame Ouellet était de petite taille quoique douée d'un bel embonpoint, et elle était plus gaie, parce que plus jeune peut-être, et plus passive encore. Vaillante et industrielle, elle se faisait un plaisir de créer et d'embellir son entourage et ne se refusait à aucune besogne utile. Il fallait la voir, matin et soir, se rendre joyeusement à l'étable, un seau accroché à chaque bras, pour y traire les vaches.

Dans les premiers jours, le père Francoeur avait remarqué en plaisantant :

—Mais tu es trop demoiselle, Dosithée, pour tirer les vaches!

La jeune fille avait de suite répliqué sur un ton grave qui n'avait pas manqué d'impressionner le voisin de Phydime :

—Non, père Francoeur, une vraie demoiselle n'a point honte de son état; je suis fille de cultivateur et je fais mon devoir en accomplissant mon travail.

Elle était un peu fière, au reste, cette Do-

sithée, elle ne voulait pas manger un pain qu'elle n'aurait pas gagné. C'était aussi un plaisir pour elle de traire les vaches, de les caresser, de leur donner de jolis noms. On pouvait l'entendre :

— Eh bien ! la Roussette, est-ce qu'on a bien du lait ce soir ? ... Et toi, pauvre Marquise, ton pis fait-il encore mal ? ...

Puis c'était la Caillette qu'elle taquinait gentiment, et Tante Julie, une vieille vache grogneuse et acariâtre, que la jeune fille avait ainsi appelée ironiquement en souvenir d'une vieille tante revêche et grognarde qu'elle avait connue en son bas âge. Dosithée s'amusait donc beaucoup avec ces bonnes bêtes qui l'accueillaient toujours avec de joyeux mugissements. Outre cette besogne journalière, elle soignait les volailles, s'occupait à tous les travaux de la laiterie et, en été, donnait la plus grande partie de son temps à l'entretien du jardin potager et des fleurs qui paraient si délicieusement le parterre de la maison. Ajoutons qu'elle secondait sa mère dans les soins du ménage et faisait toujours plus que sa part, afin d'alléger celle de Dame Ouellet. Lorsque venaient des moments de loisirs, elle en profitait pour se livrer à des lectures sérieuses ou gaies, mais toujours morales. Ses auteurs préférés étaient, chose rare parmi les jeunes filles canadiennes, les écrivains de son pays. Ce n'était pas tant un art subtil difficile à saisir qu'elle cherchait, qu'un lénitif à ses fatigues, une distraction sereine et un aliment propre à son esprit canadien. Dans notre poésie elle aspirait un fumet de terroir qu'elle trouvait exquis. Notre histoire chantait à son âme avec un lyrisme extraordinaire. Nos romans, quoique peu nombreux, l'amusaient sainement et elle se réjouissait des succès des héros de sa race, comme elle compatissait à leurs infortunes ; et dans cette littérature si jeune encore, et par conséquent toute pleine des charmes de la jeunesse, elle découvrait ce que tant d'autres esprits plus cultivés — chose étrange ! — ne parvenaient pas à trouver : un art d'écrire particulier à sa race, une façon de parler et de penser non moins savoureuse que celle qu'elle aurait pu trouver dans les littératures étrangères, et elle y trouvait surtout cette communion d'idées vraies et patriotiques qu'elle n'avait encore trouvée nulle part dans les livres venus de l'Europe. Si les loisirs étaient plus longs qu'elle

n'avait pensé, pour faire diversion, elle s'adonnait à des travaux d'aiguille ou de crochet. Redoutant l'oisiveté, elle n'avait garde de rester à rien faire. Comme tous les esprits sages, Dosithée cherchait le bonheur en elle et autour d'elle.

Quoique fille de paysans, travaillant les vaches, faisant le beurre, tirant le ros du métier à tisser, tournant le rouet, frottant les cardes, et bien qu'elle n'eût pas vécu dans le grand monde, Dosithée possédait une distinction de manières et de langage qui étonnait et que bien des filles de la paroisse lui enviaient. Cette distinction, innée chez elle, s'était développée durant ses années de pensionnat, et, par l'étude appliquée, elle avait appris à aimer le beau et le bon. Aussi bien, guidée par le bon goût, évitait-elle, comme à l'encontre de beaucoup de jeunes filles de la cité et même de la campagne, de faire étalage de toilettes discordantes, de manières empruntées, de langage recherché et hors de la compréhension de la moyenne du peuple. En toutes choses elle s'exerçait à la simplicité, mais de cette simplicité qui charme et séduit. Dans les cercles du beau monde elle n'eût pas manqué d'éblouir. Elle était attrayante même dans ses vêtements de semaine, tellement sa personne était propre et soignée dans les moindres détails.

Ce jour-là, Dosithée portait une jupe d'étoffe d'un rouge très foncé et un corsage de flanelle blanche. L'extrémité des manches qui tombaient en bas du coude et la légère échancrure sur la gorge étaient ornées d'une dentelle de la même nuance que la jupe. Pour tout ornement elle portait à son cou, qui avait la flexibilité et la blancheur du cygne, une petite chaîne d'or au bout de laquelle pendait une toute petite croix d'ébène incrustée de brillants, et cette croix noire se détachait avec une remarquable netteté sur la blancheur laiteuse de sa gorge. Sa chevelure brune, épaisse et massive, était toujours arrangée avec soin, avec deux petites papillottes qui couvraient les oreilles et, en même temps, amplifiaient admirablement l'ovale de son visage.

La jupe d'étoffe rouge tombait jusqu'à la cheville du pied, et ce pied — vrai pied de duchesse — était chaussé d'un petit soulier de cuir vernis. Et, dame ! elle avait si bon et bel air, même avec le petit tablier de toile écrue qui cachait une partie de la jupe rouge, qu'on aurait pu, en effet, la

prendre pour une petite duchesse échappée de son duché et réfugiée dans une chaumière de paysans. Non, on n'aurait pu croire que Dosithée, de prime abord, fût la fille de campagnards tels que Phydime Ouellet et sa femme.

Dosithée n'était pas seulement fille de paysans, elle était paysanne dans l'âme, paysanne issue de ces grands paysans éclos de la Normandie, du Poitou, de la Picardie, de la Saintonge et de tant d'autres provinces de France, et venus établir le grand et beau domaine de la Nouvelle-France. Elle s'honorait de son origine, et, satisfaite de son état, de son rang et du milieu où elle vivait, elle était heureuse. Pourtant, combien de jeunes filles de même condition que Dosithée se trouvent misérables ! Et elle, Dosithée, en connaissait plusieurs de ces jeunes filles campagnardes qui, pour avoir reçu de l'instruction, affectent de mépriser la terre et ceux qui la cultivent et l'affectationnent. Ces jeunes filles, par ignorance, envient l'éclat factice des villes, le bruit, le mouvement, les parures excentriques et les fêtes où le bonheur n'apparaît que par instants très courts, c'est-à-dire aux heures des étourdissements et des vertiges. Oh ! si elles savaient, comme le pensait Dosithée, qu'elles envient un sort que tant d'autres femmes voudraient échanger !

Dosithée entendait rarement les femmes de la campagne se plaindre de l'ennui.

L'ennui !...

Mais elle avait appris que dans les cités un grand nombre de femmes ne savent que faire de leur esprit et de leur corps ; ces femmes s'ennuient... même celles qui ont le plus à leur portée l'argent, les toilettes et les plaisirs.

L'ennui... qu'était-ce ? Dosithée ne le savait pas, ou plutôt elle n'en avait jamais senti l'amertume. Mais l'ennui, assurément, ce n'était pas le bonheur !...

Dosithée avait encore appris que, pas plus que l'homme, la femme n'est faite pour le bonheur parfait. Loin de penser comme ces femmes égoïstes et stupides qui demandent sans cesse le bonheur à leur mari et ne l'attendent que de lui seul, Dosithée, elle, songeait à se marier et se promettait de travailler au bonheur de son mari, sûre qu'elle était que, de ce fait, elle bâtirait en même temps son propre bonheur. Elle comprenait que le mariage est la fusion de deux âmes, deux coeurs, deux es-

prits qui ont besoin, pour vivre, de la vie de l'un et de l'autre. Si l'un doit souffrir, elle savait que l'autre doit subir nécessairement la même souffrance, et que si l'un doit jouir, l'autre doit partager la même jouissance. Dans la fusion de ces deux âmes il est impossible que la joie soit pour l'une et la peine pour l'autre, toutes deux doivent, subissant les lois mystérieuses de ce lien de la nature, boire à la même coupe et humer le même nectar ou vider la même lie. Enfin, Dosithée Ouellet comprenait que la femme, autant que l'homme, son compagnon, doit travailler à assurer la paix et la joie communes, et à trouver dans le foyer établi par eux ce bonheur qu'ils désirent, et que ne rencontrent jamais tant de mortels qui le cherchent hors de ce foyer.

Voilà donc ce qu'était l'héroïne de ce récit. Nous ne voulons pas prétendre qu'elle fût une créature parfaite, mais nous pensons qu'elle n'était pas loin de la perfection. Les événements qui vont suivre nous donneront peut-être raison.

III

L'heure du midi approchait.

Dosithée sortit de la dépense et, à l'aide d'un linge blanc, vint essuyer la table de bois de tremble.

—N'oublie pas, Dosithée, recommanda Dame Ouellet qui continuait de fricoter près de son fourneau, de mettre une nappe, car le père Francoeur va prendre le dîner avec nous autres.

Les deux fermiers, à ce moment, silencieux tous deux, allumaient leurs pipes. Le père Francoeur entendit les paroles de Dame Ouellet.

—Ah ! ben, dit-il, faites pas de cérémonie pour moi, vous savez, car je vas dîner chez nous.

—Non, non, père Francoeur, intervint brusquement et impérativement Phydime, vous allez manger la soupe avec nous autres. Oui, Dosithée, ajouta-t-il sur un ton moins impératif, tu mettras la nappe, et t'oublieras pas non plus de mettre la carafe sur la table.

La jeune fille sourit et acquiesça d'un clignement d'yeux.

—Ben, ben, par exemple, bredouilla le père Francoeur que le mot "carafe" avait fait rougir de plaisir, vous allez me mettre à la gêne !

Il cracha, essuya ses lèvres de la manche de sa blouse et poursuivit :

—Tiens ! Phydime, je vas t'dire, t'es toujours pareil toi, le coeur sur la main !

—Bah ! entre voisins, père Francoeur, faut pas regarder s'il reste un grain de blé dans la paille qu'on donne.

—Mais toi, tu donnes toujours, et tu ne veux pas qu'on te donne !

—Hé ! père Francoeur, s'écria Phydime avec un air fâché, si je veux pas qu'on me donne, c'est parce que j'ai pas besoin. Mais si j'avais besoin, je vous l'dis, je serais ben content qu'on me donne, sacré mille tonneaux !

—Vous savez, père Francoeur, intervint Dame Ouellet en souriant, on sait ben que vous avez pas besoin non plus. La table chez vous n'a jamais manqué de pain. Et puis, quand mon vieux va chez vous, on sait aussi qu'il est toujours bien traité. Eh ben ! est-ce pas qu'une politesse en appelle une autre ?

—J'vous le concède ben manque, Dame Ouellet, répliqua le père Francoeur. Ah ! j'vous garantis que pour ça, la politesse, j'suis pas mal comme Phydime et vous, et entre voisins je r'garde pas s'il y a un grain de blé dans la paille que je donne.

Phydime sourit en regardant sa femme, et ce sourire avait quelque chose de bizarre, sinon d'entendu. Le père Francoeur, qui n'était pas fou, vit ce sourire et le saisit et il en comprit tout le sens. Aussi ajouta-t-il avec une gêne très apparente, et en regardant Dame Ouellet :

—Je sais ben aussi que j'ai eu des torts avec Phydime. Mais vous comprenez qu'on sait pas toujours ce qu'on fait, quand on veut agir trop vite.

Dame Ouellet encensa de la tête pour dire qu'elle comprenait parfaitement.

Le père Francoeur poursuivit en se tournant vers le maître de la maison :

—Et t'as dû le remarquer, Phydime, depuis ce temps-là j'ai toujours essayé de faire oublier mes torts.

—Parlez donc pas de ça, dit Phydime en haussant les épaules avec ennui, c'est de la vieille histoire, mille tonneaux !

—Ah ! ben oui, appuya Dame Ouellet en se mouchant dans un coin de son tablier de toile bleue, c'est de la vieille histoire qui est ben enterrée.

Un grand silence se fit qui parut gêner tous les personnages de cette scène. Et

dans ce silence, mêlés au babillage des deux enfants, qui s'étaient réfugiés dans la dépense où Dosithée avait donné à chacun une "croquette" de sucre du pays, on entendait le bouillonnement de la soupe au lard, le pétilllement du bois d'érable et le ronronnement du rouet.

Après avoir minutieusement essuyé la table, Dosithée retourna sans bruit dans la dépense.

—Oui, reprit Phydime qui voulut rompre un silence qui pouvait s'éterniser, c'est une ben vieille histoire qu'il vaut ben mieux d'oublier.

Le père Francoeur, tout désorienté, ne trouva rien à dire et il se mit à fumer activement, les yeux baissés.

Dame Ouellet retourna le gigot de mouton dans la rôtissoire, et le même silence se fit.

Voici la vieille histoire qu'on voulait oublier de part et d'autre, mais qu'on ne pouvait pas oublier.

Il y avait dix ans passés, Phydime Ouellet possédait un taureau qui lui avait souvent causé des ennuis par des frasques inattendues. Un jour, le taureau avait brisé la clôture de "pieux" de cèdre et sauté dans le champ du père Francoeur, causant à la récolte qui mûrissait des dommages insignifiants. Le père Francoeur vint à Phydime réclamer ces dommages qu'il estima à cinquante dollars. Phydime, qui était un homme juste et qui savait qu'il n'y avait point de sa faute, s'engagea à remettre la clôture en ordre et à payer à son voisin la somme de dix dollars, car selon ses calculs dix dollars couvraient amplement la perte de quelques minots de blé causés par l'animal. Le père Francoeur refusa carrément cette offre équitable, ne voulant pas accepter moins de cinquante dollars. Phydime, outragé par cette demande extravagante, mit son voisin à la porte. L'autre confia l'affaire à un tribunal de justice de Rivière-du-Loup ; mais le tribunal, après avoir entendu les parties en cause, rejeta l'affaire avec dépens pour chacun des deux intéressés. Il en avait coûté \$90.00 à ces derniers, chacun ayant payé la somme de \$45.00. Ce procès avait été une leçon au père Francoeur qui, au lieu d'empocher \$50.00, avait été forcé d'en déboursier \$45.00, sans compter ses frais de déplacements et autres dépenses imprévues. Ça n'avait donc pas été une affaire payante, et

il avait compris toute l'injustice de son action envers Phydime Ouellet. Aussi avait-il redouté que ce dernier ne lui en voulut le reste de ses jours. C'est avec cette crainte qu'il essaya ensuite de faire oublier ses torts.

Phydime était trop homme de dignité et surtout trop chrétien pour en vouloir au père Francoeur; mais, tout de même, il n'avait pu se défaire d'une certaine rancœur. Mais jamais cette rancœur ne l'aurait porté à se venger de son voisin ou à lui souhaiter du mal; au contraire, il avait essayé de refouler ce ressentiment, il avait voulu oublier, mais, homme de cœur, l'humiliation que lui avait fait essuyer son voisin n'avait pu s'éclipser tout à fait de son esprit. Les choses en étaient restées là, le bon voisinage avait recommencé, et il n'était pas de saisons que Phydime rendît service au père Francoeur, de même que celui-ci ne refusait jamais un coup de main, surtout aux époques des grands travaux où l'on avait besoin de s'entr'aider. Et, de fait, la vieille histoire avait paru enterrée.

Mais au sourire surpris sur les lèvres minces de Phydime, le père Francoeur, après son allusion à ce passé, avait de suite compris que son voisin n'avait pas oublié. Aussi, en éprouva-t-il un très grand regret.

Tandis que le silence se prolongeait plus qu'on ne l'aurait voulu, Dosithée revint de la dépense avec une belle nappe de toile blanche qu'elle étendit soigneusement sur la table.

Le père Francoeur jugea à propos de briser le silence et de changer le sujet de la conversation antérieure. Mais avant de parler il tira de sa pipe plusieurs grosses bouffées, cracha, essuya ses lèvres et dit :

—Phydime, j'étais venu pour t'apprendre une nouvelle...

—Ah! ah!... interrompit Phydime en relevant son regard gris acier sur son visiteur et en retirant sa pipe. Est-ce une bonne nouvelle ou ben une mauvaise?

—Ni bonne ni mauvaise, je pense pas, reprit le père Francoeur en passant une main cuivrée et ridée dans son collier de barbe blanche. Et puis t'as peut-être appris la même nouvelle, que mon deuxième voisin, le père Michaud, s'en va aux Etats rejoindre ses enfants.

—Tiens, c'est vrai, j'ai appris ça hier.

—Eh ben! il paraît qu'il vend tout son roulant, et j'avais pensé que peut-être ben tu achèterais ses deux chevaux de travail.

—Des chevaux de travail? fit Phydime interrogativement et en fronçant malgré lui ses sourcils.

—Mais oui... J'espère ben que t'as pas envie de faire tes labours ce printemps rien qu'avec tes boeufs encore?

—Oui, père Francoeur, c'est ben l'envie que j'ai: mes boeufs sont encore assez solides pour faire les labours.

Et Phydime, en remettant sa pipe aux dents, esquissa un sourire qui en disait long.

—Ah! ben j'savais pas ça, répliqua le père Francoeur. Vois-tu, Horace, l'autre jour, me disait qu'il cherchait des chevaux à acheter.

—Tiens!... Et s'il en trouve à acheter, avec quoi va-t-il les payer?

—Il m'a dit qu'il allait vendre les boeufs.

—Vendre les boeufs? ricana sourdement Phydime qui ne voulait pas se fâcher. Sont-ils à lui ces boeufs-là?

Le père Francoeur comprit que Horace cherchait à tripoter des affaires à l'insu de son père, et il comprit aussi qu'il valait mieux pour lui de se taire.

Mais Dame Ouellet voulut mettre son mot, sûre qu'elle était de trouver un auxiliaire dans la personne du père Francoeur.

—Moi, père Francoeur, je serais ben d'avis qu'on les vende les boeufs. Oh! c'est pas pour moi, comme vous le comprenez, ça me fait rien qu'on les vende ou qu'on les vende pas. Mais c'est pour ce pauvre Horace qui a tous les labours à faire. Ça va être long rien qu'avec les boeufs qui ne vont plus guère vite.

—Ta! ta! ta!... s'écria Phydime, parle pas pour rien, Phémie. Si Horace est pas capable de faire les labours rien qu'avec les boeufs, je les ferai moi!

Dame Ouellet rougit et parut d'un regard, qu'on aurait pu croire suppliant, demander l'assistance du père Francoeur. Lui crut comprendre ainsi ce regard de la femme, et il dit :

—Moi, j'vas dire comme c't'homme, Phydime, c'est pas de mes affaires, mais, tout de même, j'sais que ça va ben plus vite avec des chevaux qu'avec des boeufs. Ça fait déjà trois ans que je me suis débarrassé de mes boeufs, et je le regrette point.

—Tenez, père Francoeur, répliqua Phydime, j'vas vous dire : je parle pas beaucoup, mais j'pense. Je sais tout ce qu'on dit de mes boeufs dans ma maison comme dans la paroisse. Et je me demande qu'est-ce que ça peut ben faire au monde que je travaille ma terre avec des boeufs. D'abord, je les aime, mes boeufs, ils font mon affaire, et je pense que je serais ben bête d'acheter des chevaux qui ne feraient pas mieux. Ah ! j'dis pas, quand mes boeufs seront finis... Dans ce temps-là j'crois ben que j'achèterai des chevaux, parce que je ne pense pas que je pourrai jamais ravoïr des boeufs comme ceux-là. Mais tant qu'ils feront mon affaire, je les garderai ; et c'est moi qui sais s'ils font mon affaire et non les autres, pas ?

—Vous avez ben raison sur ce côté-là, admit le père Francoeur qui ne voulait pas froisser Phydime et qui croyait en avoir dit assez pour plaire à Dame Ouellet.

—J'disais donc, reprit Phydime, que je sais ce qu'on dit de mes boeufs, et je sais encore pourquoi Horace est parti de bonne heure à matin avec la jument grise qu'il a attelée sur la petite carriole, c'est pour aller à Sainte-Hélène. Il me l'a pas dit, mais je le sais quand même.

Il se mit à rire doucement, tassa le tabac dans sa pipe, aspira trois ou quatre fortes bouffées, et reprit :

—Oui, à matin, quand Horace a attelé, je lui ai demandé : "Où est-ce que tu vas, mon garçon, à matin ?" Il m'a répondu en dessous : "Oh ! j'vas à Sainte-Hélène voir un homme." J'ai souri et j'ai rien dit. Puis il est parti grand train, il voulait faire du chemin avant que la neige fonde et soit trop molle. En revenant de mon train, j'ai demandé à Phémie : "Pourquoi Horace va-t-il à Sainte-Hélène, à matin ?" Avant de répondre j'ai ben vu que Phémie hésitait. Puis elle m'a dit en dessous aussi : "Ben... j'sais pas... Il m'a dit qu'il allait voir un homme".

Phydime se tut, cligna de l'oeil au père Francoeur, et se mit à ricaner en ramenant son regard sur sa femme.

Dame Ouellet, toute confuse, ne put rien dire que marmotter ces paroles :

—C'est ben ce qu'Horace m'a dit aussi !...

—Oui, oui, continua de ricaner Phydime, je le sais ben qu'il t'a dit ça ; mais tu sais comme moi, Phémie, que l'homme qu'Ho-

race est allé voir, c'est le père Gaudias Raymond qui a deux chevaux à vendre, et je sais qu'Horace a envie de faire des marchés avec lui. Mais, père Francoeur, j'vous le dis, il va certainement s'en revenir comme il est allé, c'est pas moi qui vas payer les chevaux. S'il a de l'argent, qu'il les achète, c'est bon, c'est son affaire ; mais il les achètera pas avec mes écus. Et tant qu'à vendre les boeufs pour payer les chevaux, non, j'voudrai pas. Mes boeufs, je l'ai dit, je les garde !

Et Phydime, se tournant vers la jeune femme qui, silencieuse et ne paraissant prendre aucun intérêt à la conversation, continuait de filer, s'écria :

—Hein ! qu'est-ce que t'en dis, ma bru ?

La jeune femme rougit, leva des yeux timides sur son beau-père et répondit, gênée :

—Moi, j'dis ben comme vous dites. Seulement, vous le savez, Horace est ben malade pour avoir des chevaux ce printemps.

—Oui, oui, sourit Phydime, il est ben malade, mais sa maladie va se passer, et puis à la récolte prochaine ça paraîtra plus.

Cette fois Phydime partit d'un grand rire, ce qui lui arrivait rarement, et tout le monde ne put faire autrement que d'imiter son exemple. Puis il se leva, tapa vigoureusement l'épaule du père Francoeur et reprit :

—Père Francoeur, j'vas vous dire mieux que tout ça... on va prendre un coup à notre santé !

—Ah ! ben, sur ce point-là par exemple, répondit le voisin en riant, je pense ben qu'on va tous s'accorder.

En effet, tous les yeux se posèrent en même temps sur une belle carafe d'eau-de-vie que Dosithée venait de poser sur le milieu de la table.

Phydime marcha vivement vers la table disant :

—Vite, Dosithée, apporte à c't'heure le cabaret et les verres ! Moi, père Francoeur, ajouta-t-il en prenant la carafe qu'il fit miroiter aux rayons du soleil, j'aime à prendre ça un peu avant de manger, parce qu'on en sent mieux l'effet. On en prend si peu souvent que ça vaut ben la peine d'en sentir un peu l'effet.

—Vous dites ben vrai, Phydime. Quand on prend ça de suite avant le repas, on sent rien et c'est pareil comme si on avait bu de l'eau.

Après ces paroles, le père Francoeur se leva à son tour et alla secouer la cendre de sa pipe contre le poêle.

Dosithée reparût avec le cabaret et les verres, et Phydime, tandis qu'un silence religieux planait à peine troublé par le babillage des petits dans la dépense, versa de fortes rasades pour lui-même et son voisin, et des demi-rasades pour les femmes. Puis il prit son verre et tendit le cabaret à Dosithée pour qu'elle fît "la ronde".

Lorsque chacun eut son verre en main, Phydime porta le sien à ses lèvres en disant :

—Allons... à la santé!

Les deux hommes vidèrent leur verre d'un trait, mais les trois femmes y allèrent plus doucement. Dosithée elle-même ne dédaigna pas de vider à petites gorgées son demi-verre, mais non sans faire de délicieuses grimaces dont parut s'amuser beaucoup Phydime.

Il s'écria joyeusement :

—Hein! ma Dosithée, ça colle aux tripes?

—C'est de la bonne boisson! admit le père Francoeur en faisant claquer sa langue.

—J'crois ben : c'est de la bonne boisson, et ça fait du bien non seulement aux hommes et aux femmes, mais aussi aux filles, hein Dosithée?

La jeune fille acheva de vider son verre et répondit en souriant :

—C'est vrai, papa, un petit verre comme ça ne peut pas faire de mal et c'est agréable!

—Et ça rend l'esprit joyeux... chanta Phydime.

On se mit à rire aux plus beaux éclats.

La gaieté était revenue.

Aussitôt Dame Ouellet et sa fille, aidées par la bru qui avait quitté son rouet, se mirent à tremper la soupe dont le père Francoeur renifla l'arôme avec amour. On disposa sur la table la vaisselle de pierre blanche, puis on posa, dans un grand plat, le gigot de mouton.

Phydime surveillait ces apprêts d'un oeil content.

Lorsque, dix minutes après, il vit que tout était servi, il se leva et cria :

—Allons, à table, père Francoeur!

Phydime prit sa place accoutumée à une extrémité de la table et demeura debout,

mais non face à la table, face au mur où était accrochée une grande croix d'ébène entre deux rameaux bénits. Dame Ouellet prit place à droite de son mari, le père Francoeur à gauche avec la bru à son côté. Dosithée se tint près de sa mère. Lorsque chacun fut à sa place, Phydime fit un grand signe de croix et, recueilli, il prononça à voix basse mais distincte, ces paroles :

"Seigneur, bénissez notre pain, le pain que vous nous avez donné, et que grâces vous en soient rendues! Ainsi-soit-il!"

Tous répondirent : "Ainsi-soit-il", puis un autre signe de croix termina cette prière dite "Le Bénédicité" dont nos familles paysannes conservent si bien la belle coutume.

L'instant d'après on mangeait gaiement tout en parlant de choses et d'autres. Les deux petits enfants, appelés par leur mère et assis près d'elle, mêlaient à la conversation leurs petites espiègleries.

Là, on sentait le bonheur planer!

Les rires se croisaient, la vaisselle heurtée par les ustensiles rendait un son joyeux, et la soupe fumait gaiement dans les rayons de soleil qui, entrant par une haute fenêtre, emplissaient la table.

De même que les ciels les plus clairs s'obscurcissent à la passée des nuages, de même le bonheur des hommes s'obscurcit par les soucis qui passent; et ce jour-là un nuage allait passer dans le firmament rayonnant de Phydime et de sa famille.

IV

Ce nuage allait être apporté par le fils de Phydime, Horace, à son retour de Sainte-Hélène, le soir de ce même jour.

Le père Francoeur était retourné chez lui, sans essayer de nouveau de convaincre Phydime d'acheter les chevaux du père Michaud.

Horace fut de retour de Sainte-Hélène un peu avant l'heure du souper. Personne ne le questionna, pas même sa jeune femme, sur le résultat de son voyage.

Puis on se mit à table en silence.

Il était passé sept heures et la nuit était venue. La lampe à pétrole posée sur le milieu de la table éclairait nettement les convives, mais la moitié de la spacieuse cuisine demeurait dans l'ombre. Les deux petits enfants étaient couchés, de sorte que

le plus grand calme régnait dans la maison et sur toute la campagne environnante. Mais de temps à autre on pouvait saisir, venant de l'étable, quelques meuglements de bestiaux.

Le silence dura autour de la table tout le temps qu'on mangea la soupe. Alors seulement Phydime ébaucha un sourire légèrement ironique et demanda à son fils assis à sa gauche.

—Il paraît, Horace, que t'as fait un bon voyage à Sainte-Hélène... As-tu vu ton homme?

—Oui, répondit évasivement Horace sans regarder son père, j'ai fait un pas mauvais voyage. Seulement, les chemins, à mon retour, n'étaient pas ben ben beaux.

Horace était tout le portrait de son père, comme Dosithée était celui de sa mère. Il était grand, même un peu plus grand que son père, et bâti en hercule. Il était renommé dans la paroisse pour sa force physique. Il était d'humeur assez égale, quoique taciturne comme son père, et d'un caractère facile. Le plus souvent il se pliait volontiers aux volontés de son père, mais il aimait beaucoup l'autorité et il semblait attendre avec impatience le jour où il serait le maître. Et de ce côté, il tenait fort de son père. Aussi, sachant que le bien lui reviendrait à la mort de Phydime, commençait-il à vouloir prendre des façons de maître. Mais Phydime, qui n'entendait ne lâcher les rênes qu'à sa mort, y mettait vite le holà. Horace se trouvait donc mortifié. Mais Phydime savait l'apaiser et le reconforter par ces paroles dites sur un ton badin le plus souvent:

—Mon garçon, apprend d'abord à obéir et à servir, et plus tard, quand tu seras devenu le maître, tu sauras commander et gouverner!

C'étaient de sages paroles. Mais Horace était têtu et impatient, comme nous l'avons dit, et bientôt encore il tentait de prendre le pouvoir. Phydime, toujours sur le qui-vive, le prévenait. Certes, il lui en passait bien, et assez souvent Horace disait: "Papa, je pense qu'on devrait faire telle chose aujourd'hui?"

Phydime réfléchissait un moment et répondait:

—Eh ben! puisqu'on doit faire ça un jour ou l'autre, vaut autant que ce soit aujourd'hui, puisque ça ta plaît de le faire. Néanmoins, Horace, il aurait aussi

fallu réparer la clôture au "su" du pacage!

Ainsi, pour éviter la dispute il donnait raison à son fils, mais en même temps il ne manquait pas de lui faire entendre qu'une autre besogne également importante attendait.

Horace était jeune et, comme tous les jeunes hommes, il s'imaginait que seule la jeunesse a raison. Pourtant son père lui avait fait remarquer bien souvent que c'est la plus grande erreur des jeunes, que celle d'ignorer et de mépriser la vieillesse.

—C'est quand tu seras devenu vieux, Horace, disait-il, que tu comprendras toutes les bêtises de la jeunesse. Naturellement, je comprends bien qu'on ne peut pas être vieux avant le temps, et qu'il faut être jeune avant d'être vieux, et c'est pour ça que les vieux, qui s'y connaissent, passent pardessus bien des fautes de la jeunesse. Oh! t'as pas besoin de hausser les épaules, je te dis ce qui est vrai comme tu le comprendras plus tard, quand ton heure sera venue!

Oui, Horace soulevait les épaules. Jeune et vigoureux, il n'avait foi qu'en lui-même et qu'en son raisonnement comme en sa force physique. Aussi, croyait-il sincèrement que l'amour de son père pour les boeufs roux n'était qu'une toquade de vieilhomme. Et il croyait aussi qu'à force de persévérance il réussirait à briser cette toquade. C'est pourquoi il avait, ce jour-là, pris une initiative que, cependant, il avait peur de regretter, connaissant le caractère parfois violent de son père.

Aussi la question de Phydime l'avait-il surpris, encore qu'il se fût attendu à cette question d'un moment à l'autre. Mais ce qui l'avait surpris, c'était peut-être la façon dont la question avait été posée! Incapable qu'il avait été de saisir la véritable pensée de son père, Horace avait donc répondu évasivement, pour se donner le temps de la réflexion. Mais s'il n'avait pas saisi le sens véritable des paroles de son père, il en avait compris l'ironie.

Il se sentit mal à l'aise.

Or, le silence qui suivit fit présager un orage, et tous les regards s'abaissèrent vers les assiettes.

A ce moment, le plus jeune des enfants d'Horace, qui tous deux, étaient couchés dans une chambre de l'étage supérieur, se mit à pleurer.

Dosithée fit un mouvement pour se lever et se rendre auprès des deux petits; mais la femme d'Horace, qui redoutait toujours les querelles, profita de l'occasion qui s'offrait si à point pour se retirer et monter près de ses enfants.

Elle se leva vivement, disant à la jeune fille :

—Non, non... Dosithée, restez. J'y vais moi-même.

Et, sans bruit, elle quitta la cuisine et monta là-haut.

Et le même silence glacé se prolongea. Chacun mangeait, le nez dans son assiette. Pourtant, Dame Ouellet du coin de l'oeil guettait Phydime et Horace tout à tour. Dosithée conservait une figure sereine et souriante, prête à intervenir, au moment opportun, si l'orage éclatait.

Dix minutes se passèrent ainsi. Puis Phydime, tout en mâchonnant, se renvoya sur le dossier de sa chaise, regarda son fils un bon moment avec attention, et demanda sur un ton grave :

—Je compte ben, Horace, que t'as pas fait de marchés avec le père Gaudias Raymond?

La question était formulée d'une tout autre façon que s'y attendait Horace. Il rougit violemment, leva à demi les yeux sur son père et répondit sans assurance :

—Eh ben! voyez-vous, je les ai pas finis, mais...

—Mais tu les finiras pas! interrompit rudement Phydime. Ou si tu les finis, Horace, tu les finiras à tes dépens, pas aux miens.

La volonté du père heurta d'un choc dur la volonté du fils. Horace fut tout secoué par un frémissement d'impatience et de rébellion, sa figure roussie par le soleil du printemps devint très blême.

—Je vais vous dire ce que c'est, papa, reprit-il d'une voix tremblante. Vous savez comme moi qu'on n'a pas été capables de faire les labours l'automne dernier à cause de la gelée qui est venue trop tôt. Ce printemps on va avoir quarante-cinq arpents à labourer. Pensez-vous qu'on va pouvoir labourer tout ce terrain-là rien qu'avec vos deux boeufs?

—On l'a déjà labouré ce terrain-là, il me semble.

—Oui, mais il y a cinq ou six ans de cela. Dans ce temps-là les boeufs avaient encore bon pas.

—Oh! ils n'ont pas perdu tant que ça, mes boeufs, répliqua Phydime en se remettant à manger.

—Je sais ben; tout de même ils ne sont plus comme ils étaient, dit Horace sur un ton plus conciliant.

Un court silence se fit.

Dame Ouellet soupira longuement et comme avec allègement: la conversation semblait prendre une tournure autre que celle qu'elle avait pressentie et redoutée, l'orage était évité. Maintenant, elle croyait qu'on allait s'entendre.

Dosithée eut la même pensée, et elle s'en réjouit au fond d'elle-même, car rien ne lui était plus pénible que ces querelles oiseuses et sans profit pour personne.

Horace reprit peu après :

—En admettant, papa, que les boeufs sont encore assez bons, je vous assure qu'ils ne pourront pas labourer plus de trente à trente-cinq arpents, et ils vont être rendus à bout. Avec ça on s'expose à laisser dix à quinze arpents qu'on pourra pas semer ce printemps et qu'il faudra mettre en guéret d'été. Comme vous voyez, ça va diminuer pas mal le rendement de notre récolte cette année. C'est donc pour tout ça que je voulais acheter les chevaux du père Gaudias Raymond.

—Comment veut-il pour ses chevaux? demanda tranquillement Phydime.

—Oh! il demande pas ben cher... rien que quatre-vingt piastres pour les deux!

—Hein! t'appelles ça pas grand'chose et pas ben cher, toi, quatre-vingt piastres rien que pour deux chevaux? Et les harnais qu'il va falloir acheter? Et l'avoine qu'il va falloir leur donner matin et soir? Et de l'avoine, en aura-t-on assez encore? Ah! on voit ben que t'as pas pensé à tout ça.

—Et les boeufs, est-ce qu'ils n'en mangent pas de l'avoine?

—Les boeufs... T'appelles ça manger de l'avoine, toi? Une gueulée le matin seulement? Ensuite, Horace, j'vas te dire: tant qu'à acheter des chevaux, j'achèterais plutôt ceux du père Michaud, parce que je pense qu'il les vendrait ben meilleur marché.

—Tiens! fit Horace avec surprise, pourquoi vend-il ses chevaux, le père Michaud?

—Il paraît qu'il s'en va aux Etats rejoindre ses enfants.

—Je voudrais ben savoir qu'est-ce qu'il va faire là aux Etats avec ses enfants?

—Si tu veux le savoir, va lui demander. Une chose certaine, il fera comme bien d'autres: ou il s'en reviendra, ou bien il y mourra misérablement.

—C'est tout de même assez curieux, intervint Dame Ouellet, qu'il s'en aille trouver ses enfants. Mame Michaud me contait l'autre jour que ses enfants faisaient pas fortune aux Etats.

—Je le sais ben qu'ils font pas fortune, reprit Phydime. Et je me demande quelle maladie pousse nos gens à s'en aller aux Etats pour travailler comme des mercenaires, vivre de peines et de misères, sans avoir de chez-soi, et de mourir avec rien sous les pieds ni pour eux ni pour leurs enfants.

—N'oubliez pas non plus, papa, intervint doucement Dosithée, qu'il y a beaucoup de nos gens qui réussissent assez bien là-bas!

—Oui, oui, j'sais ben ça. Mais combien auraient fait une meilleure vie sur leur terre? Prends donc, par exemple, le père Michaud: il est ben établi, il a pas de dettes, et pourtant il est malade de s'en aller lui aussi aux Etats. Moi, je dirais qu'il faut garder ce qu'on a surtout quand on n'a pas de talents. Celui qui a des talents, c'est pas pareil, il peut toujours se tirer d'affaire ailleurs et n'importe où. Mais ceux qui sont, comme moi et Phémie, sans talents, il me semble qu'ils seraient bien plus gagnants de garder leur bien. Un bien ça prend toute une vie pour le gagner, et ça se perd vite, et ça se mange vite aussi. Et si on le perd, passé un certain âge, il n'est pas facile de le ravoïr, et le plus souvent on meurt quasiment sur la paille. Non... un homme qui a pas de talents fait ben mieux de rester là où il est. Je le dis encore, dans n'importe quelle branche qu'on est, ça prend toujours la vie pour s'amasser quelque chose et en laisser à nos enfants.

Disons ici que, par talents, Phydime entendait l'instruction, un bon métier, ou des aptitudes quelconques pour le commerce ou les affaires.

—Et puis, reprit-il sur un ton sentencieux, quand un homme est fait pour labourer, il est pas fait pour chanter. Il y en a qui sont faits pour être avocats, d'autres notaires, d'autres docteurs, (il voulait dire médecins) d'autres marchands... Mais ça suffit pas de s'appeler çà ou ça, il faut que tous travaillent, et quand ils ont

acquis du bien, je vous le dis franchement, leur vie est pas mal avancée. Pensez-vous, en bonne vérité, que j'ai pas été tenté moi aussi d'aller aux Etats, quand j'étais jeune, et de laisser mon vieux père tout seul. Oui, j'ai été ben tenté. Mais mon vieux père avait de la tête et de la jugeotte.

—Vas-y, si tu veux, Phydime, m'a-t-il dit, mais prends garde de le regretter! Je t'ai acheté une terre c'est vrai, mais je la revendrai pour te donner l'argent. Seulement, de l'argent c'est un peu volage, faut pas s'y fier. Fais donc comme tu voudras!"

—Ces paroles du vieux, poursuivit Phydime, m'ont fait réfléchir. Alors, j'ai décidé de rester chez nous et de garder ma terre. Aujourd'hui, je le regrette pas, je peux dire que j'ai été heureux et toujours content de mon sort. Je sais ben qu'on a eu, comme tous les autres, nos soucis et nos tracas, mais ça nous a fait goûter mieux notre bonheur, est-ce pas, Phémie?

—C'est vrai, Phydime, avoua candidement Dame Ouellet, on peut pas dire qu'on a été malheureux, bien qu'on a pas toujours eu ce qu'on désirait dans les commencements. Car on a traversé des temps ben durs, l'argent roulait pas toujours et ben souvent on a été obligés de manger son pain sec. Mais on a persévéré...

—Oui, on a persévéré, interrompit Phydime, et on a pu placer nos enfants à part de Georges qui est à Québec et qui travaille au pic et à la pelle. Il a voulu, lui, avoir l'argent au lieu de se laisser établir comme les autres, c'est pas de notre faute. Il le regrette ben aussi. Mais quand il voudra revenir, je suis prêt à lui acheter une terre, et je serai ben content de le voir sorti de misère avec sa famille.

—Je ne serais pas étonnée, en effet, dit Dosithée, que Georges ne revienne avant bien des années. Le mois passé sa femme m'écrivait qu'il pense à la terre tous les jours et qu'il s'ennuie beaucoup.

—Tant mieux! s'écria Phydime. Je souhaite qu'il souffre assez pour revenir, sans lui vouloir du mal. Mais je sais ben qu'il sera plus heureux ici, et en même temps nous autres on sera plus contents. Non, ça ne me fait pas plaisir de le voir là-bas s'éreinter pour gagner quelques piastres dont il n'aura jamais le profit. Il mange à mesure ce qu'il gagne, et souvent il gagne pas assez pour manger. Je vous le demande,

comment va-t-il pouvoir placer ses enfants quand ils seront en âge? Je sais bien qu'il en faut partout pour travailler au pic et à la pelle, et c'est pas plus déshonorant qu'un autre métier; mais ce travail-là c'est bon pour ceux qui ont été laissés dans le monde avec rien, ou bien qui ont pas de talents et peuvent pas faire autres choses. Mais Georges, lui, avait tous les avantages, comme ses frères, de s'établir. Vous voyez maintenant où il en est.

—C'est une bonne chose qu'on se dompte de temps en temps, déclara Dame Ouellet, et il faut apprendre comment la vie se gagne pour l'apprécier. Lorsque Georges reviendra, il se trouvera plus content de se voir sur sa terre.

Le silence se rétablit et chacun parut s'absorber dans ses propres pensées. Au bout d'un bon moment, Horace reprit la conversation.

—Vous avez dit, papa que le père Michaud veut vendre ses chevaux, savez-vous à quel prix?

—Non. Mais comme il s'en va, j'ai pensé qu'il les laisserait aller à bon marché. D'ailleurs, Horace, c'est ben inutile de parler de chevaux à acheter, j'ai décidé de faire encore les labours avec les boeufs.

Cette fois Horace s'emporta. Il repoussa brusquement son assiette vide et dit d'une voix rude, mais sans oser regarder son père:

—Eh ben! si c'est comme ça, vous les ferez tout seul, les labours!

—Hein! s'écria Phydime courroucé en se haussant sur sa chaise, qu'est-ce que t'as dit là?

—Je dis que moi je suis tanné de labourer avec ces boeufs-là!

—Eh ben! je labourerai, et tu herseras.

—Non... j'aime mieux labourer!

—Tu laboureras avec les boeufs, mille tonneaux!

—Les boeufs, j'en veux plus. J'veux des chevaux!

Les voix se haussaient, les regards se cherchaient, se croisaient, puis se défiaient.

—Ah! tu veux des chevaux, reprit Phydime... As-tu de l'argent?

—Vous en avez, vous!

—Et les boeufs, qu'est-ce qu'on va en faire?

—On les vendra, et ça paiera une partie des chevaux.

—Non, Horace, je te dis que non, je ne vendrai pas les boeufs... je les garde!

—C'est ben, gardez-les. Mais c'est pas moi qui vas labourer avec. Je m'en vas, j'en ai assez de ces maudits boeufs!

—Va-t'en, Horace! Va-t'en! Mais ne maudis pas mes boeufs, entends-tu? Ne maudis pas mes boeufs... des boeufs qui t'ont fait vivre... sacré mille tonneaux!

C'était le plus gros juron de Phydime, quand il était fâché. Et cette fois il l'était véritablement, car il accompagna son juron d'un dur coup de poing sur la table.

La vaisselle dansa et vibra fortement. Dame Ouellet fit un saut sur sa chaise et devint très pâle. Dosithée, d'une voix douce et avec un accent suppliant voulut calmer cet accès de colère subit chez son père.

—Papa! Papa!...

Mais Phydime ne parut pas entendre. Il dardait ses yeux gris acier dans ceux de son fils qui, cette fois, osa défier ouvertement son père.

—Oh! fit-il avec un sourire qu'il essaya de rendre dédaigneux, vous n'avez pas besoin de vous choquer, ça ne me fait pas peur!

Ces paroles parurent cingler Phydime comme un coup de fouet. Il se leva tout à fait et brusquement, puis, blanc comme neige, les yeux toujours rivés sur ceux de son fils, le poing levé comme prêt à s'abattre de nouveau, il demeura un moment statufié et béant. Dans ses regards courroucés et chargés d'éclairs, on aurait pu lire une expression de stupeur indicible. Oui, cette stupeur avait été produite par les paroles d'Horace, car jamais encore ce dernier n'avait tenu à son père un tel langage.

Phydime parvint à gronder ceci:

—Horace, ça te fait pas peur, mais ça te dit que j'entends demeurer le maître dans ma maison et sur ma terre.

Le jeune homme allait répliquer, quand Phydime fit éclater sa voix de tonnerre:

—C'est assez!...

Il se rassit, et, un peu tremblant, il se remit à manger pour terminer son repas.

Dosithée crut le moment venu d'intervenir.

—Mon cher Horace, dit-elle de sa voix musicale et avec son sourire si engageant, je me demande pourquoi tu ne ferais pas une fois encore les labours avec les boeufs.

Tu n'auras, pour une saison, qu'à faire les journées un peu plus longues, si tu vois que le travail n'avance pas assez vite. Et si cette année la récolte est bonne et si les affaires sont un peu meilleures que l'an passé, eh bien! au printemps prochain nous pourrons vendre les boeufs et acheter des chevaux.

Phydime sourit largement à sa cadette.

—C'est ben comme ça que je pensais aussi, Dosithée, dit-il, faire une fois encore nos semences avec les boeufs. Et, dame! le printemps prochain...

—Hé! mille gueux! cria Horace avec emportement, voici quatre ans que vous dites qu'au printemps prochain on achètera des chevaux! Je vous le dis, moi, j'en ai assez! Si vous achetez pas des chevaux, papa, je m'en vas!

—Va-t'en! Va-t'en! c'est ton affaire, répliqua Phydime à demi calmé. Va-t'en manger de la misère, et quand t'en auras plein le ventre tu reviendras, et alors tu seras pas fâché d'avoir des boeufs pour t'aider à gagner le pain dont t'auras besoin, toi et tes enfants.

—Un homme qui veut travailler n'a pas de misère! rétorqua Horace qui n'abandonnait pas son accent de défi.

—Oh! oui, on dit ça, un homme qui veut travailler... ricana sourdement Phydime. Eh ben! prends ton frère Georges à Québec, il travaille, il est vaillant, et n'empêche qu'il en mange de la misère avec sa famille. Il gagne pas la moitié de ce qu'il devrait gagner pour le travail qu'il fait, et c'est lui-même qui nous l'a écrit, et avec tout ça il est esclave au lieu d'être un maître.

—Mais il en faut du monde pour travailler pour les autres! grommela Horace.

—Oui, j'sais ben qu'il en faut, et, comme je l'ai déjà dit, ce sont des gens qui peuvent pas faire autre chose, ou ben qui n'ont rien eu de leurs parents. Alors, il faut ben qu'ils se débrouillent comme ils peuvent. Mais je veux parler d'un garçon qui a tout sous les pieds et qui lâche ça pour s'en aller se mettre mercenaire. Eh ben! vas-y te mettre mercenaire, Horace, puisque tu veux pas travailler avec les boeufs. Va où tu voudras, ça m'est ben égal! Quand tu voudras revenir, tu reviendras!

—Si je m'en vas, je reviendrai pas! gronda Horace d'une voix sourde et avec un accent rancuneux.

—C'est comme tu voudras! Et puis, c'est assez!

Et cette fois le ton de Phydime était si péremptoire que le silence s'établit; et le repas s'acheva comme il avait commencé.

V

C'était une radieuse matinée de la fin mai.

Dosithée, debout et appuyée contre la rampe de la galerie, laissait ses regards lumineux errer sur le grandiose tableau qui se révélait à ses yeux éblouis. Et pourtant ce tableau n'était pas nouveau: depuis le bas âge elle l'avait contemplé des milliers de fois, mais il avait de saison en saison un art ou un don de renouveler, de sorte qu'il ne devenait jamais monotone. Au contraire, avec l'âge, tels les vins dont la couleur se cristallise et qui acquièrent des fumets plus savoureux, le tableau qu'admirait la jeune fille semblait se repeindre en des couleurs nouvelles et exhaler un charme plus puissant.

Mais ce tableau, d'un autre point de la ferme, apparaissait dans un décor qui s'amplifiait bien davantage. Ce point se trouvait à quelques arpents en arrière des dépendances de la ferme, et là s'élevait un rocher énorme, véritable géant de pierre qui semblait se dresser, solitaire et attentif, comme le gardien du domaine. Haut d'environ soixante pieds, il était d'un ovale irrégulier, et par endroits nu et montrant sa pierre blanchie par les averses, à d'autres endroits couverts d'une mince couche de mousse verte. Des genévriers croissaient par touffes plus vertes et plus sombres. Des baies sauvages, d'un rouge foncé, y mûrissaient. Ça et là quelques pousses de saules essayaient de prendre racine. Rachitiques et souffreteux des sapins réussissaient à résister à l'anémie comme aux ouragans qui, à certaines époques de l'année, déferlaient contre le rocher. Lui n'était jamais ébranlé, et il pouvait faire penser à un roc roulé là depuis longtemps par les vagues déchaînées d'un océan. Tout à l'entour poussait une végétation abondante et variée. Deux de ses flancs, Sud et Nord, étaient taillés presque perpendiculairement, mais non lisses, bossués d'aspérités, creusés d'anfractuosités que la même mousse verte garnissait comme un velours. A ses deux extrémités, Est et Ouest, il

s'inclinait en pentes douces, de sorte que l'on pouvait aisément monter à son sommet et y jouir d'une vue splendide.

Dosithée grimpait souvent durant la belle saison à la cime de ce rocher, ou pour y cueillir les baies juteuses, ou pour s'y délasser en contemplant les paysages enchanteurs qui s'étalaient à perte de vue. Elle suivait, pour s'y rendre, un petit sentier battu sous les arbres du verger. De l'autre côté un champ de pommes de terre qu'elle traversait, puis d'un pied agile elle s'engageait dans une petite montée qui aboutissait à l'extrémité Ouest du roc. De la montée un autre sentier s'élevait graduellement dans la pente du rocher, après avoir traversé un massif de jeunes sapins d'un côté, et un bouquet de noisetiers et d'érables de l'autre. La jeune fille montait lentement la pente tapissée de mousse soyeuse, dans laquelle son petit pied enfonçait comme un duvet. Souvent, avant d'atteindre au sommet, elle s'attardait à faire un joli bouquet de fleurs sauvages d'une odeur discrète. Puis elle continuait son ascension en fredonnant un air gai que le vent emportait. Et ainsi qu'elle était, jolie, gaie et vive, tout de blanc vêtue et seule dans ce décor sauvage d'une verdure très sombre, elle pouvait ressembler à une fée sortie d'une grotte invisible. Enfin, elle atteignait le sommet qui dans la forme d'un rectangle à surface plane, ressemblait à une jolie terrasse décorée de ronds de mousse. Là où il n'y avait pas de mousse, la pierre, blanche, polie et luisante, avait l'apparence d'un marbre. Quelques gros cailloux épars pouvaient servir de sièges. L'endroit était très pittoresque et charmant.

De cette hauteur, la jeune fille avait sous ses regards lumineux tout le domaine de son père, toute la terre qu'elle aimait tant. Elle en apercevait les moindres recoins avec une belle netteté. Mais ses yeux embrassaient bien davantage. En effet, tournée du côté Nord, elle regardait, avec une admiration croissante chaque fois, les hautes montagnes sombres des Laurentides encadrées entre l'azur des cieux et l'émeraude du grand fleuve. Puis sa vue, sautant de paysages en paysages toujours pittoresques, parcourait une énorme étendue de pays, si énorme qu'il lui aurait fallu des mois, peut-être, pour le parcourir en entier.

Les montagnes du Nord exerçaient sur

son esprit un prestige particulier. Et par les jours sans brumes et les firmaments clairs, elle pouvait, malgré la distance de six bonnes lieues qui l'en séparaient, voir aux flancs gigantesques de ces montagnes surgir et se dessiner en échelonnements des champs, des fermes, des villages, le tout fortement tacheté de massifs sombres. Par les jours nuageux ou brumeux, ces côtes du Nord apparaissaient à la jeune fille comme de formidables falaises désertiques dressées tout au bord du fleuve, muraille redoutable qui semblait barrer l'entrée de la forêt profonde et mystérieuse qui prolongeait à l'infini ses cîmes vertes. Mais ce n'était qu'un effet d'optique. La jeune fille savait bien que là, sur ces bords lointains, vivaient d'autres enfants de la race. Elle connaissait leurs villages par leurs noms, surtout ceux qu'en la saison d'été visitaient les touristes. Là-bas, à l'Ouest, derrière l'Ile-aux-Coudres, c'était Les Eboulements. Puis à l'Est de ce village, et presque en face d'elle, se trouvaient Pointe-à-Pic et La Malbaie. En courant toujours vers l'Est et en suivant la hauteur des sommets son regard atteignait l'embouchure du Saguenay et Tadoussac. Combien de fois elle avait souhaité d'avoir des ailes pour s'élancer dans l'espace, franchir le fleuve aux ondes sillonnées de navires, et aller se percher sur les plus lointaines cîmes pour de là sonder de son oeil avide le Grand Nord. Ou bien, elle se fût mêlée aux compagnies de mouettes et de goélands qui planaient gracieusement dans les airs bleus.

Puis, insensiblement, elle revenait aux rives plus familières de chez elle. Là, un peu à sa gauche, et tout enfoui dans la verdure, entouré de bocages, reposait près de la plage ensoleillée le paisible village de Kamouraska. Plus à l'Ouest Saint-Denis s'avancait doucement pour se baigner dans les ondes. Remontant vers le Sud, elle voyait s'étaler des moissons, des prés, des pâturages que fermaient des rochers ou de petites chaînes de montagnes.

A sa droite, c'était Saint-Alexandre; plus loin, toujours à l'Est, Notre-Dame-du-Portage, puis Sainte-Hélène au Sud. Ces endroits, elle les connaissait pour les avoir visités souvent: ici vivait un frère, là une soeur.

Enfin, elle ramenait ses yeux à leur point de départ, mais non sans les avoir arrêtés un moment, avec une sorte d'amertu-

me, sur un clocher. A deux milles environ de son point d'observation, la jeune fille voyait se dresser solitaire et abandonnée sur la route de Saint-Germain, l'église de ce nom. Ce temple avait été bâti contre la volonté de Monseigneur l'Archevêque, et nul prêtre n'y avait été attaché. Dosithée connaissait bien toute l'histoire, devenue légende, qui avait été filée à ce sujet.

Après avoir bien repu son regard et son esprit des beautés de son pays, comme à regret la fée quittait sa terrasse et s'engageait dans la pente opposée du rocher.

Dosithée, ce jour-là, s'était contentée d'admirer le superbe panorama de la galerie à laquelle grimpaient des lierres et des liserons qui, avec les fleurs du parterre, les lilas, les frênes et les saules pleureurs, décoraient admirablement la modeste ferme.

Un veu vers l'ouest, et par les échappées du feuillage, la jeune fille pouvait voir son père dans un champ au bord de la route. Phydime achevait de labourer une pièce de blé. Les deux boeufs roux tiraient la charrue d'un pas grave et solennel. Leur maître, aux manchons, les rênes dans le cou, surveillait le sillon d'un oeil serein. De temps en temps il jetait dans l'air un couplet de sa chanson...

*...Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils m'en ont coûté...*

On eût dit que les deux bêtes comprenaient ces paroles chantées de leur maître : ils secouaient leurs oreilles sur la rognure de leurs cornes, claquaient de la queue, et, mieux que s'ils eussent été aiguillonnés, ils pressaient le pas, donnaient davantage dans le collier.

Heureux, Phydime souriait largement. Aussi, lançait-il peu après d'une voix retentissante...

*S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre!...*

Les bêtes donnaient un nouveau coup d'épaule. Le soc de la charrue grinçait contre les cailloux, fendait le chaume doré et retournait un beau ruban de terre brune. Bientôt la pièce serait achevée. Phydime y jetterait le blé à grande main. Après avoir de la herse enterré le grain et nivelé le champ, il reprendrait la charrue

pour labourer la pièce d'avoine. Mais le meilleur de la semence serait en terre : le blé. De sorte qu'en trois semaines Phydime, avec ses boeufs, aurait labouré et semencé vingt-cinq arpents de blé. Certes, il avait dû faire de longues journées pour accomplir cette tâche ; néanmoins il n'avait pas trop souffert de la fatigue. Et les boeufs avaient mieux tiré qu'on n'avait pensé. Ils avaient d'ailleurs, sorti bien gras de l'étable après l'hiver, ils avaient la dent saine et "prime", comme disait Phydime, et, par surcroît, la mangeoire avait toujours été bien garnie. Donc, si les choses n'allaient pas plus mal durant les deux prochaines semaines, Phydime pourrait terminer à peu près ses quarante-cinq arpents de terre. Il ne lui restait plus qu'à labourer dix arpents d'avoine, cinq d'orge et cinq de seigle, et la saison n'était pas encore très avancée. Il arriverait donc à tout faire à temps.

Et Phydime se rengorgeait en songeant qu'il allait, tout seul avec ses boeufs, accomplir une besogne que son jeune fils Horace n'avait pas voulu entreprendre par crainte de ne pouvoir terminer à temps.

Et lui, Horace, avait tenu parole : il était parti avec sa femme, ses deux enfants et deux cents dollars que son père lui avait donnés. Il s'était établi à Rivière-du-Loup. Il avait pu trouver du travail aux ateliers du chemin de fer Intercolonial. Il gagnait \$35.00 par mois. Voilà tout ce qu'il avait écrit à ses parents.

Il était donc parti pour n'avoir pas voulu labourer avec les boeufs de son père, simple entêtement de jeune homme, et Phydime qui, de son côté s'entêtait à garder ses boeufs, l'avait laissé partir.

Mais le départ d'Horace et de sa famille avait creusé un grand vide dans la maison, un vide qui, à ceux qui restaient, était apparu immense : car de sept êtres vivants qu'abritait la maison hier, aujourd'hui elle n'en abritait plus que trois. Et cela s'était produit brusquement, comme si la mort eût frappé à l'improviste, et Phydime, sa femme et sa fille s'étaient trouvés comme égarés. Du jour au lendemain la maison était devenue silencieuse et funèbre comme un tombeau : plus de refrains joyeux, d'éclats de rire. Dame Ouellet en était toute triste. Dosithée n'avait pu s'empêcher de perdre un peu de sa sérénité, et son visage était moins souriant. Phy-

dime lui-même, bien qu'il affectât d'être très gai, s'assombrissait sans le savoir. S'il chantait, sa voix n'avait plus la même assurance, et souvent, au lieu de notes joyeuses, elle ne jetait que des accents mélancoliques. Son sourire était contraint, son rire étouffé, et il demeurait, se retranchait de plus en plus dans un mutisme qui décourageait. Aux champs, néanmoins, avec ses boeufs il avait l'air heureux; mais dès que, après sa journée de travail, il entra dans la maison, sa figure s'allongeait et son front se plissait durement sous les soucis. C'était l'ennui qui frappait le fermier, ou le grand-père: l'absence des deux petits d'Horace était son plus grand regret. Il sentait toujours un coup au cœur, quand, en pénétrant dans sa maison, il n'entendait ni ne voyait les deux petits.

Le troisième jour après le départ d'Horace, Phydime était entré un soir fatigué et distrait. Après s'être assis à sa place accoutumée et avoir allumé sa pipe, il avait demandé à sa femme:

—Les petits sont-ils déjà couchés?

Dame Ouellet jeta à son mari un regard ébahi.

—Eh ben! Phydime, fit-elle avec un accent grognon, deviens-tu fou à c't'heure? Tu sais ben que les p'tits sont partis!

Phydime se mit à ricaner sourdement.

—Ce que je devins bête! murmura-t-il seulement.

Si Dame Ouellet l'eût regardé à ce moment, elle aurait vu dans ses yeux deux larmes bien près de tomber. Mais si elle n'avait pas regardé son mari, c'est pour la bonne raison qu'elle ne voulait pas laisser voir des larmes qui coulaient. Sans se le dire tous deux souffraient donc cruellement de l'absence des deux petits, peut-être plus que de l'absence de leur fils et de leur bru. Là où l'absence de ceux-ci se faisait surtout ressentir c'était dans le surcroît de besogne: en effet, c'étaient quatre bons bras qu'on avait perdus en perdant Horace et sa femme.

Aussi, les deux femmes à elles seules ne pouvaient-elles plus suffire; et le rouet ne tournait plus aussi souvent, le métier, là-haut, ne claquait qu'à de rares moments. Et quand à Phydime, s'il arrivait à faire tous ses labours, il en était redevable à sa femme et sa fille qui, toutes deux, matin et soir, lui aidaient à faire son train. Il pouvait donc le matin aller au champ plus tôt,

et le soir en revenir plus tard, sans que rien souffrît à la maison ou aux étables.

Un jour, au commencement des semailles, Dame Ouellet avait suggéré:

—Je pense ben, Phydime, qu'il va falloir prendre un "engagé," si tu veux finir tes semences à temps.

—Bah! avait répondu Phydime, on n'a pas besoin d'"engagé" et je finirai ben à temps mes semences.

Mais lorsque, après le blé, il eut terminé l'ensemencement de l'avoine, vinrent plusieurs jours de pluie qui suspendirent le travail des champs. Il est vrai qu'il ne restait que l'orge et le seigle à semer, mais il fallait tenir compte qu'on était arrivé au mois de juin. Si la mauvaise température se prolongeait, il pourrait bien arriver qu'il fût un peu tard, quand reviendrait le beau temps, pour semer le seigle et l'orge.

Cependant, rien encore n'était désespéré: Phydime une fois avait semé l'orge et le seigle à la mi-juin, et tout avait réussi.

Dosithée et sa mère avaient donné au fermier un bon coup de main: elles avaient semé les patates "derrière la charrue". Ensuite, la jeune fille s'était acharnée au jardin potager où sa mère venait l'aider lorsque la besogne à la maison ne pressait pas trop. Mais les jours où il fallait faire le beurre, les jours de lavage, Dame Ouellet n'arrivait pas à joindre les bouts de son ouvrage. Il fallait alors se rattraper par les soirées. Oui, mais on manquait de repos, et Dame Ouellet vieillissait. Oh! si on n'avait pas eu à faire le train de Phydime, tout aurait pu s'arranger encore sans trop de peines.

Les caractères commençaient à s'aigrir, surtout celui de Dame Ouellet.

—Non, bougonnait-elle, il n'y a pas moyen que ça marche comme ça ben ben longtemps encore. Ça va toujours faire pour ce printemps, mais le printemps prochain...

Phydime saïssissait bien la pensée de sa femme: oui, l'an prochain, si Horace ne revenait pas, il faudrait bien se procurer de l'aide de quelque façon. Sans se communiquer leurs pensées, les deux époux songeaient à marier leur fille, Dosithée. Un gendre pourrait fort bien remplacer Horace. Seulement, il fallait trouver le gendre; Phydime et sa femme ne voulaient pas marier leur fille à l'aveuglette, et

dans la paroisse on ne voyait pas de garçon qui pût convenir à Dosithée.

Un soir que la jeune fille était au jardin, les deux époux, seuls à la maison, engagèrent la conversation sur ce sujet délicat et, pour la première fois, ils s'ouvrirent clairement l'un à l'autre.

Dame Ouellet avait commencé :

—Phydime, s'il fallait qu'Horace ne revienne jamais, faudrait pourtant ben songer à marier Dosithée, pour que t'aies un gendre pour t'aider ?

—Oui, Phémie, j pense ben à ça tous les jours, mais c'est pas facile de trouver un gendre.

—Je vais te dire franchement, moi, j'en vois pas beaucoup de mieux que le garçon du père Francoeur.

—Zéphirin ? Heu !... répondit seulement Phydime en hochant la tête.

—Eh ben, quoi ? C'est une bonne jeunesse de vingt deux ans, solide sur ses jambes, vaillant comme tout, et ça dit jamais un mot. Et puis, si t'as remarqué, depuis qu'il vient faire un tour le dimanche, Dosithée à l'air de lui faire bon accueil.

—Il est pas ben ben instruit, fit observer Phydime.

—Il sait lire et écrire, c'est ben assez ; on n'a pas besoin d'en savoir ben long pour labourer.

—Oui, Phémie, ça pourrait ben faire l'affaire d'une fille qui en saurait pas plus long que lui. Mais Dosithée a de l'instruction, et on peut pas lui donner pour mari un ignorant comme moi et Zéphirin.

—Tu ne penses toujours pas à prendre un docteur pour gendre ? C'est pas un docteur qui va venir labourer, soigner les cochons et gratter les étables !

—Non, je sais ben. Mais il y a dans la paroisse des habitants qui envoient leurs garçons au collège, et ils feront pas tous des docteurs ces gars-là. Ça se pourrait qu'un d'eux tombe dans l'oeil de Dosithée. Tiens ! il y a justement le père Anselme Langelier qui a un garçon qui étudie la loi.

—Es-tu fou, Phydime ? Un avocat, à c't'heure, pour Dosithée...

Disons ici que pour Dame Ouellet un avocat représentait quelque chose de plus élevé et de plus distingué qu'un docteur. Cela s'explique par le fait que nos gens sont plus familiers avec les médecins, attendu que chaque paroisse a son médecin ; tandis que les avocats demeurent dans les

villes où se tiennent les tribunaux et où se réunissent les gens de justice. Et puis, il est reconnu que l'avocat a toujours joui auprès des masses populaires d'un prestige plus grand que le médecin. Il y aurait à ce sujet belle matière à philosopher, mais nous nous contenterons de poursuivre notre récit.

—Oui, t'es certainement fou, Phydime, avait ajouté Dame Ouellet, si tu penses de marier Dosithée à un avocat !

—Mais attends donc, Phémie, s'impatiente Phydime, laisse-moi parler un peu. Le père Anselme m'a dit, dimanche, que son garçon abandonnait la loi et s'en revenait à la maison pour travailler sur la terre.

—Ah ! ben, en v'là une nouvelle ! Et tu crois ça, toi ? demanda Dame Ouellet très incrédule.

—Le père Anselme doit savoir ce qu'il dit.

—Je dis pas le contraire. Mais le père Anselme s'est donné à son plus vieux, comment Léandre va-t-il s'arranger avec son frère ?

—Ben, voilà ! Le père Anselme m'a dit qu'il avait une terre en vue pour acheter à Léandre. Tu sais, il a de l'argent, le père Anselme, il a sept ou huit mille piastres de prêtées, et tu peux t'imaginer qu'il établira pas Léandre comme un quêteux. Et puis, comme il est instruit, ce Léandre, penses-tu pas, Phémie, qu'il ferait un bon parti pour Dosithée ?

—Ma foi, je dis pas. C'est une question de savoir si Dosithée plaira à Léandre, ou si Léandre plaira à Dosithée. Ensuite, t'as pas l'air de penser à une chose si le père Anselme achète une terre à Léandre, on pourra pas donner Dosithée comme ça, puisque tu veux un gendre pour rester avec toi !

—C'est vrai, soupira Phydime. Dans tous les cas, ajouta-t-il brusquement, ça sert ben à rien de parler de ces choses-là, il n'y a pas encore de presse. Seulement il y a une chose qui ne me tente pas, c'est de marier notre fille à Zéphirin. D'abord, il n'a rien.

—Oui, mais le père Francoeur ne mariera pas son garçon sans lui donner quelque chose.

—Attends, Phémie, va pas trop vite. Moi, je dis que le père Francoeur en a pas trop pour lui. Je sais qu'il est après chercher un bon parti pour son garçon. Je sais

encore qu'il s'est frôlé autour de Saint-Hilaire, de Cacouna, qui a une fille à marier. Comme tu le sais, le père Saint-Hilaire est riche, et il paraît qu'il va donner à sa fille mille piastres en argent, une terre et tout un ménage. Mais il paraîtrait aussi que le père François s'est faufilé trop tard, et que ça n'a pas pris. Donc, si le père François cherche pour Zéphirin un bon parti, il tient pas à avoir Dosithée pour bru.

—Mais il doit savoir que Dosithée ne partira pas d'ici les mains vides.

Cet entretien fut interrompu par l'entrée de la jeune fille. Dosithée avait l'air très gaie, et elle était tout à fait ravissante dans sa robe de toile blanche.

—Papa, maman, s'écria-t-elle joyeusement, nous allons avoir cette année une grosse récolte de cerises!

—C'est ben à souhaiter, ma fille, dit Phydime avec un bon sourire.

—Et les pommiers? demanda Dame Ouellet. Les as-tu regardés?

—Oh! les pommiers ont bien fleuri, mais ils n'ont pas l'air de vouloir rapporter autant que l'an passé.

Le silence se fit.

La nuit était venue presque, et il faisait si sombre dans la maison qu'on ne pouvait distinguer les physionomies.

Mais déjà Dosithée allumait la lampe posée sur la table et qu'on tenait toujours prête.

Dans la lumière pâle qui n'éclairait qu'à demi l'immense cuisine, la jolie silhouette de Dosithée se profila avec une grâce séduisante.

Dame Ouellet, assise près de la table avec un tricot interrompu à sa portée, sourit tendrement à sa fille.

Phydime, à sa place accoutumée près du poêle éteint, contempla un moment la délicieuse silhouette avec admiration et pensa:

—Je serais bien étonné si elle ne plaisait pas au jeune Léandre Langelier...

Très souriante et sans se douter, bien entendu, que ses parents songeaient à fixer son avenir, la jeune fille consulta la pendule et dit:

—Quoi! il est déjà neuf heures?

Elle parut surprise.

—Je pense qu'elle a un quart d'heure d'avant, dit Dame Ouellet en regardant la pendule à son tour. As-tu remarqué, Phydime, quand l'angélus a sonné?

—Non, j'étais allé soigner mes cochons. Mais je pense ben que t'as raison, Phémie, l'horloge est en avant, il me semble qu'à matin elle n'était pas juste avec l'angélus.

—Il n'y a pas bien longtemps que le soleil est couché, dit la jeune fille.

Et ce disant, elle quitta la cuisine et pénétra dans une grande salle voisine donnant sur la façade de la maison et sur la galerie. La porte était ouverte et la jeune fille alla s'arrêter sur le seuil pour regarder la nuit. Le firmament était nuageux, mais à l'ouest et au delà des Laurentides une large lisière de ciel rouge se reflétait dans le Saint-Laurent et tempérait l'obscurité. Mais on ne distinguait plus les champs ni les maisons de fermes. Une brise tiède de l'Est soufflait dans les frênes et les peupliers dont les feuillages touffus bruissaient agréablement. Le chant des grillons résonnait de toutes parts, et, quelquefois, des gazouillis d'oiseaux s'y mêlaient, et chants, gazouillis, bruissement des feuillages avaient une harmonie parfaite. Parfois la brise s'arrêtait, les grillons se taisaient un moment, et alors un silence religieux pesait sur toute la nature.

Dosithée demeura quelque minutes contemplative. Elle aimait ces nuits tièdes et silencieuses qui la portaient aux langoureuses rêveries. Elle passait souvent de longues soirées seule, assise sur la galerie, car le plus souvent Dame Ouellet et Phydime se couchaient de bonne heure. Et la jeune fille ne s'ennuyait pas dans sa solitude, elle se plaisait à suivre les vols de son imagination. Et, obéissant à sa nature, elle rêvait de l'avenir, d'un foyer à elle, d'un mari qu'elle aimerait bien, de beaux enfants qu'elle adorait! Mais ce n'étaient que des rêves auxquels Dosithée n'avait garde de se laisser prendre par crainte d'essuyer trop cruellement les amertumes des déceptions. Elle rêvait seulement pour s'amuser, de sorte qu'elle passait sans heurt ni choc du rêve à la réalité.

Après quelques minutes de cette muette contemplation, Dosithée revint dans la cuisine où Dame Ouellet avait repris son tricot. Mais de temps à autre les paupières de la brave femme se fermaient, sa tête en-censait doucement puis les doigts s'arrêtaient et le tricot tombait sur les genoux. Dame Ouellet sursautait aussitôt, relevait la tête et les paupières en même temps que

le tricot, et elle reprenait sa besogne. Mais à nouveau le sommeil l'engourdissait.

Phydime, songeur, fumait sa pipe. De temps en temps il soupirait fortement, regardait sa femme comme s'il allait lui communiquer ses pensées, puis, voyant celle-ci somnoler sur son tricot, il abaissait ses regards sur le plancher et reprenait le cours de ses méditations.

La rentrée de la jeune fille dans la cuisine réveilla Dame Ouellet qui demanda :

— Vas-tu te coucher bientôt, Dosithée ?

— Me coucher, maman ? sourit la jeune fille en s'asseyant à une extrémité de la table où un livre était posé. Je ne sais pas, parce que je ne m'endors pas encore. Et vous, maman, et vous, papa... ?

— Moi, je suis pas mal fatigué, répondit Phydime.

— Et moi, fit Dame Ouellet en bâillant, les yeux commencent à me faire mal.

Elle se mit à frotter ses paupières.

— S'il en est ainsi, reprit Dosithée, vous ne tenez pas que je vous fasse un bout de lecture ce soir ?

— Non, j'en crois ben que ça vaut pas la peine, répondit Phydime. Pourtant, j'vas fumer encore une pipe avant de me coucher.

La jeune fille ouvrit le livre et se mit à le feuilleter plutôt distraitement pendant quelques minutes. Dame Ouellet s'assoupissait à nouveau sur son tricot.

— Non, Dosithée, ça vaut pas la peine de lire, ta mère n'entendra rien. Tiens ! entends-la qui ronfle à s'étouffer.

La jeune fille regarda sa mère et sourit.

— Phémie ! Phémie ! cria Phydime.

La brave femme cessa de ronfler, mais elle n'en continua pas moins à dormir. Le fermier se remit à fumer silencieusement, tandis que Dosithée lisait des yeux une page de son livre.

Souvent, à la veillée, la jeune fille faisait une lecture à haute voix, mais surtout quand venaient les longues soirées d'hiver. Elle lisait de préférence des romans, attendu que c'était le genre de récits qu'aimait mieux Phydime. Il se passionnait pour les romans d'aventures, les intrigues mystérieuses, la bataille et l'action. Le dimanche, quand on n'avait pas de visiteurs, Dosithée lisait le journal ; les nouvelles et faits divers intéressaient grandement Phydime et sa femme. Aussi la jeune fille était-elle écoutée toujours avec attention.

Quelquefois, quand la voix musicale de Dosithée résonnait en échos mélancoliques dans la grande maison solitaire, Phydime et sa femme soupiraient avec amertume. Ils pensaient à leurs enfants, surtout à Horace et à sa petite famille. Non, ils ne s'étaient pas accoutumés à leur absence. D'autant moins qu'Horace n'écrivait pas, et son silence prolongé chagrinait lourdement Phydime. La jeune femme d'Horace avait écrit une fois seulement depuis qu'elle avait suivi son mari à Rivière-du-Loup, et dans sa lettre, plutôt courte, elle laissait entendre qu'elle et les siens s'arrangeaient bien. Elle ajoutait qu'Horace travaillait fort, mais qu'il ne se plaignait pas trop. Tout de même, au ton de la lettre, Phydime et sa femme avaient bien deviné que tout n'était pas rose pour leur fils cadet, qu'il était loin de se plaire à la ville, qu'il regrettait déjà la bonne terre.

— Ah ! s'il pouvait la regretter assez, pensait Phydime, pour qu'il s'en revienne bientôt !

Mais ni Horace ni sa femme ne parlaient de revenir. Néanmoins, le fermier ne se décourageait pas ; avec l'expérience de l'âge il savait que le temps ferait plus et mieux qu'il ne pourrait lui-même, et un jour ou l'autre Horace reviendrait avec sa femme et ses enfants. Mais en attendant, Phydime ne perdait pas de vue l'établissement de Dosithée.

Et ce soir-là, en la contemplant, gracieuse comme elle était et avec l'air heureux qu'elle avait sous la clarté de la lampe, Phydime pensait encore :

— Moi, ça me dit qu'elle va plaire à Léandre... Oui mais pourvu aussi que Léandre lui plaise !

Sans l'avoir avoué à quiconque, Phydime en tenait, décidément, pour ce Léandre Langelier.

VI

Ce fut une nouvelle sensationnelle par toute la paroisse, lorsqu'on apprit que Léandre Langelier abandonnait l'étude de la loi pour revenir sur la terre de son père. Un volume n'aurait pas suffi pour rapporter tous les commentaires, plus ou moins curieux, qu'on se plut à faire à ce sujet.

On était arrivé à la fin de juin. Les semailles dans le pays étaient généralement terminées.

Le dimanche d'avant, on avait remarqué la présence de Léandre Langelier à la messe, et la belle tenue du jeune homme n'avait pas manqué d'émerveiller tous les paroissiens.

Dosithée vit ce jeune homme pour la première fois, ce dimanche-là, et elle lui trouva bel et bon air. Jusqu'à ce jour elle n'avait connu Léandre que par son nom et ce qu'on en avait dit dans la paroisse, et elle n'avait jamais entendu que des éloges. Tout le monde avait été d'accord pour reconnaître que le fils du père Anselme Langelier était studieux, poli et distingué, et chacun lui avait prédit le plus bel avenir. Dosithée reconnut qu'on avait dit la vérité et fut agréablement impressionnée. De son côté le jeune homme avait entendu dire les meilleures choses sur le compte de Dosithée Ouellet. Et la veille de ce jour le père Langelier avait dit à son fils :

—Ce qu'il pourra y avoir de plus embêtant pour toi, mon garçon, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de filles de ton rang dans la paroisse. Pourtant, il y a la fille du père Phydime Ouellet, elle n'est pas pire, avec ça qu'elle est joliment instruite. Dans tous les cas, tu pourras la reluquer demain, à la messe, tu me diras ce que t'en penses.

Sans le dire à son père, le jeune homme avait trouvé Dosithée fort de son goût. La sachant instruite et de bonne famille, il pensa que c'était là une femme toute trouvée pour lui.

Léandre Langelier était ce qu'on est convenu d'appeler "un chic garçon". Grand, bien fait, aux manières distinguées, sans pédanterie ni forfanterie, il plaisait à tout le monde. A vingt-cinq ans il avait le sérieux de l'homme mûr. Il s'habillait avec soin, et voulait par le physique comme par le moral passer dans la paroisse pour "le monsieur" qu'on disait. Il n'était pas beau, mais pas laid non plus. Il était un peu maigre et pâli par l'application à ses études. Il possédait un teint clair, des yeux bleus, mobiles et doux, et un front haut et large, légèrement bombé, que couronnaient des cheveux châtons. Une petite moustache blonde ornait sa lèvre supérieure et ne déparait nullement son visage. Si sa physionomie respirait la douceur, elle révélait aussi l'énergie. A son langage choisi, mais sans fade recherche, à sa parole un peu lente, à ses gestes sobres et posés, on devinait de suite un garçon

pondéré qui entend faire son chemin dignement.

Déjà on avait chuchoté :

—Tiens ! il nous fera peut-être un député, un jour !

Il est vrai qu'on avait trouvé très étrange qu'un garçon comme lui, instruit comme il était et qui avait fait deux années de droit, vînt s'adonner à la culture du sol.

—Il me semble, moi, avait dit un vieux paysan, qu'avec son instruction je viendrais pas m'éreinter à la charrue !

Un des marchands du village, qui avait entendu cette remarque, avait aussitôt répliqué avec un peu de vivacité :

—Soyez donc content, le père, qu'il y ait des hommes instruits parmi les habitants ; à vous entendre on croirait que l'instruction ne vaut rien ailleurs que dans les professions !

Le vieux paysan s'était mis à rire pour demander avec ironie :

—Ah ! ben, pensez-vous, en bonne vérité, qu'un homme instruit va faire pousser le grain mieux qu'un autre ?

—Je ne dis pas ça, rétorqua le marchand, et il ne s'agit pas de faire pousser du grain. Mais je dis que si les habitants étaient aussi instruits que les avocats ou les notaires, ils en seraient peut-être mieux qu'ils sont aujourd'hui. Et puis, tout le monde le sait, voilà que les habitants veulent se mettre à la tête des affaires du pays, ils veulent gouverner ; mais ils n'ont pas l'air de savoir que pour gouverner il faut de l'instruction. Je sais ben qu'un homme qui n'a pas d'instruction n'est pas plus fou pour tout ça ; mais je crois que l'instruction est ben utile, si elle n'est pas toujours nécessaire. Il y en a qui disent : "A quoi ça sert l'instruction ?" Eh bien ! c'est parce qu'ils sont ignorants qu'ils disent des sottises comme ça. Pour savoir à quoi ça sert l'instruction, il faut l'avoir, et, une chose certaine, ne l'a pas qui veut. Allez donc demander ça à Monsieur le curé, pour voir ! Et puis vous, le père, ajouta le marchand qui s'animait de plus en plus, si vous avez pas confiance en l'instruction, pourquoi, je vous le demande, envoyez-vous vos enfants au collège et au couvent ?

—Si je les envoie au collège et au couvent, rétorqua le paysan choqué du langage sensé du marchand, c'est pour qu'ils fassent autre chose que de cultiver la terre !

—Vous parlez comme un sourd et comme

un ignorant, riposta le marchand. Voyez-vous, à l'avenir, tout le monde se faire docteur, avocat ou notaire? Et qu'est-ce qui va cultiver la terre, si on veut pas que les hommes instruits la cultivent? De quoi va-t-on vivre? Est-ce que de l'argent ça nourrit? Savez-vous que moi, qui ne suis pas instruit, je donnerais plusieurs mille piastres pour l'être? Non pas parce que je pourrais faire plus d'argent en étant instruit, mais parce que je m'imagine bien que c'est un agrément en même temps qu'une utilité. Donc, si je juge que l'instruction serait bonne pour moi, elle doit être bonne pour mes enfants, et c'est pourquoi j'envoie mes enfants au collège et au couvent. Mais je tiens pas que mes garçons, par exemple, fassent tous des docteurs ou des avocats, non; s'ils veulent faire des habitants, ils seront les bienvenus, je leur achèterai des terres. Quant à mes filles, je souhaite bien qu'elles marieront des habitants, et elles n'en seront pas plus malheureuses.

Tous ceux qui avaient entendu parler ainsi le marchand avouaient qu'il avait parlé avec raison, et ils admettaient qu'un homme instruit sur la terre, s'il ne pouvait faire mieux qu'un autre, pouvait faire tout aussi bien pour le moins. Et, dame! puisque c'était son goût à Léandre Langelier, on n'avait rien à redire. Et puis, est-ce qu'on n'avait pas entendu, un dimanche, le curé vanter le métier de l'agriculteur. N'avait-il pas dit que c'était un noble métier... le plus noble des métiers? N'avait-il pas ajouté qu'un jour, dans les temps anciens, on disait que le métier le plus noble était le métier des armes? Mais il avait expliqué, que le métier des armes avait passé pour le plus noble parce que, alors, les rois et leur noblesse s'y livraient de préférence! Mais aujourd'hui, la culture du sol l'emportait, et il avait bien droit au premier titre de noblesse, puisqu'il avait été institué par Dieu, le Roi des rois, en condamnant Adam à se nourrir des fruits de la terre!

Aussi, après réflexion, toute la paroisse s'accorda-t-elle à dire peu de jours après que le jeune Langelier avait tout à fait raison de se livrer au travail du sol, et on l'en admira davantage.

Dans l'après-midi de ce même dimanche, Zéphirin Francoeur était venu faire une

visite chez Phydime Ouellet, naturellement pour y voir Dosithée.

Zéphirin était un garçon d'un physique assez agréable. Mais court, trappu, ramassé sur lui-même, il n'avait aucune élégance, et sa démarche était plutôt lourde et nonchalante. Timide, surtout en la présence des jeunes filles, il pouvait commettre toutes les gaucheries, et, sans instruction, il était incapable d'intéresser par sa conversation. Aussi, quand il venait chez Phydime, ne parlait-il que du beau ou du mauvais temps, du grain qui levait ou qui mûrissait, des vaches, des chevaux et des cochons. L'on conçoit que sa conversation ne pouvait charmer Dosithée, mais il faut tenir compte que la jeune fille n'entendait parler que des choses de la terre. Or, connaissant le sujet de conversation favori des habitants, elle s'y était faite. Elle ne pouvait donc pas leur demander de discourir sur des sujets qu'ils ignoraient. Et puis, si elle voulait vivre sur la terre et y fonder un foyer, il lui faudrait bien prendre un fils de cultivateur, et elle savait que les fils de cultivateurs ne sont pas tous instruits, loin de là. Quant à Zéphirin, c'était un enfant du sol, quoi! on ne pouvait pas lui demander de tenir la charrue et la plume en même temps! Et une autre chose, s'il n'avait pas d'instruction, ce n'était pas sa faute!

Ainsi pensait Dosithée, et, pour tout dire, le fils du père Francoeur ne lui déplaisait pas. Assurément elle ne l'aimait pas, mais elle avait pour ce brave garçon, timide et doux, beaucoup d'estime. D'ailleurs elle pouvait lire dans les grands yeux bruns de Zéphirin beaucoup d'admiration, sinon d'amour, pour elle. Mais en étudiant de près le gaillard, qui avait pour elle toutes les attentions possibles, elle devinait bien qu'elle en était aimée... et aimée à l'excès! Sans le vouloir ou le savoir, elle était flattée de cet amour. Et puis, avec son intuition aiguisée, elle avait bientôt compris que ses parents et les Francoeur complotaient un mariage prochain entre elle et Zéphirin. Que de fois, depuis le départ d'Horace, n'avait-elle pas entendu Dame Ouellet soupirer et dire à son mari :

—Phydime, ça peut pas durer comme ça, tu travailles trop fort, et avant longtemps il te faudra de l'aide!

Et le père Francoeur, à chacune de ses visites :

—Eh ben ! Phydime, va te falloir un engagé ou ben un gendre ?

Et à chaque fois, le vieux avait cligné de l'oeil vers Dosithée.

Avec ça, voilà que Zéphirin venait souvent à la maison, lui qu'on n'avait vu auparavant qu'une fois ou deux par année.

Décidément, il y avait anguille sous roche !

Dosithée souriait doucement.

—Zéphirin ou un autre, se disait-elle, puisqu'il faut un gendre à papa ! Et puis, je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'aimer à la folie pour se marier, établir un foyer et fonder une famille !...

Peu à peu elle se faisait à l'idée de devenir la femme de Zéphirin Francoeur, elle en venait même à désirer ce mariage, attendu qu'elle était sûre de rester à la maison paternelle, puisque Zéphirin n'avait pas de terre. Cette union pouvait lui plaire par un autre côté : elle aimait, elle adorait la terre, et elle savait que Zéphirin aimait également le sol et sa culture. Là, le même goût et le même amour les uniraient certainement. En outre, Zéphirin avait bien des qualités que Dosithée considérait comme précieuses : c'était un garçon vaillant qui ne rechignait jamais à la besogne, il était doué d'un bon caractère, et, qualité non moins précieuse, il était casanier et aimait la maison. Non, il n'était pas de ces garçons qui, lorsqu'ils n'ont rien à faire, passent leur temps à courir la paroisse d'un bout à l'autre, histoire d'aller voir les filles pour les embêter. Non, Dosithée n'aimait pas les jeunes gens de cette catégorie. Bref, sous plusieurs rapports, Dosithée et Zéphirin possédaient les mêmes goûts et semblaient avoir tous deux les mêmes inclinations. Et, issus tous deux du même sol, élevés presque côte à côte, rien ne pouvait les empêcher de s'unir et de vivre heureux.

Durant tout ce dimanche après-midi Zéphirin ne dit peut-être pas dix mots en tout à Dosithée, mais il ne la quitta pas de ses grands yeux admiratifs.

Il s'en alla un peu avant le souper. On voulut bien le garder pour le repas du soir, mais il prétextait qu'il avait "son train" à faire.

Phydime, sa femme et Dosithée accompagnèrent le jeune homme jusqu'à la route.

Puis Phydime revint à la maison pour allumer le poêle.

Dosithée gagna le jardin potager à l'arrière de la maison.

Quant à Dame Ouellet, en attendant que le poêle fût chaud, elle monta sur la galerie et s'assit dans une berceuse.

C'était une belle journée, ensoleillée, chaude et parfumée. Les champs verdoyaient sous les jeunes tiges des grains. Les prairies fleurissaient avec une merveilleuse rapidité. Les ramures chantaient, tout vivait dans la paix et la joie.

Dame Ouellet allait se livrer à la contemplation des riches paysages qui s'étaient étalés sous ses yeux, paysages pourtant bien connus et cent mille fois admirés, lorsque son attention fut attirée par un attelage qui venait grand train dans la route montant de Saint-Germain. Cet attelage soulevait un nuage de poussière dorée, et elle se demandait avec curiosité qui pouvait bien venir à cette vitesse. C'était peut-être de la visite, pensa-t-elle, pour les Francoeur ou les Michaud. De ses yeux un peu myopes elle se mit à suivre l'attelage. Parfois des buissons ou des bouquets d'arbres le dérobaient à sa vue, puis l'attelage reparaissait approchant toujours rapidement de la route qui traversait le Petit Village. La route de Saint-Germain aboutissait à celle du Petit Village, et juste en face de cette route s'élevait la maison du père Francoeur.

Dame Ouellet se dit que si l'attelage n'arrêtait pas chez les Francoeur, et s'il ne tournait pas vers l'Est et la ferme des Michaud, il se pourrait que ce fût de la visite pour elle et son mari. Mais l'attelage inconnu ne tourna pas à l'Est, ni ne s'arrêta chez les Francoeur : il prit la direction de la ferme de Phydime.

—Si c'est de la visite pour nous autres, se dit Dame Ouellet, je me demande qui ça peut bien être.

Et, de fait, comme si elle eût pressenti que ce visiteur était pour eux, elle alla prévenir son mari dans la cuisine.

—Laisse donc faire, grommela Phydime qui, après avoir allumé le poêle, allumait sa pipe ; si c'est de la visite pour nous autres, on verra ben.

Curieuse, Dame Ouellet retourna en la salle voisine pour surveiller l'arrivant. A ce moment précis un superbe attelage s'arrêtait devant le parterre de la maison. Dame Ouellet jeta par une fenêtre un regard perçant : elle vit deux jeunes chevaux gris

attelés sur une de ces légères voitures appelées par les Anglais "dog-cart", et elle crut reconnaître, pour l'avoir vu une fois l'année d'avant, le jeune homme bien mis — un vrai monsieur — qui conduisait l'attelage.

Elle rentra précipitamment dans la cuisine et, agitée par une forte émotion, elle cria à mi-voix à son mari :

—Phydime, Phydime!... vite... c'est le docteur de la Rivière-du-Loup qui nous arrive!

—Hein! le docteur! s'écria Phydime avec surprise. Qu'est-ce qu'il peut bien venir faire ici?

Dame Ouellet leva les épaules pour signifier qu'elle n'en savait rien. Puis, énermée, elle reprit :

—Eh ben! va le recevoir et savoir ce qu'il nous veut!

Phydime se dirigea vers la salle.

Dame Ouellet courut à la porte ouverte de la cuisine, sur l'arrière de la maison, et de là cria à Dosithée en train d'arracher des radis dans le jardin potager :

—Dosithée! Dosithée!..... viens vite! C'est le jeune docteur de la Rivière-du-Loup qui vient de nous arriver!

La jeune fille avait bien vu l'attelage passer sur la route, mais sans avoir eu le temps de reconnaître le visiteur. Elle quitta aussitôt le jardin, disant, non sans surprise, elle aussi :

—Voilà une visite bien inattendue, maman!

—Je me demande ce qu'il peut bien venir faire?

—Nous le saurons bien, se mit à rire doucement la jeune fille en considérant l'air démonté de sa mère.

Et elle monta rapidement les marches du perron. Au même instant la voix de Phydime, dans la salle, arrivait jusqu'aux deux femmes :

—Entrez! entrez! monsieur le docteur; je vais aller mener vos chevaux à l'étable.

Un silence se fit, puis la voix du fermier appela :

—Phémie!... Dosithée!...

La jeune fille recommanda à sa mère de voir aux préparatifs du souper et se rendit de suite à l'appel de son père. Elle se vit en présence d'un beau jeune homme, à l'air très distingué, et qui, ganté de gris, le chapeau à la main, la saluait avec une fort belle révérence.

Phydime, tout près de là, disait non sans une certaine vanité :

—C'est ma fille, Dosithée... monsieur le docteur!

Le jeune homme parut très encouragé par le sourire accueillant de la jeune fille.

—Mademoiselle, prononça-t-il aimablement, je vous prie de me pardonner, moi qui vous suis étranger, si je me présente aussi à l'improviste. Je me suis déjà excusé auprès de votre père que j'ai eu le plaisir de rencontrer une fois. Vous savez qu'un médecin, hélas! n'est pas toujours libre de choisir l'heure de ses visites d'agrément...

—Monsieur, interrompit simplement la jeune fille, vous êtes le bienvenu.

Et, souriante, gracieuse, sans gêne, elle s'empressa d'offrir un siège au visiteur.

Lui admira de ses yeux noirs la grâce de cette élégante paysanne. Il la voyait pour la première fois. On lui avait fait un portrait minutieux de "cette fille à marier", et il la trouvait encore plus jolie et plus séduisante telle qu'il la voyait en personne. Et de suite, très séduit, il croyait avoir trouvé la femme qu'il cherchait.

Elle, de son côté, trouva ce jeune médecin, dont elle avait entendu parler quelquefois, fort charmant et d'un physique très agréable. Il était de taille ordinaire, brun, et distingué de manières et de langage. Il s'exprimait avec facilité et repoussait de la conversation les choses banales.

L'un et l'autre se trouvaient donc de leur goût au premier abord.

Phydime était allé conduire l'attelage du jeune médecin à l'étable. Dame Ouellet, après la première émotion que lui avait causé cette visite imprévue, était venue à son tour souhaiter la bienvenue au médecin, puis vivement elle était retournée à la cuisine pour préparer le repas du soir.

Une agréable conversation s'engagea entre le visiteur et la fille de Phydime, qui éprouvait toujours une joie vive chaque fois qu'elle avait l'occasion de s'entretenir avec une personne instruite. C'était pour elle une jouissance exquise qu'elle aurait voulu prolonger à l'infini.

Seulement, ce jour-là, elle sentit son cœur assailli par une crainte qui l'émut. Pourquoi ce jeune médecin, qu'elle n'avait jamais connu, était-il venu à la ferme de Phydime Ouellet? Et pourquoi était-il venu de si loin? Car pas moins de quarante

milles séparaient le Petit Village de Kamouraska de la ville de Rivière-du-Loup ! A coup sûr, ce n'était pas expressément pour rendre visite à Phydime ou à Dame Ouellet qui lui étaient presque inconnus. Il avait donc fait ce long trajet pour venir voir cette Dosithée Ouellet dont on lui avait parlé avec éloges. Il venait donc dans un but sérieux... trop sérieux même pour Dosithée qui n'y était pas préparée.

Voilà d'où venait sa crainte : elle ne se sentait pas prête à accueillir la demande qu'elle prévoyait. En outre, un fait l'intriguait : elle avait entendu parler de ce jeune médecin, et l'on avait dit qu'il allait épouser une jeune fille, campagnarde aussi, appartenant à une excellente famille de paysans de Cacouna. Elle se demandait ce qui était advenu de ce projet de mariage, s'il avait été abandonné par les deux parties intéressées et pour quelle cause. Or, voici ce qu'ignorait Dosithée : il n'y avait eu nul projet de mariage entre le médecin et cette jeune fille de Cacouna, ça n'avait été qu'une histoire de Dame Rumeur qui marie et démarie selon son bon plaisir. Le médecin avait fait, il est vrai, deux ou trois visites à cette jeune fille, mais il n'avait à nul qui fût fait part de ses intentions ou de ses projets. Cette jeune fille lui était inconnue et elle lui avait été indiquée comme "une jeune fille à marier", tout comme on lui avait parlé de la fille de Phydime Ouellet. Il était d'abord allé au plus proche, comme on dit, attendu que quelques milles seulement le séparaient de Cacouna. Puis, ayant connu cette jeune fille et l'ayant trouvée assez de son goût, il était venu voir Dosithée avant de fixer un choix définitif.

Maintenant, quel serait ce choix ? Nous pourrions dire qu'il penchait fort en faveur de Dosithée, si l'on peut juger par une physionomie qui paraît très éprise. Et, d'ailleurs, n'avait-il pas déjà, à mots couverts, fait entendre le but de sa visite ? N'avait-il pas avec un tact remarquable, fait les plus beaux compliments à Dosithée, sur sa beauté, son instruction, son langage, ses bonnes manières ? N'avait-il pas fait les plus grands éloges de Phydime et de Dame Ouellet qu'il connaissait à peine ? Bref, n'avait-il pas, sans trop le laisser voir, jeté les premiers apprêts d'une conquête ? Et, elle, Dosithée, ne devinait-elle pas, à la fin, que ce jeune homme parais-

sait devenir tout anxieux des résultats que sa première démarche pourrait produire ?

Done, pour la jeune fille, il n'y avait plus de mystère dans la visite du médecin : il était venu demander sa main ! Peut-être ne ferait-il pas sa demande ce jour-là, car eût été un peu brusquer les choses, même si l'on tient compte des longues distances à franchir pour se voir, et des rares loisirs que peut avoir un médecin en train d'édifier sa première clientèle. Mais il se pourrait fort bien qu'il revînt un autre jour et que, alors, il fît connaître toutes ses intentions. Chose certaine, Dosithée ne souhaitait pas que le médecin se hasardât à faire une demande en mariage ce jour-là, elle souhaita même qu'il ne revînt plus. Pourquoi ? Elle n'aurait su l'expliquer. Un instinct dictait ses pensées. Pourtant, elle trouvait ce jeune homme d'une compagnie très agréable.

La conversation se poursuivait légère et enjouée, et de moment en moment elle approchait le ton familier. Ah ! c'est si naturel : quand on est deux à deux, jeunes, gais, confiants, comme on s'entend vite !

Dame Ouellet, de sa cuisine, ne perdait pas un mot de l'entretien. De même que Dosithée, elle et Phydime, avaient de suite compris le but de leur visiteur : oui, le médecin venait voir expressément leur fille ! Tous deux se réjouirent intérieurement de cet événement ; sans l'avoir souhaité, un mariage entre leur fille et ce jeune homme leur eût fait grand plaisir. Plus que son mari, peut-être, Dame Ouellet se réjouissait ; et, tout en fricotant le repas du soir, elle souriait largement aux bons éclats de rire qui lui arrivaient de la salle voisine.

Décidément, pensait-elle, ça va bien... ça va bien bien !

Et Phydime, quand il fut de retour des étables, pensa de même. Aussi, afin que les choses allassent de mieux en mieux, le fermier et sa femme se promirent-ils de faire la meilleure figure possible au jeune médecin pour l'encourager dans ses projets. Toutefois, pour Phydime qui pensait toujours plus long que Dame Ouellet, il y avait un quelque chose qui l'inquiétait : si d'aventure le jeune médecin voulait marier Dosithée, comment allait-il faire lui, Phydime, pour se séparer de sa fille ? En se mariant Dosithée suivrait son mari, et celui-ci demeurerait loin... à quarante milles de là ! Phydime désirait garder sa fille

avec lui, tout autant qu'elle souhaitait de demeurer toujours chez son père. Et si, de son côté, Dame Ouellet avait pris temps de la réflexion, elle aurait éprouvé la même inquiétude que son mari : elle non plus ne pourrait facilement se séparer de sa fille ! N'importe ! il fallait avoir confiance, et Dieu, comme toujours, saurait bien arranger toutes choses pour le plus grand bonheur de tous.

Le repas fut charmant.

Si Phydime et sa femme furent accueillants, le jeune médecin, de son côté, sut conquérir ses hôtes. Et un peu plus tard, quand vint le dessert, Phydime se trouvait si bien grisé par la gentillesse du médecin, que, sans une hésitation, il eût consenti à lui donner sa fille en mariage.

Ah ! ce que c'est que d'être instruit ! se disait-il.

En effet, il voyait à sa table deux jeunes gens s'amuser si agréablement et avec une si belle courtoisie rien que par les jeux de l'esprit.

Il n'avait jamais vu sa Dosithée aussi babilarde... Et l'autre, est-ce qu'il ne l'était pas davantage ?

Certainement, c'était lui, ce jeune médecin, qui entraînait sa fille ! Il était si gai, si enjoué, et pas fat, pas prétentieux pour un sou ! Il était sans façon, mais avec dans ses gestes et ses paroles une réserve et une dignité qui le haussaient dans l'esprit de ses hôtes. Entre lui et Dosithée, Phydime devinait qu'un lien se tissait déjà : cette délicieuse sympathie entre deux êtres qui se comprennent tant par le cœur que par l'esprit.

La veillée qui suivit le repas du soir fut non moins exquise.

Le médecin prit congé à dix heures.

On voulut le garder jusqu'au lendemain ; mais il prétextait, comme un refus courtois, des malades qui le réclamaient. Mais il promit de revenir, puisque sa visite paraissait si agréable.

—Mais oui, mais oui, s'écrièrent vivement Phydime et sa femme, vous reviendrez, et ça nous fera ben plaisir !

Et tous deux parurent s'étonner de ne pas entendre leur fille se joindre à eux.

Le jeune médecin la regarda longuement, comme s'il eût attendu son invitation.

Souriante, elle se borna à lui souhaiter bon voyage.

Le jeune médecin lui tendit sa main.

Elle hésita un moment. Mais craignant de lui faire affront, elle mit sa petite main fine dans la main fort blanche du jeune homme.

—Mademoiselle, murmura celui-ci, je pars avec regret, tant je me suis plu près de vous et de vos aimables parents.

Il parut attendre une invitation à revenir.

—Monsieur, répondit Dosithée très souriante, nous avons d'habitude peu de visiteurs, mais nous nous efforçons de bien recevoir ceux qui nous viennent rendre visite.

Le sourire du médecin s'atténua en n'entendant pas le mot qu'il désirait : "Revenez ! Revenez !".

Il franchit le seuil de la porte, s'arrêta pour regarder encore Dosithée qui demeurait muette, et prononça lentement :

—Aurevoir !...

—Bon voyage !... murmura-t-elle seulement avec une inclination de tête.

Alors, chose étrange, Dosithée poussa un long soupir d'allègement, et, par crainte de s'entendre interrogée par son père ou sa mère, elle monta vivement à sa chambre.

VII

A quelques jours de là, le père Francoeur, par une belle matinée des premiers jours de juillet, se présenta chez Phydime Ouellet.

Après le "bonjour" d'usage, il alluma lentement sa pipe et demeura un bon moment pensif et comme gêné, ne répondant aux questions de Phydime ou de Dame Ouellet que par monosyllabes. Il était facile de deviner que quelque chose le tracassait.

Phydime était seul avec sa femme.

Ce jour là, Dosithée était allée au village de Kamouraska pour y passer la journée avec une ancienne amie de couvent. Le matin, Zéphirin l'y avait conduite dans une jolie voiture dont son père venait de lui faire cadeau, et il avait promis de revenir le soir la chercher.

—Eh ben ! père Francoeur, il faut nous dire s'il y a quelque chose qui va pas ? dit Phydime après un bon moment de silence.

—J'vas vous dire, Phydime, répondit le père Francoeur en levant le front et en se dérhumant, c'est par rapport à mon gar-

çon que je veux établir que je suis venu vous voir.

—Ah! ah! vous avez décidé d'établir Zéphirin?

Et Phydime fut bien près de penser que le père Francoeur venait pour lui emprunter de l'argent dans le dessein d'acheter une terre pour le dernier de ses enfants.

Mais il fut trompé.

—Oui, Phydime, je veux établir Zéphirin, c'est-à-dire le marier.

—Ah! ah! c'est juste, il est en âge.

—Oui, c'est le temps d'y penser. D'ailleurs, c'est lui qui veut se marier. Hier, il m'a parlé de ça, et il m'a demandé de venir vous voir et de vous parler de la chose à vous et à Dame Ouellet. Et puis, vaut autant vous le dire de suite, Zéphirin aime Dosithée.

—Ah! ah! fit encore Phydime qui paraissait songeur.

Dame Ouellet toussa fortement et se leva pour aller à sa soupe sur le poêle.

—Moi, j'vas dire comme c't'homme, reprit le père Francoeur avec un peu plus de hardiesse, c'est pas de mes affaires. Seulement, je vois ça de même: si Zéphirin aime Dosithée, et si Dosithée aime Zéphirin, il me semble qu'on pourrait les marier et que ça nous ferait pas de mal à nous autres. Est-ce pas, Phydime?

—Hum! Hum!... fit seulement Phydime qui se mit à fumer à bouffées énormes tout en continuant à réfléchir.

—Ensuite, j'avais pensé, Phydime, qu'il va vous falloir un gendre avant longtemps. Vous pourrez pas toujours faire tout votre ouvrage tout seul, et je suis pas mal certain que Zéphirin fera votre affaire. C'est pas pour le vanter, mais il a de l'oeil et du pied. Ça travaille tout le temps, et ça dit jamais rien. Il se fâche pas, il sacre pas, il est toujours content, que ça aille bien ou que ça aille mal; et, ma foi, pour lui c'a toujours l'air d'aller bien. Vous pourrez donc lui demander tout ce que vous voudrez, et je vous assure que vous serez servi à souhait. Il est toujours paré pour la besogne, et jamais il regimbe ou rechigne.

—Pour ça, dit Phydime, je crois ben qu'il a pas son pareil dans toute la paroisse.

—Et puis, j'vas vous le dire de suite, Phydime, et à vous aussi, Dame Ouellet, il partira pas à pied de chez nous. Je lui donne deux chevaux... (Ici le père Fran-

coeur scruta attentivement la figure de son voisin comme pour saisir l'effet que ses paroles pouvaient produire. Mais la figure osseuse et fermée de Phydime demeura impassible.) Et je lui donne, poursuivit le père Francoeur, une vache et un génisson, un poulain d'un an et demi, un quatre-roues tout neuf que je lui ai acheté la semaine passée, puis une charrette, une char-
rue à rouelles, trois cochons et dix moutons. A part de ça, je lui donne cent piastres en argent pour se marier, et puis les cinq arpents de terre basse que j'ai au bout de ma terre et qui sont voisins de votre pacage. Comme vous le savez, ces cinq arpents qui valent pas mal d'argent, attendu que c'est là que pousse mon meilleur foin. Mais comme j'en ai vingt arpents, je lui en donne cinq, et il m'en restera ben assez encore.

—Oui, dit Phydime, je crois ben qu'il partira pas à pied, comme vous dites.

—Je m'étais toujours promis, Phydime, que je ferais des sacrifices pour lui. Mais ça nous empêchera pas de vivre, mon autre garçon, moi et ma femme. Quand bien même qu'on deviendrait pas riches riches, c'est toujours pas la richesse qui nous ouvre le Paradis. J'ai pas d'argent de prêté, mais je dois rien à personne, tout ce que j'ai est à moi, et tous mes enfants sont établis et en lieu de vivre. Il reste plus que Zéphyrin, et je le dis, c'est bien lui qui nous a le plus aidé, à part, bien entendu, de Thomas, mon aîné, à qui le bien va revenir quand on sera morts ma femme et moi.

—Non, non, Zéphirin n'aura pas à se plaindre! prononça distraitemment Phydime.

—J'ai voulu l'avantager comme il faut, quand il m'a déclaré qu'il voulait marier votre Dosithée, parce que je sais ben que vous la laisserez pas elle non plus les mains vides. Eh ben! qu'est-ce que vous pensez de tout ça Phydime?

—Hum! Hum!... j'sais pas. Vous comprenez, père Francoeur, c'est pas ben ben de mes affaires à moi non plus. Il faudra que j'en parle à Dosithée, je veux pas la marier de force, et elle mariera qui elle voudra, pas vrai? Je voudrais pas qu'elle soit malheureuse pour ben de quoi, car, je vais vous le dire à vous, père Francoeur, c'est Dosithée que j'ai le mieux aimée de tous mes enfants. Elle m'a jamais contrarié, elle a toujours été de mon avis, et je sais qu'elle m'aime assez pour rester toujours avec

nous autres. Oui, elle nous aime bien, et on l'aime gros.

—Oh ! pour ça, Phydime, je sais ben que c'est la meilleure fille, et, j'vas vous le dire à vous moi aussi, je l'ai ben souhaitée pour Zéphirin. Vous voyez que je suis franc. Et puis je sais que Zéphirin la fera pas malheureuse, je le connais, il ne ferait pas de mal à une mouche. Il n'est pas instruit comme il y en a, c'est vrai, mais il lit tous les journaux et il écrit pas mal. La semaine passée il a écrit une lettre au curé, je sais pas pourquoi, et le curé, dimanche, m'a demandé si c'était bien lui, Zéphirin, qui avait écrit cette lettre-là. Il a trouvé ça si bien écrit, qu'il a pensé que la lettre avait été écrite par un autre. Rien que ça, Phydime, ça peut vous dire qu'il ira pas mal avec Dosithée qui est instruite. Eh ben ! voilà toute la commission que j'avais à vous faire. A c't'heure c'est à vous de prendre une décision. Moi, je m'en vas, parce qu'il faut aller aux foins après-midi.

Et il se leva pour se retirer, ajoutant :

—A la revoyure, Phydime et vous, Dame Ouellet. Quand vous aurez pris une résolution, vous me le laisserez savoir.

—C'est ben, c'est ben père Francoeur, répondit Phydime en reconduisant son visiteur au perron. On va penser à ça et l'on en reparlera.

Lorsque le père Francoeur se fut éloigné, Phydime ralluma sa pipe, s'assit et demanda à sa femme qui n'avait pas encore émis une seule parole :

—Eh ben toi, Phémie, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

—Bonne Vierge Marie ! s'écria Dame Ouellet avec un visage réjoui, je pense que si le père Francoeur donne tant que ça à son garçon, faudrait pas le refuser !

—Hum ! Hum !... fit seulement Phydime en fumant.

Le silence se fit.

—Et toi, Phydime, qu'est-ce que tu penses ? demanda à son tour Dame Ouellet après un moment.

Phydime branla la tête d'une façon vague et répondit :

—Moi, j'sais pas. Avant de penser à quelque chose, faudrait pourtant savoir si Dosithée aime Zéphirin. Tout de même...

Il s'interrompit net pour demeurer silencieux et très méditatif.

Oui, ce que venait de lui proposer le père Francoeur lui donnait fort à penser.

De fait, la proposition de son voisin ne lui souriait guère. Sans en vouloir au père Francoeur, comme nous l'avons déjà rapporté, Phydime Ouellet n'oubliait pas le procès qui lui avait été intenté dix années auparavant. Non, il n'en gardait pas rancune à père Francoeur, il était même toujours disposé à lui rendre tous les services. Mais de là à donner sa fille en mariage à Zéphirin?... Non, il ne se sentait pas prêt à conclure cette affaire. Il se disait que sa Dosithée pouvait trouver mieux que le garçon de son voisin, malgré que le père Francoeur avantageât son fils plus que lui, Phydime, n'avait jamais pensé. Il se le disait et il le croyait, car depuis quelques jours il ruminait un projet de mariage entre Léandre Langelier et Dosithée. C'était, dès l'abord, le mariage qui lui paraissait le plus convenable. Il n'avait pas oublié le jeune médecin de Rivière-du-Loup... mais il demeurerait si loin ! Léandre Langelier était un enfant de la paroisse, et à deux ou trois reprises Phydime et lui s'étaient vus au village, ils avaient parlé de choses et d'autres, Léandre avait pris des informations sur la santé de Dame Ouellet et de Dosithée, et le jeune homme s'était montré si intéressant, si aimable qu'il avait énormément plu à Phydime. Et lui cherchait depuis quelques jours un moyen pour amorcer une liaison entre Léandre et Dosithée.

Il ne voulait pas encore faire part à sa femme de ses idées qui ne lui paraissaient pas assez mûres. Il préférait attendre encore un peu. Aussi, pour ne pas s'entendre interroger par Dame Ouellet, il se leva brusquement pour quitter la maison.

—Phémie, dit-il en s'arrêtant près de la porte ouverte de la cuisine, va falloir attendre avant de reparler de cette affaire !

Et il sortit d'un pas rude.

.....

A l'heure même où Phydime songeait à rapprocher Dosithée et Léandre, lui et elle se rencontraient par le plus pur hasard au village de Kamouraska sur la jolie plage du Saint-Laurent.

Il était environ onze heures de cette matinée pleine de soleil et chaude, mais délicieusement fraîchie par une légère brise de mer.

Seule et assise sur un roc et protégée des ardeurs du soleil par son ombrelle de soie bleue, Dosithée assistait au reflux des

eaux. C'était sa plus grande joie que de regarder le beau fleuve, elle se laissait aller à d'exquises rêveries et son esprit et âme flottaient dans la plus belle quiétude. Il lui semblait qu'elle aurait pu demeurer là paisible, heureuse, des heures... des journées entières. Dans la brise et les parfums de mer elle sentait la sève de son être se renouveler, son sang bouillonnait dans ses veines, ses joues, de roses qu'elles étaient, devenaient toutes rouges, ses lèvres, plus rouges aussi, s'humectaient, et dans ses grands yeux noirs, plus humides, passaient des reflets de bonheur. Comme elle était plus jolie et gracieuse ainsi!...

Derrière elle, à quelques pas seulement, ondulait la route qui va à Saint-Denis. La jeune fille entendit sur cette route le bruit des sabots d'un cheval et le roulement d'une voiture. Elle éleva son ombrelle et jeta un rapide coup d'oeil sur la route poussiéreuse. Elle vit un nuage de poussière diaphane, et dans ce nuage, une légère voiture à deux roues ressemblant fort à la charrette anglaise, tirée par un vigoureux cheval noir et le tout conduit par un jeune homme élégant qu'elle reconnut de suite: ce jeune homme, c'était Léandre Langelier.

Lui, venait de reconnaître aussi la jeune fille.

Il salua galamment et arrêta son cheval. Elle lui sourit.

Il sauta hors de sa voiture et, le chapeau à la main, s'approcha, disant:

—Mademoiselle, pardonnez-moi de troubler votre solitude, mais si l'on m'avait dit ce matin que j'allais faire une si agréable rencontre, je ne l'aurais pas cru. Car, si je ne me trompe, vous êtes Mademoiselle Dosithée Ouellet?

—Oui, monsieur Langelier, je suis bien celle que vous pensez. Et, si j'en crois l'expression de votre regard, vous êtes un peu surpris de me trouver seule sur cette plage déserte?

—Mademoiselle, sourit le jeune homme, on est toujours surpris de faire une rencontre inattendue. Et puis, d'ailleurs, vous n'êtes pas bien loin de chez vous...

—Trois milles seulement, monsieur. Et pourtant je vous assure que, hormis les dimanches, je ne viens pas souvent repaître mes yeux et mon esprit du splendide panorama qui s'offre à nous.

—Je ne suis pas beaucoup plus éloigné que vous de cette admirable plage, et moi

non plus je n'y viens pas souvent. Mais j'y viendrai plus souvent à l'avenir, je me réserverai des loisirs exprès.

Il se tut pour regarder le roc sur lequel Dosithée demeurait assise. Ce roc était large, poli comme un marbre, blanc comme un ivoire, et l'on pouvait s'y asseoir à trois et quatre.

—Vous permettez? fit-il interrogativement.

—Certainement.

Tous deux se regardèrent un moment, émus, un peu gênés même.

Puis Léandre sourit doucement.

—Mademoiselle, reprit-il après s'être assis près d'elle et sous l'ombrelle qu'elle avait avancée et penchée au-dessus de sa tête, je me réjouis de ce bienheureux hasard qui me fait vous rencontrer. Puis-je vous avouer que j'ai permis, tout récemment, qu'on me parlât de vous? Et l'on m'a dit de si bonnes choses que j'ai ardemment souhaité la venue de ce hasard.

—Il est bien possible, monsieur, sourit ingénument la jeune fille, qu'on ait exagéré mes qualités.

—Oh! non, je suis certain qu'on n'a rien exagéré. Je découvre déjà des vérités merveilleuses. On m'avait assuré aussi que vous êtes instruite...

—Je n'ai que l'instruction que j'ai acquise auprès de nos bonnes religieuses de l'Immaculée Conception, interrompit la jeune fille.

—Mais c'est beaucoup, c'est tout ce qu'il faut! Et puis je viens de m'apercevoir que vous êtes une amante de la nature...

—La nature, monsieur, je l'aime et l'adore dans toute sa grandeur et sa beauté! répondit Dosithée avec chaleur. Voyez comme elle est admirable ici.

Et la jeune fille étendit sa main vers le fleuve immense et les paysages pittoresques qui le bordaient.

Le jeune homme sourit encore.

—Oui, c'est admirable, dit-il, et voilà bien pourquoi j'aime mon pays et surtout la délicieuse campagne qui m'a vu naître. Sur nos routes grises l'été, blanches l'hiver, sous l'averse ou dans la poudrière, sur nos collines ou dans nos vallons, pas nos prairies multicolores et parfumées ou nos paturages verts, sur ces plages délicieuses ou dans le bercement des flots de ce fleuve magnifique, partout je me sens chez moi et je m'en-

ivre de tout ce qu'embrassent mes regards. La jouissance qui enveloppe mon esprit et mon cœur est puissante, indéfinissable. La ville me fait ennuyer de nos campagnes, j'y éprouve une sensation toute contraire, je m'y sens étranger, j'y étouffe, et si je dois y vivre, c'est avec le désir ardent de lui échapper le plus tôt possible.

—Ainsi, sourit Dosithée, c'est votre amour du sol qui vous a fait interrompre vos études de droit?

—Qui me les a fait abandonner, voulez-vous dire? Eh bien, oui! Que voulez-vous? la culture du sol m'attire tellement que je n'ai pu résister plus longtemps.

Il se mit alors à lui parler de ses projets d'avenir, il lui confia qu'il allait bientôt acheter une terre située tout près du village et qui toucherait presque à la terre de Phydime. Son but était de s'édifier un superbe domaine et d'y vivre dans le travail, la paix et le bonheur. Puis il parla de son pays. Comme il aimait le Canada, sa province de Québec et surtout le sol natal.

Dosithée écoutait le jeune homme qui lui parlait lentement, posément, mais pourtant avec un ardeur difficilement retenue qui la faisait frémir. Elle l'écoutait avec ravissement, et elle croyait entendre son propre cœur chanter l'amour de son pays. Et voilà que ce jeune homme lui plut, il lui plut énormément, et non parce qu'il parlait bien, ou parce qu'il était bien mis et possédait de belles manières, seulement parce qu'il parlait à son cœur de fille de la race, parce qu'il disait tout ce qu'elle aurait voulu dire elle-même, parce qu'il pensait comme elle pensait...

L'Angélus de midi mit fin à leur entretien.

Et ce fut avec la sensation d'une ivresse nouvelle, inconnue, que Dosithée regagna le domicile de son amie à quelque distance de là.

VIII

Tel que l'avait promis Zéphirin, il vint vers la brune chercher Dosithée pour la ramener chez son père.

Le jeune paysan prit la route de l'Anse qui longe le rivage du Saint-Laurent, puis celle de Saint-Germain qui conduit au Petit Village.

Le long du parcours, le jeune homme se

montra très aimable. Il parla plus qu'à l'ordinaire, car seul avec la jeune fille il se sentait moins gêné que sous les regards myopes de Dame Ouellet ou les regards inquisiteurs de Phydime. Il informa la jeune fille que son père voulait l'établir et le marier, et il se hâta d'avouer qu'il se trouvait bien embarrassé sur le choix à faire parmi les jeunes filles qu'il connaissait. Il acheva timidement par cette remarque:

—Dans notre paroisse il y a bien peu de jeunes filles qui sont de mon goût.

Dosithée, ignorant la démarche du père Francoeur auprès de Phydime ce jour-là, demeura silencieuse. A ce moment, elle pensait beaucoup plus à Léandre Langelier qu'à son compagnon de route, et elle ne pouvait chasser de son esprit l'image du charmant jeune homme, pas plus qu'elle ne pouvait oublier le délicieux entretien qu'elle avait eu avec lui.

Elle avait passé tout l'après-midi avec son amie de couvent, et toutes deux s'étaient grandement amusées à faire de la musique. Dosithée s'était montrée très gaie, plus gaie que d'habitude, elle exerça ses doigts un peu gourds sur le clavecin et chanta à ravir des stances d'amour. Elle sut communiquer à son amie la même émotion joyeuse qui l'animait, et si cette amie eût été plus observatrice, peut-être aurait-elle pu saisir dans les grands yeux noirs de Dosithée l'image de Léandre Langelier.

Et, ce soir-là, la jeune fille demeurait sous l'empire de la même émotion, avec cette nuance que la gaieté exubérante s'était transformée en une suave gravité qui la portait à la rêverie. Et comme elle avait hâte, à présent, de se trouver seule dans sa chambre pour y rêver tout à son aise! Pour un peu elle en aurait voulu à Zéphirin de la distraire de ses pensées. Mais, le pauvre garçon, pouvait-elle lui en vouloir?...

Elle s'efforçait donc d'être plaisante avec lui, de temps à autre elle lui accordait généreusement un sourire sympathique, et elle se donnait l'air de s'intéresser à toutes les choses qu'il lui disait. Oh! quelle différence entre lui et l'autre! L'autre... ah! elle ne l'oublierait jamais! Puis elle s'irritait de faire entre Zéphirin et Léandre un parallèle qui était si au désavantage du premier, parce qu'elle s'imaginait manquer au principe de la charité chrétienne. Et puis, comme elle avait beaucoup d'estime pour Zéphirin, elle redoutait de lui faire

offense même par la pensée. Par çà par là, elle hasardait une parole aimable, d'une petite phrase, d'un mot elle l'encourageait à décharger son esprit de tout ce qui pouvait le gêner.

—Au surplus, avait-elle dit, il est peu de jeunes filles dans la paroisse qui soient prêtes au mariage: beaucoup sont trop jeunes pour vous, Zéphirin, elles ne sont que des fillettes, d'autres — mais celles-là sont le très petit nombre—auraient peut-être l'âge convenable, mais peut-être n'ont-elles pas la petite dot sur laquelle on compte un peu quand on se marie. Oui, je pense bien comme vous, Zéphirin, il y a bien peu de choix dans notre paroisse pour un jeune homme qui veut se marier.

—Oui, bien peu, bien peu... murmura Zéphirin avec un long soupir. Tout de même, ajouta-t-il d'une voix presque indistincte, je connais une jeune fille qui me conviendrait sous tous les rapports...

Dosithée, les yeux rêveurs et perdus dans les ombres crépusculaires, demeura muette.

Zéphirin lui glissa un regard timide, mais déjà l'ombre du soir voilait les traits de la jeune fille. Il vit ses yeux errer vaguement dans l'infini, il devina qu'elle s'absorbait dans ses propres pensées, et, craintif, il garda le silence pour ne pas la distraire.

Sans le vouloir Dosithée s'était laissé prendre par la griserie du songe, et d'ailleurs tout se prêtait si bien au rêve!

A la sortie du village Zéphirin avait mis son cheval au pas, afin d'arriver le moins vite possible à destination, tant il se plaisait en la compagnie de Dosithée. Et elle... aimait à se laisser bercer par le léger cahotement de la voiture.

Le soir était calme et presque silencieux. Nul bruit que le doux clapotement de la marée montante, que le murmure des frondaisons à peine secouées par le souffle d'une brise légère, que de suaves roucoulements dans les ramures. Des haies et des talus fleuris s'échappaient mille parfums divers légèrement mélangés d'une odeur saline de mer. Ca et là, en bordure de la route poussiéreuse qui ondulait comme un ruban de chaume gris, se dressaient des ormes chevelus ou des peupliers droits comme des flèches, et de leur feuillage partaient de timides gazouillis, aussitôt suivis de furtifs volètements. Et gazouillis, volètements, murmures de la brise et des feuillages, rou-

coulements complétaient le charme de cette nuit tiède qui s'étoilait rapidement.

Dosithée écoutait et observait toutes choses avec un intérêt inlassable.

Ici longéait une prairie qui jetait à grosses bouffées des senteurs de foin fraîchement coupés. Là, un pâturage où, béatement allongés sur l'herbe molle, des bœufs rumaient doucement. Plus loin, un champ de blé frissonnait. Puis un verger, faisant haie, profilait son rectangle plus sombre. Au delà, par les échappés d'un bosquet, se dessinait vaguement la blancheur d'une maison de ferme où régnait déjà le sommeil des heureux. Un chien, gardien fidèle, aboyait. Puis la nuit reprenait sa douceur et son calme que ne troublait plus pour quelques minutes que le roulement de la voiture et le heurt des sabots du cheval.

Dosithée souriait à son rêve!

On montait, à présent, dans la route de Saint-Germain. Pas bien loin et tout au bord de la route se dessinait la masse sombre de l'église, toujours abandonnée et solitaire, haussant son clocher et sa flèche jusqu'à la voûte bleue toute sertie de brillants. Dosithée s'émouvait chaque fois qu'elle passait devant ce temple élevé à la gloire de Dieu, et qui demeurait plus délaissé qu'un monument élevé à la gloire des hommes.

Partout régnait cette sérénité si impressionnante de la vie champêtre! Partout planait cette paix si douce à l'esprit de l'homme! De toutes parts se manifestait l'âme si tendre de la nature, cette mère ineffable dont les caresses sont le meilleur allègement aux fardeaux écrasants de l'humanité!

C'est dans le charme séduisant de cette nature que le cœur se dilate le mieux, que l'âme s'épanouit et se sent en elle le souffle du véritable amour. L'âme humaine est faite plutôt pour le bon et le beau que pour le méchant et l'affreux, pour le vrai plutôt que pour le faux, pour la solitude et la paix plutôt que pour le mouvement et le bruit. Dieu avait établi l'homme dans un Paradis si beau qu'il en avait été ébloui. Tout était bon et beau, paisible et serein. L'homme y pouvait vivre d'un bonheur infini. Mais il pécha. Le remords tordit son âme. Il voulut échapper à ses tortures, et il se jeta dans le mouvement et le fracas. C'est pourquoi, depuis ce temps, l'on voit des foules

immenses se jeter dans la fournaise ardente et rugissante des grandes villes. Là, martelé par les heurts, les chocs de tous genres, l'homme pense échapper à ses tourments; mais, au contraire, les tourments l'assiègent davantage. Aussi ne peut-il véritablement respirer avec aise que quand il quitte ce pandémonium et revient à la paisible nature qui enveloppe les champs et les bois.

Certes, la nature ne tient pas également à tous le même langage, et tous les êtres créés ne la comprennent pas de la même façon. Dosithée y découvrait mille charmes que ne voyait ni ne sentait Zéphirin, parce que plus affinée par l'instruction qu'elle avait acquise. Mais, tout de même, Zéphirin, quoique sans culture, était un enfant du sol, et comme tel il subissait certains charmes qu'il ne pouvait expliquer. Il pouvait trouver que telle fleur était bien belle et sentait bien bon, mais il n'en pouvait estimer toute la valeur ni en comprendre toute la beauté. Il est bien vrai que les âmes cultivées et les âmes frustes peuvent avoir les mêmes jouissances, mais à des degrés divers; les uns éprouvent des délices enivrants, les autres ne perçoivent qu'un vague plaisir. C'était la différence qui existait entre Dosithée Ouellet et Zéphirin Francoeur.

Or, celui-ci, subissant ce charme étrange de cette nuit merveilleuse qui descendait peu à peu sur la campagne environnante, sentit tout à coup monter de son cœur à ses lèvres quelque chose qui lui paraissait un secret et qu'il aurait voulu refouler. Mais ses lèvres, tremblantes, remuèrent malgré lui, et laissèrent échapper cet aveu :

— Dosithée, vous avez dû deviner que je vous aime, et j'aimerais bien à vous avoir pour ma femme !

Ces paroles soudaines, après le long silence qui s'était fait, arrachèrent brusquement, brutalement peut-être, Dosithée aux rêves magnifiques qu'elle ébauchait.

Mais elle ne parut pas se troubler, elle sourit même comme si elle s'était attendue à cet aveu. Et devinant la confusion et l'angoisse où devait se trouver l'esprit de son compagnon, elle fit taire l'émoi qui l'avait assailli sur le coup, puis, souriante, et d'une voix placide elle répondit :

— C'est vrai, Zéphirin, je vous avais deviné. Seulement, vous me prenez un peu à l'improviste. Franchement, je vous le dis, je n'ai pas encore songé sérieusement

à me marier. Je sens bien que je ne suis pas faite pour vivre seule toute ma vie, toutefois je me dis qu'il n'y a pas de presse. Le mariage, à mon avis, est une affaire trop importante, pour s'y engager sans réflexion. Au surplus, comme vous, Zéphirin, je me demande quel jeune homme voudrait de moi et quel est celui que j'aimerais le mieux. S'il n'y a pas dans notre paroisse beaucoup de jeunes filles pour le choix des garçons, reconnaissez qu'il n'y a pas beaucoup de jeunes hommes non plus; en sorte qu'il est aussi difficile pour une jeune fille de se trouver un compagnon, qu'il est difficile pour un jeune homme de se choisir une compagne. Et sans m'engager par une promesse, néanmoins, je peux bien vous dire que vous ne me déplaitez pas. Je pense de vous connaître assez pour croire que vous ne voudrez jamais faire de peine à votre femme, et je vous sais assez vaillant pour lui procurer ce dont elle aura besoin, à la condition qu'elle n'exige pas plus qu'il n'est raisonnable et en tenant compte de vos moyens.

— Dosithée, j'ai toujours pensé que la femme devait toujours avoir autant que le mari, et que le mari ne doit pas prendre de plaisir que sa femme en ait aussi sa part égale. Le père, chez nous, c'est ce qu'il a toujours fait avec maman, même qu'il lui a toujours donné un peu plus qu'il ne réservait pour lui-même. Et ça se comprend : une femme travaille comme son mari, elle travaille souvent plus fort parce qu'elle travaille plus longtemps. Chez nous, le père fume sa pipe de temps en temps, il se repose, mais la mère, jamais : elle va du matin au soir sans arrêt.

— Oui, sourit Dosithée, tout cela est vrai. Mais une femme intelligente doit tenir compte que le travail de l'homme est bien plus écrasant que celui de la femme. Si l'homme ne prenait pas de repos entre deux rudes besognes, il durerait bien moins longtemps que la femme. Oui, une femme travaille tout le temps, surtout quand elle élève une nombreuse famille, mais elle n'est jamais, ou bien rarement du moins astreinte à des besognes qui dépassent ses forces. D'un autre côté, l'homme, mais plus particulièrement l'homme des champs, se trouve le plus souvent en face des travaux qui exigent le décuplement de ses forces. Ensuite, dites-moi, est-ce qu'une femme vaillante peut se croiser

les bras? Non, tout comme l'homme vaillant elle aime à s'occuper, et c'est précisément dans le travail que tous deux trouvent leur contentement et leur bonheur.

—Comme elle raisonne bien! se disait Zéphirin avec admiration.

Ah! il savait bien qu'il ne la valait pas sous bien des rapports. Il reconnaissait surtout qu'il lui manquait l'instruction, du moins une instruction suffisante pour lui permettre de tenir avec la jeune fille d'agréables conversations. Mais Zéphirin oubliait, et mieux il ignorait que l'instruction n'est pas uniquement nécessaire pour les agréables entretiens, mais pour tous les rapports quotidiens entre l'homme et la femme. Il n'est certes pas nécessaire d'être instruits pour se comprendre entre deux individus, mais il est certain que l'instruction peut aider à se mieux comprendre. Si à ce moment Zéphirin croyait comprendre Dosithée, il se trompait; il la comprenait, mais imparfaitement. Plus tard, dans la routine journalière, quand serait venue l'intimité, quand surgiraient les soucis, les difficultés matérielles, il la comprendrait moins bien. Or, quand on ne comprend pas très bien, il y a déjà commencement à mésentente. Puis quand s'aggraverait le caractère et lorsque Zéphirin sentirait son orgueil piqué en reconnaissant enfin toute la supériorité intellectuelle de sa femme, alors il s'emporterait et lui clamerait, comme tant d'autres: "Ah! c'est vrai que je ne suis pas bien instruit, mais il n'est pas besoin d'avoir de l'instruction pour nous comprendre!"—Erreur qu'il commettrait sans le savoir, et c'est de cette erreur que naîtrait le désaccord.

Zéphirin, précisément parce qu'il n'avait pas d'instruction, ne pensait pas à toutes ces choses, mais Dosithée y pensait, elle y pensait depuis longtemps, et c'est pourquoi elle pouvait redouter les désaccords. Ce qu'ignorait encore Zéphirin c'est que l'instruction n'est pas seulement une acquisition de connaissances quelconques, ou la compréhension de la valeur des mots, ou encore une manière élégante de les aligner sur le papier, mais qu'elle est un développement de l'intelligence, selon le degré de culture reçue par le sujet, et qu'elle aiguise et affine le jugement. L'homme qui ne voudrait juger que par la valeur des mots, s'exposerait à bien des faux jugements. Les mots ont été faits pour l'expres-

sion des pensées des hommes, mais ils ont souvent des sens différents qui créent les mésententes. Nous en avons la preuve par les multitudes de désaccords soumis tous les jours aux tribunaux, et le plus souvent se sont des mots mal compris qui sont cause de ces discordes.

C'étaient là autant de choses que ne savait pas Zéphirin, mais qui faisaient partie des connaissances de Dosithée. Sans doute, elle sentait bien qu'elle ferait tout son possible pour éviter les discordes, connaissant son tempérament doux et élément et sachant que Zéphirin était doué d'un caractère à peu près semblable au sien, elle pouvait être presque certain que tout irait bien dans le ménage.

Oui, tout irait bien, assurément. Mais, par exemple, si Zéphirin possédait de l'instruction, une instruction au moins égale à celle de Dosithée, est-ce que les choses n'iraient pas mieux? Certes, elles pourraient bien aller pis; mais enfin, à tout risque et tout hasard, n'est-il pas dans la logique qu'un mari instruit peut mieux comprendre, qu'un mari sans culture, sa femme instruite?

C'est ce que disait Dosithée, et, de ce fait, sa pensée retournait à tout galop à l'image de Léandre Langelier, image qui, du reste, ne l'avait pas abandonnée. Et alors elle éprouvait un tel ravissement au souvenir de sa rencontre, que tout plaisir d'être avec Zéphirin s'évanouissait. Et lorsque le silence se fut établi à nouveau entre lui et elle, elle oublia tout à fait la présence de son compagnon.

L'image de l'autre la captivait entièrement!

IX

Le dimanche suivant, à l'église paroissiale, on s'étonna fortement d'y voir arriver, quelques minutes avant la messe, ce jeune médecin de Rivière-du-Loup conduisant d'une main habile ses deux chevaux gris attelés sur son "dog-cart". On fit peu de commentaires, croyant que le jeune homme avait été mandé pour quelque malade dans la paroisse; l'on était loin de se douter qu'il venait expressément pour rendre visite à Dosithée.

Oui, bien que celle-ci ne l'eût pas invité à revenir, le jeune médecin, se rappelant la bonne cordialité de Phydime et sa femme et s'imaginant que par gêne la jeune fille

n'avait pas osé formuler une invitation, il se hasardait de nouveau; et il allait se hasarder, cette fois, à la demander en mariage, il y était décidé.

Ce ne fut pas sans une grande émotion que Dosithée le revit, et durant toute la messe elle se demanda avec inquiétude:

—Vient-il encore pour me voir? Ou bien, a-t-il jeté les yeux sur une autre jeune fille de la paroisse?

Sincèrement elle ne désirait pas le voir, et elle souhaitait de toute son âme qu'il eût jeté son dévolu sur une autre qu'elle-même. Car elle avait également vu avant la messe Léandre Langelier qui l'avait saluée très galamment et s'était informé de sa santé. Il lui avait même rappelé avec un tact parfait l'entretien que tous deux avaient eus sur la plage, il avait avoué tout l'exquis souvenir qu'il en avait gardé et il espérait bien qu'avant longtemps le hasard lui fournirait une nouvelle occasion de passer quelques instants en sa compagnie. De son côté Dosithée n'avait pu garder secret tout le plaisir qu'elle avait eu de cette rencontre qu'elle n'oubliait pas. Il s'était donc manifesté entre eux une entente tacite de se revoir, et à leur insu une trame d'amour commençait à se tisser.

Après la messe, lorsque Dosithée quitta l'église en compagnie de sa mère, elle aperçut près de la porte, mais à l'intérieur du temple, le jeune médecin. Il avait les yeux sur elle et souriait. Il l'attendait. La jeune fille rougit et faillit se trouver mal. Mais elle se domina et essaya de sourire quand le jeune homme lui offrit l'eau bénite. Oh! comme elle aurait donné gros pour éviter cette rencontre! D'autant plus que, mêlé aux premiers groupes des paysans rassemblés sur la place de l'église, elle vit Léandre Langelier qui, lui aussi, paraissait l'attendre.

Le jeune médecin offrit également l'eau bénite à Dame Ouellet, s'informa de sa santé et de celle de Phydime, et demanda:

—Madame, voulez-vous me permettre de vous enlever mademoiselle Dosithée? Je vous promets de vous la ramener de suite...

Il souriait avec grâce.

Il fallait bien avouer que c'était un garçon charmant, et Dame Ouellet, pour sa part, n'aurait pu lui refuser rien.

—On sait bien, monsieur le docteur, que vous pouvez l'enlever! se mit-elle à rire.

Dosithée souriait maintenant avec sa candeur coutumière, et son sourire aurait pu être interprété par le jeune médecin comme un assentiment à se laisser enlever.

On se trouvait sur le perron de l'église et, naturellement, tous les yeux étaient fixés sur le groupe du médecin, de Dosithée et de Dame Ouellet. Et celle-ci, qui avait deviné les desseins du jeune homme, ajoutait:

—Seulement, vous nous laisserez prendre les devants, Phydime et moi, afin que j'aie le temps de préparer le dîner pour votre arrivée. Je vous conseille donc de ménager vos chevaux.

—Madame, reprit en plaisantant le médecin, c'est mademoiselle qui commande ici, et je conduirai mes chevaux selon qu'elle le voudra, du moment qu'elle accepte, bien entendu, de monter avec moi.

Et en même temps que ces dernières paroles il posa ses yeux interrogateurs dans les yeux incertains de la jeune fille.

Elle, très à la gêne devant tous les regards braqués sur elle, et surtout devant ceux de Léandre, qu'elle ne regardait pas, mais par qui elle se savait observée, répondit d'une voix émue:

—Oui, oui, monsieur, j'accepte...

Et elle tourna ses yeux très humides vers les attelages des paysans attachés le long du mur du cimetière et à l'ombre des peupliers. Elle vit les deux chevaux gris du médecin et le dog-cart.

—Si vous voulez attendre un moment, reprit le jeune homme, je vais aller chercher ma voiture.

—Inutile, monsieur, dit vivement Dosithée, je vous suis à votre voiture.

Elle voulait échapper à la curiosité publique.

Il lui offrit son bras. Elle l'accepta d'une main tremblante, mais sans s'y appuyer... elle ne fit que l'effleurer.

Quelques minutes après elle roulait avec le médecin vers le Petit Village par la route de l'Anse. Alors seulement elle se sentit à l'aise et se retrouva toute entière.

Il va s'en dire que les commentaires n'avaient pas moisi, et tout le reste de ce jour on ne parla plus dans la paroisse que du mariage futur du jeune médecin avec la fille de Phydime Ouellet. Mais ce mariage, comme tant d'autres, que se plaît à faire la rumeur populaire, était loin d'être accompli.

En effet, un peu après le dîner, profitant du moment où il se trouvait seul avec Dosithée dans le parterre de la maison de ferme, le jeune médecin alla droit au but.

—Mademoiselle, je veux en venir de suite au but de ma visite. Pendant les trois semaines qui se sont écoulées depuis que je suis venu pour la première fois j'ai beaucoup réfléchi; aujourd'hui j'ai le plaisir de vous demander de devenir ma femme.

Le jeune homme avait prononcé ces paroles d'une voix sûre, posée, comme s'il eût longtemps à l'avance préparé la formule de sa demande.

La jeune fille, de son côté, était préparée à cette demande, car elle s'y était attendue depuis qu'elle avait monté dans la voiture du médecin qui l'avait ramenée chez son père. Elle répondit aussi bravement et sans réticence:

—Monsieur, vous me faites beaucoup d'honneur. Je suis bien peinée de refuser la main que vous m'offrez. Je me suis toujours promis de ne pas abandonner mes vieux parents et de demeurer sur la terre.

Le jeune médecin pâlit légèrement, perdit son sourire et demeura sans parole.

Toujours souriante, Dosithée continua:

—Voyez-vous, monsieur, mon père et ma mère sont seuls. Ils n'ont plus que moi qui, je le reconnais, ne leur suis pas d'une grande utilité; néanmoins je me croirais une ingrate de les quitter maintenant. Ils m'aiment beaucoup, je les aime autant, et je suis certaine qu'ils mourraient de chagrin et d'ennui si je les abandonnais. Au surplus, pour être franche, je me demande si je pourrais vivre heureuse loin de tout ce que j'aime? J'avoue que je suis bien égoïste... Oh! je n'ignore pas qu'il se trouve toutes espèces d'amusements à la ville; malheureusement, et c'est pour vous que je le regrette, ces plaisirs n'ont aucun attrait pour moi, je préfère les plaisirs et les joies que me donnent mes bons parents, mon jardin, mes fleurs, mes génisses, mes brebis. Il me semble encore que ce soleil qui nous éclaire ne serait pas le même ailleurs. Je regretterais la vue de ce fleuve, là-bas, les Laurentides; je sais bien qu'à Rivière-du-Loup je les verrais encore, mais ils n'auraient pas pour moi le même aspect. Et ces champs, ces prés, ces rochers, ces bouquets d'arbres et jusqu'aux moindres choses qui me sont familières me manque-

raient là-bas; oui je m'ennuierais de mon chez-nous et je souffrirais.

—Vous êtes donc heureuse ici? demanda le jeune homme abasourdi, tant il s'imaginait que nulle jeune fille n'eût refusé d'aller vivre à la ville.

—Heureuse? N'en doutez pas, monsieur. Et ne doutez pas qu'il me faille si peu pour mon bonheur: voyez-vous, je suis contente de ce que je suis et je chéris tout ce qui m'entoure, et c'est beaucoup pour moi. Bref, tout mon bonheur est là!

Le jeune médecin soupira et dit:

—Ainsi donc vous avez tout ce qu'il faut, vous ne désirez rien?

La jeune fille se mit à rire candidement.

—N'allez pas croire, répliqua-t-elle, que je n'ai jamais de désirs; je ne suis pas faite d'une meilleure matière que les autres. Oh! oui, j'ai souvent bien des désirs, mais je m'efforce de rejeter tous ceux qui me paraissent irréalisables, et, de la sorte, j'évite les déceptions. Aussi, comme vous le voyez, je ne m'en porte que mieux.

—J'aime à vous entendre ainsi parler, mademoiselle. Mais il est certain que toutes les jeunes filles ne sont pas comme vous.

—Vous voulez dire que je ne suis pas comme les autres jeunes filles? C'est possible. Cependant, je ne craindrais pas d'affirmer qu'il se trouve beaucoup d'autres jeunes filles comme moi. Pardon! Voulez-vous me permettre de vous poser une question?

—Certainement.

—Savez-vous que j'ai un frère à Rivière-du-Loup?

—Je le connais même un peu, répondit le jeune médecin avec quelque surprise.

—Et sa femme?

—Un peu aussi, je lui ai donné mes soins.

—Si vous la revoyez, monsieur le docteur, voulez-vous lui demander si elle se trouve heureuse à la ville? Je suis sûre qu'elle vous répondra qu'elle regrette la campagne. Et ce n'est pas elle qui a voulu aller vivre là-bas, jamais elle n'y fut allée de son plein gré ou par l'attrait que la ville aurait pu avoir sur elle. Ah! si elle pouvait revenir!... Eh bien! je connais encore, ici même dans notre paroisse, plusieurs jeunes filles qui, toutes, préfèrent leur terre à la cité. Et il faut que cela soit ainsi: qu'arriverait-il s'il fallait que nous toutes, femmes, nous nous acheminassions vers les villes? S'il faut des fermiers, il

faut également des fermières! Eh bien! monsieur, je veux être une fermière.

Avec ces paroles simples, soulignées constamment d'un bon sourire, se formulait une volonté irréductible, et une résolution longuement pesée éclatait nettement dans les regards clairs de la jeune fille. Le médecin comprit bien qu'il ne trouverait pas là sa femme, et il partit, un peu plus tard, très désappointé.

Dosithée s'émut un peu de son départ, mais elle ne le regretta pas: elle s'émut seulement de la déception emportée par le jeune médecin. Mais de suite sa pensée retourna vers Léandre Langelier... Puis, ce fut l'image de Zéphirin Francoeur qui se présenta à son souvenir. Zéphirin!... elle se mit à penser longuement au jeune homme. Oui, c'était là un fils de cultivateur, et lui pouvait garantir à Dosithée de la garder sur la terre qu'elle aimait! Et emportée par la rêverie, chose curieuse, la jeune fille oublia tout à fait le médecin de Rivière-du-Loup, Léandre Langelier et le délicieux entretien qu'elle avait eu avec lui, et elle ne pensa plus qu'à Zéphirin!

Une demi-heure après le départ du médecin et juste au moment où Dame Ouellet apprêtait le repas du soir, Zéphirin, en personne, fit son apparition.

La jeune fille l'accueillit avec sa grâce habituelle.

Deux jours auparavant, Phydime Ouellet avait mis sa fille au courant des choses dont l'avait entretenu le père Francoeur, et avait demandé:

—Qu'est-ce que t'en dis, Dosithée?

—Mon Dieu, papa, Zéphirin ne me déplaît pas. Je pense qu'il me serait un bon mari tout en étant pour vous un bon gendre.

—Oui... mais il est pas ben instruit?

—Bah! s'était mise à rire Dosithée, nous pourrions nous arranger quand même!

Et ce qu'elle disait elle le pensait à la fin.

L'affaire n'avait pas été débattue plus longuement entre le père et la fille.

En voyant paraître Zéphirin, ce dimanche-là, Dosithée pensa qu'il venait lui aussi pour avoir une décision. Seulement il paraissait très intrigué par la visite du jeune médecin de Rivière-du-Loup. La jeune fille le mit à l'aise, et mieux que cela, elle lui fit grand plaisir en lui faisant part de tout ce qui s'était passé entre elle et l'autre.

—C'est donc vrai, c'était aussitôt écrié Zéphirin tout ravi, que vous aimez mieux la terre que la ville?

Et Zéphirin, invité à souper avec la famille par Phydime, accepta, avec le secret espoir qu'après le souper Dosithée lui confierait qu'elle avait refusé la main du jeune médecin pour accepter la sienne à lui.

Aussi, dès après le repas, profitant d'une minute où il se trouva seul avec la jeune fille, s'empressa-t-il de demander à celle-ci si elle avait réfléchi à la proposition qu'il lui avait faite.

Elle fit une réponse plutôt évasive, assurant qu'elle n'avait pas eu le temps de réfléchir pleinement et que, au reste, rien ne pressait absolument.

Une chose inquiétait grandement la jeune fille: son père ne paraissait pas bien enthousiaste au sujet du mariage éventuel entre Dosithée et Zéphirin. Ne lui revenait-il pas à la mémoire cette remarque de son père: "il est pas ben instruit"? Cette remarque avait pour elle un gros sens, et elle aurait bien voulu connaître toute la pensée de son père avant de prendre une résolution et de la communiquer à Zéphirin. Elle s'imaginait bien que sa mère avait dû parler de ce mariage avec Phydime, et elle se promit d'avoir, le lendemain, un entretien avec Dame Ouellet. Elle promit aussi à Zéphirin, ce soir-là, qu'elle prendrait une décision au cours de la semaine qui allait commencer.

Zéphirin s'en alla donc comme il était venu, avec un peu d'espoir, mais beaucoup d'incertitude sur le compte de Dosithée.

Le lendemain, Dame Ouellet, qui ne savait pas mentir, dut bientôt avouer à sa fille que Phydime ne tenait pas beaucoup à Zéphirin pour gendre.

Cette déclaration, au lieu de rassurer la jeune fille, l'inquiéta d'avantage. Pour la première fois peut-être en sa vie elle commença à sentir les âpretés de l'existence, et elle eut peur de devenir malheureuse. Jamais elle n'avait connu les larmes; jamais elle n'avait été contrariée; jamais son cœur n'avait envié quoi que ce fût; jamais l'amour n'avait troublé la paix de son âme. Elle n'aimait pas encore, du moins elle ne sentait pas l'amour. Mais en était-elle sûre? Que signifiait ce trouble tout intime qu'elle ressentait chaque jour et chaque nuit, un trouble qui devenait une souffrance, depuis qu'elle avait connu Lé-

andre Langelier? Et ce trouble, ou plutôt cette souffrance ne semblait-elle pas augmenter chaque fois que la pensée d'un mariage avec Zéphirin se présentait à son esprit? Oui, elle se l'avouait! N'était-ce donc pas l'amour que ce trouble? Ou ce trouble ne venait-il pas d'un besoin d'aimer? Elle n'osait se l'affirmer, n'étant pas sûre d'aimer ou de pouvoir aimer. Elle avait beau s'interroger avec minutie et persistance, elle demeurait hésitante. Son cœur se gonflait, ses yeux devenaient plus humides et, parfois, quelque chose—un sanglot inconnu peut-être—serrait sa gorge. Ah! oui, elle souffrait, elle qui n'avait pas encore souffert! Mais l'amour était donc une souffrance? Elle était sur le point de le reconnaître, quand, soudain, tout son être se rebellait à cette pensée d'aimer. Non... elle n'aimait pas... pas encore! Mais si elle souffrait?... Oui elle souffrait, cette pauvre Dosithée, mais c'était de savoir Zéphirin souffrir; c'était de ne pouvoir aller à lui et lui dire: "Tu m'aimes et me veux pour ta femme? Soit, je suis tienne"! Mais comment pourrait-elle épouser Zéphirin sans l'aimer?

Aux mille questions de ce genre qui se pressaient dans son cerveau, la jeune fille essayait de répondre franchement, sans mentir. Mais à vouloir demeurer avec la vérité, elle sentait sa souffrance grandir encore.

Pourtant, si elle se décidait à épouser Zéphirin, elle entrevoyait une compensation: femme de Zéphirin, elle demeurerait sur la terre, sous le toit paternel, avec tout ce qu'elle chérissait. A son père qui devenait vieux, dont les forces physiques diminuaient rapidement, elle apporterait deux bras jeunes et vigoureux: ceux de Zéphirin. Car il ne fallait plus compter sur Horace, il ne reviendrait peut-être jamais. Mais d'un autre côté, Dosithée redoutait de prendre pour époux Zéphirin, non uniquement parce qu'elle sentait ne pas l'aimer, mais surtout parce que son père ne tenait pas à l'avoir pour gendre. Alors la compensation entrevue se brisait à demi, puisque le sacrifice qu'elle eût consenti pour l'amour de son vieux père eût été inutile.

Ah! dans quelle impasse elle se trouvait!

Et alors, son cœur aux abois s'envolait dans le songe. Pour échapper à sa souffrance, elle demandait la griserie du rêve. Elle

retournait incontinent à Léandre Langelier! Ah! celui-là aurait pu être du goût de Phydime! Certes, Dosithée ne l'aimait pas plus qu'elle aimait Zéphirin; mais ne sentait-elle pas un peu plus d'attraits pour Léandre que pour Zéphirin? Oui, c'était la vérité... elle le connaissait! Et alors le trouble de son cœur semblait moins gênant, moins lourd, sa souffrance s'adoucissait. Dans l'assombrissement de son esprit l'image de Léandre se glissait comme un rayon de lumière. Alors sans le savoir, elle l'appelait à elle! Sa présence lui serait un baume si réconfortant! Et le désir de revoir Léandre devenait une telle acuité, qu'il lui était une autre souffrance. Ce désir la brûlait... Et durant les trois jours qui suivirent elle fut tellement obsédée par l'image de Léandre Langelier, que sa souffrance devint une torture. Elle appelait Léandre de toute son âme, et lui ne l'entendait pas, pour la bonne raison que dans la paroisse la rumeur courait toujours que Dosithée Ouellet allait devenir la femme du jeune médecin de Rivière-du-Loup!

Le supplice de Dosithée devint si intolérable qu'elle s'imagina que la présence de Zéphirin pourrait lui être tout au moins un palliatif; et elle se mit à désirer la venue de Zéphirin.

Et lui, Zéphirin, comme s'il avait eu l'intuition qu'il était désiré, vint... Il vint tous les soirs passer quelques minutes avec la jeune fille, soit sur la galerie à regarder la nuit descendre lentement, à respirer le parfum des roses et des géraniums qui ornaient le parterre, ou dans le verger à manger les premières cerises qui mûrissaient. Ce fut dès lors une véritable camaraderie qui se créa entre elle et lui. On ne parlait plus d'amour, plus de mariage; mais on se taquinait gentiment, on riait, on folâtrait. Il est vrai que cette camaraderie n'était qu'un masque: Dosithée dérobait à Zéphirin les meurtrissures de son cœur; lui, feignait de ne plus songer au mariage qu'il avait prijeté. Pour elle le masque était dérivatif; pour lui un piège, naïf si l'on veut, en lequel il croyait ou espérait la prendre. Et pour réussir son jeu Zéphirin s'efforçait de polir ses manières: il devenait moins gauche, moins timide, il trouvait le mot pour rire, soignait sa personne et son langage. Il essayait de rendre son physique aussi attrayant que possible et de jour en jour il se transformait. A

l'église, comme tous les paroissiens, il avait remarqué la mise soignée et l'air distingué de Léandre Langelier, et il voulut l'imiter.

— Il faut qu'elle m'aime ! se disait-il. Et il ajoutait avec une certaine appréhension : — Si elle aime, et n'ose me l'avouer, ce médecin de Rivière-du-Loup, je veux le supplanter !

Mais survint tout à coup la nouvelle que le jeune médecin avait épousé une jeune fille de Cacouna.

Zéphirin se sentit transporté au septième ciel.

— Elle va m'aimer !... fit-il avec transport.

Et croyant que l'habit fait le moine, il voulut des toilettes pour éblouir Dosithée. Dans sa naïveté il s'essaya au jeu de la jeune fille coquette qui veut conquérir par des charmes artificiels. Ce n'était pas connaître Dosithée qui estimait avant tout les qualités du cœur et de l'esprit, et c'était en même temps lui faire injure, et par là manquer de tact et d'intelligence. Mais Zéphirin, comme beaucoup de paysans sans instruction, croyait à la fin qu'il valait autant que le médecin de Rivière-du-Loup ou que Léandre Langelier, et que pour les valoir il n'avait qu'à donner à sa personne l'ornementation matérielle. Il se fit donc acheter par son père de beaux habits, de jolies bottines, des gants comme ceux de Léandre, sauf quant à la couleur, car Zéphirin n'était pas stupide au point de singer pouce pour pouce l'élégant Léandre. Bref, comme beaucoup de jeunes hommes qui se sentent inférieur à la belle de leur choix, Zéphirin cherchait à se mettre au niveau dans l'espoir d'emporter la conquête.

Dosithée n'était pas dupe de ce jeu, et elle pardonna à Zéphirin de vouloir dissimuler ses airs de paysans sous de beaux habits. Elle savait que l'amour chavire des cerveaux plus solides que celui de Zéphirin, et elle ne pouvait en vouloir à ce dernier de faire même des folies pour lui plaire. Même qu'elle lui était redevable jusqu'à un certain point de venir la distraire et de jeter un accord émollient dans le désaccord et la perturbation de ses pensées. Aussi, pensait-elle moins à Léandre qu'elle n'entrevoyait qu'à la dérobée à la messe, le dimanche. Lui, la saluait toujours de loin sans manifester le moindre désir de l'approcher et lui parler. Et Dosithée finit par se figurer qu'il y avait une froide

réserve dans les gestes de Léandre. Alors une pensée terrible assaillit son cœur : si Léandre avait tourné les yeux vers une autre jeune fille ?...

Un supplice nouveau s'empara de Dosithée : la jalousie ! Est-ce qu'elle ne s'irritait pas maintenant de ne pas se voir à la place de cette jeune fille inconnue qu'aimait Léandre ?...

Oh ! comme elle subissait tout à coup le choc violent de la décision ! Elle avait en secret espéré que Léandre viendrait à elle, et il était allé à une autre ! Était-ce possible ? Ah ! comme le beau rêve effacé la blessait affreusement ! Elle se sentait entrer dans un abîme qui allait l'engloutir à tout jamais. Autour d'elle le vide se faisait. Tout ce qu'elle aimait, la terre, son jardin, ses fleurs, ses champs, et même ses vieux parents, semblait s'envelopper peu à peu de brume et disparaître vers un néant. La triste et amer solitude l'entourait de son voile funèbre, et, alors, saisie d'une grise d'épouvante, elle regrettait d'avoir refusé la main du jeune médecin de Rivière-du-Loup. A ce souvenir son cœur se crispait fortement, il se crispait encore plus au souvenir de Léandre rencontré sur la plage quelques semaines auparavant, et comme elle était bien près de pleurer ! Mais elle ne pleurerait pas ; n'ayant jamais pleuré, elle ne savait pas pleurer. Pourtant elle sentait des larmes brûlantes descendre sous ses paupières... Elle fermait vivement les yeux, et pour échapper à tous ces tourments nouveaux, elle tournait rudement sa pensée vers Zéphirin. Oui, Zéphirin... Oh ! là ce n'était pas le rêve, mais la réalité, peut-être moins plaisante, moins attractive, mais à coup sûr moins décevante. Oui, elle le croyait que Zéphirin lui ferait un bon mari, mais pas plus ! Mais n'était-ce pas suffisant pour son bonheur futur ? Non, pas tout à fait... sans pouvoir spécifier quoi que ce fût, elle sentait qu'il lui manquerait quelque chose ! Qu'importe ! ce mariage la guérirait au moins à demi du mal qui la terrassait. Oh ! non, Dosithée ne pleurerait pas sur les débris de ses rêves à peine ébauchés, mais elle en avait bien envie. Ses grands yeux noirs devenaient plus humides de jour en jour, ils semblaient tout près de déborder. C'était comme deux coupes de cristal emplies au ras bord qui renversent dès qu'on les penche ou les agite le moins. Mais Dosithée ne penchait pas ses

yeux, et, par un prodige de volonté qu'on n'aurait pu soupçonner chez cette enfant, elle empêchait une source vive, ardente, impétueuse de couler.

Or, il arriva que l'assuidité et les attentions de Zéphirin pour Dosithée furent remarquées, et bientôt on parla dans toute la paroisse du prochain mariage de ces deux enfants.

Cette nouvelle arriva jusqu'aux oreilles de Phydime Ouellet et elle lui fit mal au cœur. Il devint plus taciturne et plus sombre. Il ne voulut pas interroger sa fille, croyant qu'elle avait donné sa parole à Zéphirin. Il voulut souffrir en silence. Seules, peut-être, Dame Ouellet et sa fille n'eurent pas vent de la nouvelle; aussi ne surent-elles à quoi attribuer la morosité de Phydime.

Mais ce sombre firmament allait s'éclaircir tout à coup: en effet, un dimanche, après la messe, Léandre Langelier, devançant Zéphirin, vint offrir à Dosithée de la conduire chez elle.

La jeune fille n'eut garde de refuser, et son beau visage un peu pâli sous l'action de ses secrètes souffrances s'éclaira vivement et s'égaya. Une joie intense l'inonda, et le paradis de ses rêves, qu'elle avait cru à tout jamais détruit, se réédifia dans toute sa splendeur.

La physionomie de Phydime, qui depuis un mois apparaissait longue comme un carême, se transforma aussi subitement que celle de sa fille. Il fut assailli par une joie insensée, lorsqu'il vit Dosithée monter dans la charrette anglaise de Léandre, et pour un peu il eût embrassé Dame Ouellet devant la foule des paroissiens massée sur la place de l'église.

—Sacré mille tonneaux! jura-t-il en lui-même; ce bon gueux de sort va-t-il changer une fois?...

Peut-être!...

X

Léandre Langelier se surpassa en amabilités, plus auprès des vieux que de Dosithée. Il parla agriculture avec Phydime, il parla boeufs... Et il fit grandement plaisir au fermier lorsqu'il remarqua tout à coup:

—Savez-vous que vous avez là une magnifique paire de boeufs roux?

—Et ça travaille, ça flâne pas! s'écria Phydime tout à fait enchanté.

—Je crois bien. Ce sont deux colosses. Voyez ces épaules. Ce col plutôt fait pour le joug que pour le collier. Oui, ce sont deux bêtes splendides. Je les aime surtout parce qu'ils sont roux.

—C'est comme moi. Il y en a qui aiment mieux les boeufs noirs, d'autres les blancs, d'autres les cailles... moi, c'est les roux. Voyez-vous, monsieur Léandre, ajouta Phydime à voix plus basse et comme avec un air confidentiel, s'ils n'étaient pas roux, il me semble que je ne les aimerais pas autant. Je ne sais pas comment ça se fait, mais c'est comme ça avec moi.

—Et à moi de même, monsieur Phydime. J'ai un goût particulier pour les chevaux noirs.

—Mais vous aimez mieux les chevaux que les boeufs? demanda Phydime avec une sorte de défiance dans ses yeux gris acier.

—Pour vous dire, la vérité, monsieur Phydime, j'aime bien les chevaux pour la route, mais pour le travail de la terre je m'adonne bien avec les boeufs. Oh! je me rappelle quand j'étais gamin, dans mes vacances, j'aidais papa à ses guérets d'été. A cette époque-là, il avait des boeufs blancs légèrement tachetés de noir, de bons et beaux boeufs en vérité; et, comme vous, il les attelait au collier et à la bride. Il tenait les manchons de la charrue à rouelles, moi je touchais. Et, je vous l'avoue, c'était le plus bel agrément de mes vacances. Il me semblait que j'avais accompli une grande oeuvre, j'en étais fier et j'avais hâte de retourner au collège pour dire à mes plus intimes camarades tout le plaisir que j'avais eu à aider mon père, surtout à labourer avec lui.

Phydime regardait avec admiration le jeune homme. Ah! comme ils se faisaient rares, de son temps, les jeunes hommes qui parlaient ainsi de la terre avec autant d'amour!

—Et vous deviez bien les aimer les boeufs blancs du père Anselme? demanda-t-il avec une sorte d'avidité.

—Oui. Seulement, je suis un peu comme vous: j'aime la robe noire sur le dos des chevaux, mais je préfère la robe rousse sur la croupe des boeufs. Oui, monsieur Phydime, vos boeufs roux sont pour moi une véritable merveille, et, je le répète, ce sont deux bêtes splendides par la taille comme par la couleur.

—Eh bien! le croiriez-vous, mon ami,

s'écria Phydime en fonçant ses sourcils, qu'on voudrait que je les vende pour acheter des chevaux?

—Ah! fit Léandre avec un grand sérieux, n'allez jamais faire une pareille sottise! Des boeufs comme ceux-là... mais ça vaut pour le moins trois chevaux, et trois bons chevaux encore!

Cette affirmation porta l'enthousiasme de Phydime à son comble. Il se mit à raconter la vie de ces boeufs roux, tout ce qu'ils avaient accompli depuis quinze ans, s'attardant ça et là à certains coups de collier qui lui paraissaient tout à fait hors de l'ordinaire.

—Une bonne fois, j'étais allé au moulin avec une charge de blé pour faire moudre en farine. J'avais quinze sacs sur ma traîne. C'était au commencement de décembre. Il avait ben tombé une assez bonne bordée de neige l'avant-veille, mais le vent l'avait balayée à bien des endroits, de sorte qu'il y avait des bouts de chemin, et souvent longs comme d'ici à l'étable, où il n'y avait pas une ligne de neige. C'était sur la terre vive. Et ben! vous le croirez peut-être pas, mais mes boeufs ont continué de tirer la charge pareil comme si ç'avait été sur la neige. J'vous le dis, mon ami, ça m'a surpris, ben surpris, parce que je pensais tout le temps de rester en chemin avec mon voyage. Et puis, je suis revenu avec ma farine, vers le soir; seulement, à toutes les passées de terre cette fois-là mes boeufs grattaient pas mal. Mais ça se comprend: vers la fin du jour la terre avait gelé et ça se trouvait plus glissant. Mais ça ne les a pas empêchés quand même de me rendre chez nous avec ma charge. Depuis ce temps-là, monsieur, conclut Phydime avec une grave conviction, j'ai toujours pensé que des boeufs de même ça valait de l'or.

Léandre Langelier applaudit de tout coeur à cette anecdote, et, bref, il se montra si charmant, si simple, que Phydime le garda à souper presque malgré lui.

Un peu avant le repas le fermier alla chercher dans le vieux coffre en chêne de sa chambre à coucher une bouteille de cognac de bonne marque qu'il conservait pour les grandes occasions.

Dans les vingt minutes qui précédèrent le souper Phydime et son hôte prirent deux belles rasades, Dame Ouellet et sa fille se contentant d'un reliquat de cerises de l'an-

née d'avant. Phydime, qui ne buvait un verre d'eau-de-vie qu'à de rares intervalles devint d'une gaieté folle. Et au moment de se mettre à table il s'écria en frappant familièrement sur l'épaule du jeune homme:

—Monsieur Léandre, je veux vous chanter ma chanson... vous allez voir!

Il retira sa pipe, cracha fortement sur le plancher tout blanc et propre, se désenroua, et, de sa voix qu'il pouvait à son gré faire retentir comme un tonnerre, il chanta:

*J'ai deux grands boeufs dans mon étable...
Deux grands boeufs roux marqués de blanc.
... ..*

Lorsque Phydime eut terminé sa chanson, Léandre sut applaudir de la belle façon, et l'on se mit à table après la prière d'usage.

Jamais, depuis le départ d'Horace, la grande maison solitaire n'avait retenti de plus beaux éclats de rire. Léandre, tout en étant un garçon sérieux, aimait le mot pour rire. Il narra agréablement un tas d'histoires qui firent rire Phydime et Dame Ouellet aux plus francs éclats. De fait, Phydime n'avait jamais autant ri. Seule, Dosithée ne riait pas. Était-ce pour demeurer sur la réserve? Peut-être. Mais elle demeurait constamment souriante, et elle se sentait joyeuse, heureuse aussi. Si elle ne riait pas, elle ne parlait pas davantage, laissant la parole à Léandre. En observant avec attention, on aurait pu deviner que son esprit était préoccupé; peut-être se demandait-elle avec une certaine anxiété si la visite du jeune homme allait de quelque façon influencer sur son avenir.

Comme on venait d'attaquer le dessert, Phydime changea subitement le sujet de la conversation.

—Tenez, monsieur Léandre, dit-il, pourquoi coucheriez-vous pas ici cette nuit? Vous vous en retournerez demain à la clarté du jour.

—Oh! répondit le jeune homme, je vous suis très reconnaissant de votre hospitalité. Mais j'aurais peur d'abuser, d'autant plus que j'aurai tout le temps de me rendre chez mon père avant la pleine nuit.

—Je sais bien, insista Phydime, mais c'est par rapport qu'on aurait toute la veillée pour conter des histoires.

—Je vais vous dire franchement, monsieur Phydime, je me trouve en si bonne compagnie avec vous, Dame Ouellet et mademoiselle Dosithée, que je partirai avec regret. Et cela signifie pour vous, monsieur Phydime, de ne pas trop insister à me garder plus longtemps, car il pourra arriver que je ne veuille plus m'en aller.

Et, en même temps, le jeune homme glissa un regard admiratif et amoureux vers la jeune fille.

On se mit à rire de plus belle, et, peut-être dans une gaieté plus vive, attendu que Dame Ouellet venait d'emplir de grands verres de son vin de cerises qui ne manquait pas le piquant.

Comme on quittait la table avec le plus belle humeur, Zéphirin parut.

—Bon! pensa Phydime brusquement contrarié par cette visite, quelle affaire avait-il de venir ici ce soir, lui?...

Mais cette pensée ne dura que la passée d'un éclair. Phydime était trop hospitalier et généreux pour conserver en lui-même un sentiment de malveillance, et pour rien au monde il n'eût voulu manifester la moindre répugnance à un visiteur. Aussi, s'écria-t-il aussitôt avec un accent enjoué:

—Ah! ça, mon garçon, je dois te faire observer que t'arrives un peu sur le tard, et c'est ben dommage. Ça me contrarie ben aussi, car si t'étais venu plus vite t'aurais pris le souper avec nous autres.

—Merci quand même, monsieur Phydime, répondit Zéphirin. D'ailleurs, j'ai soupé. Et je vais dire comme on dit, je n'aurais plus de place à en mettre.

—Eh ben! tu peux toujours vider un verre à notre santé et à celle de Monsieur Léandre?

—Non, non, merci...

Disons que Zéphirin n'avait pas l'air dans son assiette. Il avait d'abord regardé avec étonnement Léandre Langelier, puis Dosithée et Dame Ouellet et son mari. Non, il ne s'était pas attendu de trouver là le jeune et brillant Léandre... le rival peut-être. Et il paraissait très gêné. Et ses mains tremblaient, à ce point qu'il échappa son chapeau, lorsque Dosithée, très souriante, avança la main pour le recevoir.

La gêne de Zéphirin ne manqua pas de créer une impression gênante sur les autres personnages de cette scène, et la situation allait menacer de devenir très embarrassante, quand Phydime intervint fort

à propos. Il s'écria dans un éclat de rire qui, heureusement, n'avait rien de blessant:

—Tiens! Zéphirin, ça me fait penser à l'histoire que j'ai eue avec ma femme, quand elle était fille et que j'étais encore garçon. J'étais venu le dimanche soir pour passer la veillée. Quand j'arrive, j'vois un tas de monde de rassemblé qui se mettent tous à me reluquer. Naturellement, j'étais pas encore ben ben brave dans ce temps-là et ça me gênait pas mal de voir tout ce monde me regarder sous le nez. Alors Phémie, je sais pas trop comment ça s'est fait; toujours est-il que j'avais mon chapeau à la main droite, et moi, au lieu de tendre cette main-là, j'tends la main gauche. Phémie, elle, sans trop savoir ce qu'elle faisait, car elle avait l'air pas mal gêné aussi, me prend la main gauche. C'est alors qu'on s'aperçoit qu'on s'est trompés. Je vous demande pas si on a ri... Sacré mille tonneaux! le fou rire a pris toute la compagnie. On se tordait de tous côtés. Eh ben! je me mets à dire aux rieurs je pensais que j'avais mon chapeau à la main gauche. Et moi, dit Phémie à son tour, je pensais qu'il voulait me donner la main!... C'est ben simple, tout le monde riait encore ben plus, ça riait à se pâmer. Ah! si on a ri... si on a ri... Ah! bon gueux de sort! quand j'y pense...

Et Phydime et Dame Ouellet se remirent à rire tout autant qu'ils avaient ri cette fois-là en leur jeunesse. Cette anecdote et le rire général qui s'ensuivit firent incontinent passer dans le domaine du passé la récente gaucherie de Zéphirin.

La veillée se poursuivit sur le même ton gai.

Léandre ne resta pas à coucher, comme l'en avait prié Phydime, il partit vers les dix heures et avant Zéphirin, laissant un peu chagrin Phydime qui aurait voulu le garder jusqu'au lendemain.

On invita le jeune homme à revenir, et Dosithée se joignit à ses parents pour formuler cette invitation.

Tandis que Phydime allait à l'étable chercher l'attelage du jeune homme, Dosithée reconduisait celui-ci jusque dans le parterre et sur le bord de la route qui, obliquement éclairée par la demi-lune, prenait le ton d'un ruban grisâtre ondulant entre deux bordures de plantureuse végétation.

—Et vous désirez que je revienne? interrogea doucement Léandre.

—Oui... répondit Dosithée dans un murmure plus caressant que la brise.

Ce fut donc, un peu plus tard, un heureux jeune homme qui voyageait dans la paisible clarté lunaire, emportant avec lui l'image radieuse d'un ange. Mais peu après c'était un malheureux qui, pédestement, labourait la poussière de la route. Zéphirin, après le départ de Léandre était devenu soucieux et sombre, et il jetait de temps à autre des oellades si découragées à Dosithée que celle-ci en fut toute bouleversée. Puis il s'en alla, après avoir balbutié un "bonsoir la compagnie". Il s'en alla, courbé, chancelant, avec un air confus, honteux, comme s'il avait été indignement chassé.

Chez Phydime il ne resta que deux heureux au lieu de trois, comme on pourrait le penser. Chose étrange, quand elle se vit seule en sa chambre, Dosithée se sentit plus malheureuse que jamais. Elle pensait à cette sombre désespérance qu'elle avait surprise dans les regards et la physionomie entière de Zéphirin, et elle, Dosithée ce soir-là avait cruellement blessé Zéphirin, et elle, Dosithée, si compatissante et généreuse, s'accusait d'avoir causé cette blessure. Elle s'en trouvait tout aussi meurtrie que Zéphirin lui-même, et de son cruel chagrin l'image gaie de Léandre ne parvenait pas à la tirer. La jeune fille n'était pas une égoïste: heureuse, elle aimait à voir tout le monde heureux autour d'elle. Elle jouissait du bonheur d'autrui, de même qu'elle se chagrinait des peines des autres. Elle ne pouvait pas être heureuse seule, et la peine qu'elle avait devinée chez Zéphirin la faisait souffrir. A y penser d'avantage, elle arrivait à en vouloir presque à Léandre de n'être pas parti avant le souper. Mais en vouloir à Léandre, c'était être injuste à son égard: car s'il avait demeuré, c'était dû à l'instance de Phydime. Et pourquoi Phydime avait-il tant insisté à garder le jeune homme jusqu'au lendemain? Dosithée en se le demandant devinait le secret dessein de son père; oui, Phydime aimait Léandre et il ne songeait ni plus ni moins qu'à lui donner Dosithée pour femme.

Tout à coup, Dosithée se vit en face d'un nouveau soupirant, mais un soupirant, que, cette fois, elle était loin de dé-

daigner. Ne lui avait-elle pas donné elle-même un encouragement? N'avait-elle pas jeté un espoir dans son cœur par ce "oui" tendrement murmuré tout à l'heure sur le bord de la route? Sa nature très émotive avait tantôt subi le charme de l'un, comme maintenant elle éprouvait le chagrin de l'autre. Elle avait dit "oui" à l'un, sans vouloir dire "non" à l'autre. Et elle n'avait pas songé à faire plaisir à celui-là au détriment de celui-ci. Son geste avait été spontané, comme sont portées à l'action immédiate toutes les natures sensibles, surtout dans les moments de griserie.

C'est ainsi que se commettent tant de fautes involontaires qui, souvent, sont moins pardonnées que les fautes voulues, les fautes longuement préméditées. Combien de jeunes filles et de jeunes hommes donnent des espoirs qu'ils sont décidés d'ores et déjà à reprendre. Et l'on ne sait comment qualifier cette action. Il en était pas de même de Dosithée: si elle avait donné un espoir à Léandre Langelier, elle n'avait pas donné le même espoir, du moins formellement, à Zéphirin. Sincère avec elle-même, franche, loyale, la duperie la révoltait, et c'est pourquoi, alors qu'elle était toute sous le charme de la rencontre qu'elle avait eue avec Léandre Langelier, ce soir où elle revenait du village avec Zéphirin, elle n'avait pas voulu donner à celui-ci une promesse qu'elle ne se sentait pas sûre de tenir. Son plus grand tort, et elle le connaissait, c'avait été d'accepter les visites assidues de Zéphirin qui, à présent, pouvait se croire lésé dans ses affaires de cœur.

A ce tort, la jeune fille devait donc maintenant songer à remédier. Mais ce n'était pas tâche facile.

Elle se sentait aimée... elle se savait aimée à la fois par deux jeunes hommes qu'elle n'avait pas repoussés. Au fond elle n'aimait pas plus Léandre qu'elle n'aimait Zéphirin; la seule différence, elle avait peut-être pour le premier un peu plus de penchant que vis-à-vis du second. Mais elle ne pouvait ignorer que celui-ci lui avait fait une déclaration formelle et une demande qu'elle n'avait pas repoussée; tandis que l'autre ne s'était présenté que comme un visiteur quelconque qu'on a rencontré par hasard et dont on n'a pas dédaigné la compagnie. En ne repoussant pas la demande de Zéphirin, Dosithée prenait

une sorte d'engagement moral, et tant qu'elle n'aurait pas répudié cet engagement par un "non" formel, elle était tenue, pour demeurer d'accord avec ses principes de loyauté, de ne pas accepter la moindre avance d'un autre prétendant.

Voilà bien sur quoi elle réfléchissait, et elle se trouvait toute désorientée, elle se sentait prise, entre ces deux jeunes hommes, comme entre les mâchoires d'un étau.

Sa souffrance empirait, et cette souffrance devenait une torture indicible lorsqu'elle tentait d'envisager l'avenir, elle y découvrait d'affreux horizons. Si, en effet, pensait-elle, son père réussissait à lui faire épouser Léandre, qu'allait devenir Zéphirin? Ne serait-ce pas assez pour le tuer, lui dont elle connaissait l'ardent amour? Car elle s'imaginait que Zéphirin l'aimait à la folie. Et en voyant son rêve brisé à jamais, le pauvre garçon, qui en était à ce premier amour dont les crises aiguës sont dangereuses chez beaucoup de natures, pourrait fort bien en faire une maladie et en mourir! Or, jamais Dosithée n'aurait voulu être la cause même involontaire d'un pareil malheur!

Sous l'empire de ces pensées torturantes, elle décida de sonner séance tenante son coeur toujours serré dans le même étau. Elle voulu le faire parler. Lequel, de Léandre ou de Zéphirin, choisissait-il? Toujours aux yeux de la jeune fille Léandre semblait avoir plus d'attraits. Mais elle ne l'aimait pas; dans son coeur ne chantait pas l'amour. Mais n'aimerait-elle donc jamais? La pauvre Dosithée s'étonnait à la fin qu'elle n'éprouvât pas en elle-même ce sentiment si particulier aux autres jeunes filles, l'amour! N'était-elle pas faite pour aimer? Était-elle faite tout autrement des autres? Elle se le demandait. Ou bien, son coeur était-il bâti de pierre? Mais non, puisqu'elle le sentait battre si vivement et si généreusement, puisqu'elle s'attendrissait si aisément sur les moindres peines des autres! Mais pourquoi alors n'aimait-elle pas? A moins, peut-être, que l'amour ne vint plus tard? Elle l'espéra... Et elle se disait encore qu'elle pourrait finalement aimer Zéphirin, puisque déjà pour lui elle éprouvait tant de sympathie. C'était bon signe. Et comme elle souffrait de savoir souffrir Zéphirin! Mais n'aurait-elle pas éprouvé la même sensation à l'égard de Léandre et demeurer avec la

seule image de Zéphirin. Et voilà, qu'à la fin, en s'interrogeant de plus en plus, elle finissait par se croire liée moralement à Zéphirin, par le fait qu'elle ne l'avait pas détourné de ses projets d'union, qu'elle n'avait pas démoli ses espérances. Et elle en arrivait à s'avouer qu'elle avait fait à Zéphirin une promesse tacite qu'elle ne pouvait ni ne devait méconnaître.

Et alors, assiégée de nouveau, par l'image de Léandre elle eut bien envie, ce soir-là encore, de pleurer sur son triste sort. Mais, s'étant jetée à genoux devant une statuette de la Vierge, elle pria longuement et avec une grande ferveur pour appeler dans son esprit troublé les lumières célestes. Un peu plus tard, elle se releva, réconfortée, et elle eut cette pensée:

—Pauvre Zéphirin! je le consolerais quand il reviendra... Oui, je lui donnerai un si bon espoir qu'il en sera tout heureux!

Plus tard encore, elle s'endormit, tout à fait rassérénée et en pensant qu'elle aimerait Zéphirin. Et elle rêva, dans la nuit, qu'elle était l'heureuse épouse de Zéphirin.

XI

Zéphirin revint, mais non pas Léandre.

Et la grande maison de Phydime Ouellet reprit son air morne. Lui retrouva, sans le vouloir, sa figure longue et fermée. Dame Ouellet sembla devenir plus ronchon-neuse. Dosithée, qui avait cru pouvoir échapper à sa souffrance, souffrit davantage. Car, bien malgré elle et sans savoir quelle esprit subjuguait sa pensée, elle avait donné un peu d'espoir à Zéphirin, mais sans encore s'engager nettement.

Elle avait dit au jeune homme avec un sourire qui promettait peut-être plus qu'il ne voulait:

—Il faut bien que je me marie un jour ou l'autre Zéphirin, et il faut bien que papa ait un gendre pour l'aider...

Zéphirin prit ces paroles pour une promesse, et il exulta. Enfin, Dosithée serait sa femme!

On se hâtait de terminer les travaux de la fenaison. Dosithée allait tous les jours aux champs aider son père. La saison était belle et accommodante, les foins abondants, et les moissons allaient bon train. De temps à autre la pluie apportait au sol et aux végétations une vivification nouvelle, et

tout faisait prévoir une récolte plantureuse et riche.

Pourtant, tout cela ne suffisait pas à dérider Phydime Ouellet. Chez le fermier la morosité semblait s'aggraver, d'autant plus qu'on avait des nouvelles peu encourageantes d'Horace, à Rivière-du-Loup. Là, tout n'allait pas si bien : le travail aux ateliers du chemin de fer était très dur, Horace perdait de l'appétit et de la vigueur, et sa femme et lui s'ennuyaient à mourir. De Québec, George écrivait qu'il y avait cet été-là "de l'ouvrage en masse", mais que ça payait pas gros. Aussi était-il bien écoeuré de la ville, et il songeait à revenir s'établir sur la terre, si son père voulait l'aider. Phydime, qui préférait voir ses enfants autour de lui, avait fait écrire aussitôt Dosithée pour dire à George que son père était disposé à lui acheter une terre dès qu'il serait décidé de revenir. Ou s'il préférait, avait ajouté Phydime, il pourrait avoir le bien paternel du moment qu'il voudrait se conformer tant que lui Phydime, vivrait. Cette perspective de retour de ses deux fils, aîné et cadet, ne parvenait pas encore à tirer le fermier de ses soucis. C'est qu'il y avait autre chose qui le tourmentait.

En effet, depuis huit jours le bruit courait dans la paroisse qu'à l'automne Zéphirin Francoeur allait marier Dosithée. Ce bruit était parvenu aux oreilles de Phydime qui en avait été fort alarmé et mécontent. Est-ce que sa fille avait enfin et en secret consenti à s'unir à Zéphirin ? Il ne voulu pas interroger de suite Dosithée ou Zéphirin, il préféra attendre pour voir comment les choses allaient tourner.

Aux premiers jours du mois d'août, les cerises étaient si belles et si juteuses, et le verger de Phydime en avait une telle quantité, qu'un dimanche, après la messe, le paysan invita tous les gens de la paroisse à venir "s'en régaler". Puis il fit une invitation particulière au curé et à la famille Langelier qui, tous, acceptèrent avec empressement.

Nous ne parlerons pas de cette agréable réjouissance champêtre qui dura tout l'après-midi, au cours duquel les délicieuses cerises de France jouèrent le meilleur rôle ; nous dirons seulement que Dosithée et Léandre, à la plus grande déception de Zéphirin, passèrent toute cette demi-journée ensemble. La jeune fille était rayonnante.

Elle allait au bras du fier Léandre d'arbre en arbre, croquant par ici par là une cerise pas plus rouge que ses lèvres. Elle riait gaiement et son air heureux ne manquait pas d'impressionner les gens de la fête. Elle était si belle, si ravissante, si splendide dans sa robe de tulle blanc, dont le corsage était fleuri de géraniums, qu'elle ne cessa d'attirer les regards d'admiration et d'envie.

Une fois qu'il s'était trouvé seul avec le curé, et non loin de Léandre et de Dosithée, Phydime avait demandé :

— Monsieur le curé, qu'est-ce que vous pensez que ça pourrait faire ces deux jeunesses-là ?

— Hum ! hum !... mon bon Phydime, répondit le curé avec un large sourire, je pense que ça ferait ce qu'il y a de mieux dans la paroisse : c'est-à-dire un ménage tout à fait assorti. Mais dites-moi, est-ce qu'il n'est pas rumeur que Dosithée...

— Ta ! ta ! ta ! interrompit vivement Phydime, laissez filer les rumeurs, monsieur le curé. Comme ça vous pensez que ça ferait ce qu'il y a de mieux ?

— C'est bien, monsieur le curé, c'est tout ce que je voulais savoir.

De ce moment Phydime devint très gai et se mit à parcourir joyeusement la foule de ses invités. Ceux-ci, vers cinq heures, commencèrent à se retirer peu à peu, et à six heures sonnantes il ne restait plus personne à la ferme, hormis Léandre Langelier que Phydime avait invité à souper. Le jeune homme déclina l'invitation, disant qu'il était attendu ce soir-là chez des amis et qu'il allait se retirer bientôt.

On était revenu du verger à la maison. Phydime s'apprêtait à se rendre aux étables pour faire "son train". Dame Ouellet décida de l'accompagner et elle dit à Dosithée :

— Prépare le souper, Dosithée, et je vais aller traire les vaches, ton père va m'aider.

Peu après, Léandre et la jeune fille demeurèrent seuls à la maison.

C'était l'opportunité qu'avait paru attendre le jeune homme. Ils étaient tous deux assis près de la table achevant un verre de limonade que la jeune fille avait préparé.

— Mademoiselle, dit Léandre d'une voix grave et lente, vous avez sans doute observé combien je me suis toujours plu en votre agréable compagnie. Nous avons eu peu

d'occasion de nous voir, mais dès notre première rencontre sur la plage cet été, je me suis senti très attiré vers vous. Aussi—et je déclare que j'ai été un peu vite et même imprudent—j'avais conçu un grand projet. J'attendais une opportunité de vous communiquer ce projet, lorsque j'ai appris qu'un autre m'a devancé. Mademoiselle, je me rappelle qu'un soir j'ai, involontairement, fait beaucoup de mal à un pauvre garçon qui vous aime. Cet après-midi encore ma présence et l'accaparement que j'ai fait de votre personne ont beaucoup fait souffrir ce garçon. Mais, je vous le dis en toute vérité, je ne savais pas qu'il y avait entre vous et lui promesse et serment, et je regrette de m'être placé entre vous et lui. Je connais Zéphirin, c'est un bon et brave garçon qui vous rendra bien heureuse, et je souhaite que vous ayez tout ce bonheur. Moi, je me retire avec l'espoir que vous me pardonneriez si j'ai pu vous causer quelque tort, et que Zéphirin aussi me pardonnera. Non, je ne savais pas, Mademoiselle, je vous le jure... je vous croyais libre encore. Soyez donc heureuse, et je m'en réjouirai de tout mon cœur.

Il se tut. Toute sa physionomie décelait le plus grand regret de quitter ainsi pour toujours celle qu'il avait aimée en secret.

Il se leva lentement et prit son chapeau sur la table.

Dosithée le regardait avec une sorte de douloureuse stupeur. Ses lèvres remuèrent un peu, mais pas un son n'en sortit. Elle était comme figée, et peu à peu son visage blêmissait.

Léandre l'observa un moment avec inquiétude ou avec espoir. Peut-être attendait-il un mot qui l'aurait retenu près d'elle, ou bien le désaveu ou la confirmation de ce serment qu'il croyait prêté entre elle et Zéphirin. Mais elle demeura muette... Puis elle baissa les yeux, et un long soupir gonfla sa poitrine. Elle resta immobile, comme une statue, sur sa chaise, ses regards rivés sur le plancher.

Léandre soupira aussi, puis il se retira sans bruit. Dehors, il prit le chemin des étables. Phydime en revenait. Les deux hommes s'arrêtèrent l'un près de l'autre.

—Comme ça, vous ne restez pas à souper, monsieur Léandre?

—Impossible, monsieur Phydime. Une autre fois, si vous le voulez... Maintenant, je vais atteler et me retirer sans plus.

—C'est ben, je vais aller vous aider à atteler. Tout de même c'est ben dommage que vous ne restiez pas...

Tous deux descendirent vers l'étable.

Le départ de Léandre avait fait sortir Dosithée de sa torpeur. Elle courut à une fenêtre de la salle voisine et là, pâle et tremblante, elle regarda le jeune homme aller en compagnie de Phydime vers l'étable. Son sein battait avec violence, et, sans le savoir, elle serrait de ses deux mains le rideau de mousseline qui pendait devant la fenêtre. Cinq minutes plus tard, le jeune homme revenait de l'étable dans sa charrette anglaise et conduisait avec élégance une jument noire et fringante. Un peu en arrière venait Phydime portant deux grands seaux de lait fumant, puis Dame Ouellet apportant dans son tablier une levée d'œufs frais.

La charrette s'avancait rapidement dans la montée. Bientôt elle tourna sur la route, puis, lentement, il passa devant la maison silencieuse. Léandre retenait sa jument et jetait en même temps un long regard vers les fenêtres, avec l'espoir d'en découvrir une figure chère. Non, il ne vit pas Dosithée derrière le rideau de mousseline. Alors, il commanda sa jument qui s'élança au grand trot.

Un nuage de poussière rousse s'éleva à travers lequel Dosithée vit disparaître l'attelage et son conducteur: puis dans le lointain un roulement s'éteignit peu à peu. De pâle qu'elle était le jeune fille devint blanche comme neige. Un lourd sanglot parut déchirer sa poitrine. Elle frissonna longuement. Quelque chose avait l'air de se briser en elle. Un étourdissement subit l'emporta. Désespérément elle voulut se maintenir debout en serrant avec plus d'énergie le rideau, mais tout tourna autour d'elle, tout manqua sous ses pieds... elle s'affaissa sur le parquet en emportant le rideau dans sa chute.

Et là, raide, inerte, son corps eut l'apparence d'un cadavre. La souffrance qui, depuis quelque temps, tirait ce cœur pur et vierge, venait de porter l'un de ses rudes coups: Dosithée avait été terrassée.

Peu après Phydime et sa femme arrivaient à la maison, mais, selon leur coutume, ils entrèrent à la cuisine qu'ils trouvèrent déserte. Partout régnait le silence.

Le fermier fit remarquer à sa femme:

—Qu'est-ce que fait donc Dosithée qu'on l'entend pas remuer?

Il se mit à appeler:

—Dosithée! Dosithée!

Personne ne répondit.

—Elle est peut-être bien allée au verger... émit Dame Ouellet tout aussi inquiète que son mari.

—Je vais aller voir, répondit Phydime, après que j'aurai porté le lait à la laiterie.

Il avait laissé les deux seaux de lait dehors près du perron où dormait béatement Malo, le bon chien de Phydime.

Il sortit tandis que Dame Ouellet s'apprêtait à allumer le poêle.

—Eh ben! Malo, as-tu vu Dosithée? demanda-t-il.

Le chien aboya joyeusement et se contenta de regarder son maître d'un oeil tendre. Il n'avait pas paru comprendre.

—Ah! tu l'as pas vue aller au verger, hein, mon ami? demanda-t-il encore.

De nouveau l'animal se borna à aboyer.

—C'est ben, c'est ben, reprit-il, on va la trouver.

Au lieu de se rendre à la laiterie de suite, Phydime rentra précipitamment dans la maison, disant à sa femme:

—Elle est peut-être à sa chambre en haut... je vais aller voir.

Pour gagner l'étage supérieur il lui fallut passer devant la porte ouverte de la salle. Il jeta un regard furtif par cette porte et s'arrêta net, rivant des yeux stupéfaits et effrayés sur le corps inanimé de la jeune fille. Un grognement indistinct s'échappa de sa poitrine, et Phydime se rua dans la salle, criant avec un accent terrible:

—Phémie! Phémie!... viens voir....

Quand survint Dame Ouellet, elle trouva son mari tenant dans ses bras tremblants le corps inanimé de Dosithée...

Elle poussa un cri perçant.

—Je l'ai ramassée là... expliqua Phydime d'une voix méconnaissable.

Il la déposa doucement sur un canapé, et, penché, il considéra avec douleur le corps inerte de sa fille.

Dame Ouellet sanglotait, les deux points sur les yeux pour ne pas voir le triste spectacle, et se lamentait:

—Seigneur Jésus! est-il possible qu'elle soit morte!...

—Non! dit tout à coup Phydime, elle

est seulement sans connaissance. Vas chercher le vinaigre, Phémie!

Dame Ouellet, ranimée par cette déclaration de son mari, courut à la dépense. Mais quand elle fut de retour avec la cruche à vinaigre et un essuie-main qu'elle avait pris au hasard, Dosithée reprenait ses sens. La jeune fille demeura un moment toute surprise à la vue de son père et de sa mère. Elle les regarda tour à tour comme pour leur demander une explication. Mais de suite la mémoire des événements de ce jour lui revint, et, alors, par crainte que son secret ne fût deviné, elle balbutia en refermant les yeux et en crispant son sein de ses deux mains livides:

—O mon Dieu! que je suis malade!...

—Où as-tu mal, Dosithée, hein, ma chérie? demanda Dame Ouellet en essuyant ses yeux mouillés d'un coin de son tablier.

—Oh! je ne sais pas, murmura la jeune fille... partout!

Phydime, debout, la figure sombre, regardait sa fille sans prononcer une parole; il la regardait de ses yeux inquisiteurs comme s'il eût voulu essayer de saisir toute la pensée de la jeune fille.

Dosithée essaya d'échapper à ce regard. Elle ébaucha un pâle sourire et regardant sa mère, elle reprit:

—J'étais allée voir par cette fenêtre si vous reveniez de l'étable. Un étourdissement m'a prise... Mais je me sens mieux déjà, bien mieux. Je vais monter me reposer à ma chambre, et bientôt ça n'y paraîtra plus.

—Veux-tu un verre de boisson? interrogea Phydime qui devinait bien que cet étourdissement, dont parlait Dosithée, devait avoir pour cause le départ de Léandre.

—Non, non, papa, je suis mieux. Je vais me coucher quelques minutes dans ma chambre, et je serai remise pour le souper.

Elle se leva, sans aide, mais ce fut en chancelant qu'elle se dirigea vers l'escalier qui menait à l'étage supérieur.

Phydime et sa femme la regardaient aller avec un air étonné et inquiet.

Puis quand elle eut disparu, tous deux s'entre-regardèrent, soupirèrent, et leurs yeux se mouillèrent encore une fois.

Mais là-haut, c'était plus que des yeux qui se mouillent... Lorsque la jeune fille fut entrée dans sa chambre, elle jeta sa tête sur l'oreiller de son lit et se mit à pleurer. Pleurer!... Jamais en sa vie ses yeux

n'avaient autant débordé, ce fut un ruisseau, ce fut un torrent de larmes chaudes et silencieuses. Tous ces oreillers furent bientôt trempés de part en part. Ah! comme elles coulaient enfin ces larmes si longtemps contenues!... Elles coulaient non seulement des yeux, elles coulaient du coeur comme des larves, à ce point que ses yeux brûlaient, que ses joues brûlaient... elles coulaient fumantes presque!

Et Dosithée, dans son désarroi, dans sa douleur, et une douleur qui pouvait la tuer, pensait:

—Je l'aime... et il est parti!...

XII

De même qu'il est des maladies subites, courtes et fatales chez les personnes bien constituées qui n'ont jamais été malades, chez les êtres qui n'ont jamais souffert il suffit d'une première douleur pour les tuer. Ce sont des chocs si violents que les corps les plus solides ne peuvent résister.

Heureusement pour elle et pour les siens Dosithée résista au choc de sa première douleur... la douleur de l'amour!

Et qui l'eût dit que cet amour, qu'elle ne sentait pas vivre en elle, qu'elle ignorait tout à fait, se révélerait si soudainement et si violemment? Mais l'amour, comme la haine, souvent semble surgir d'une manière spontanée. Il est, comme la haine, une passion: il éclate, il détonne comme une poudre vive et fulminante. Le choc se produit assez souvent sans cause apparente, et souvent aussi tout éclate sans qu'il y ait eu compression. Prenons le premier accès de colère de l'enfant, c'est une rafale. Aussi bien, dans la nature humaine les passions sont des rafales apaisées qui se réveillent plus ou moins violentes. On les sent vivre. Chez les individus les passions sont latentes, aussi se manifestent-elles comme le coup de vent du ballon que l'on crève, brutalement. Chez d'autres il semble que les passions soient sans masque et sans chaîne, elles vivent en liberté, mais elles ne sont pas moins promptes à rugir; seulement leurs coups peuvent être moins dangereux.

Chez Dosithée la passion de l'amour se trouvait à l'état latent, elle ne la sentait pas vivre, elle ne l'avait jamais sentie; mais elle couvait sous une enveloppe si mince, qu'il n'avait fallu qu'un souffle

pour briser l'enveloppe, et, alors, l'amour avait jailli comme la lave contenue d'un volcan.

Oui, Dosithée aimait!...

Or, cet amour qui, pour elle, aurait dû être une joie, lui était une peine, une torture sans nom... elle aimait sans espoir! Perdre un bien qu'on a tenu, ou le perdre parce qu'on n'a pas su le garder, n'est-ce pas un supplice? Dosithée n'avait eu qu'un mot à dire, ce mot elle ne l'avait pas dit! Oh! le terrible *Mea Culpa* qui ne pardonne pas!

Aussi, avec le remords, car c'était pour elle un véritable remords, la jeune fille sentait sa vie crouler entièrement, elle voyait tout son bonheur, tout son avenir s'enfoncer dans un néant qui l'épouvantait. Le souvenir de ses parents qui la chérissaient, ne lui était pas une consolation ni un refuge. L'amour de Zéphirin, de ce vigoureux paysan, ne lui était ni un espoir ni un dérivatif: elle n'y pensait plus. Non... l'autre en s'en allant avait emporté sa pensée, comme il avait emporté son coeur, il ne lui avait rien laissé qu'une douleur amère, qu'un vide sans fond! Et lui, il avait tout emporté sans même le savoir, sans le soupçonner! Ah! elle souffrait, elle souffrait, cette pauvre Dosithée... mais Lui? Oui, Lui! Ne devinait-elle pas à présent ce qu'il était venu lui demander ou lui offrir? Oui... et il était parti, malheureux, comme elle demeurait, elle, malheureuse! Il était venu offrir sa main... et s'il ne l'avait pas tendue, c'est parce qu'il avait redouté de prendre à un autre un bien qui n'était plus pour lui! Et elle, Dosithée, ne l'avait pas détrompé! Ah! oui, comme il devait souffrir, lui aussi!

Et dans sa détresse la jeune fille suivait Léandre!

Reviendrait-il?

Elle ne l'espérait point. Et c'était justement ce manque d'espoir qui pourrait la tuer.

Elle se replongea dans son néant, pleurant encore de ses yeux qui semblaient alimentés par des sources intarrissables. Et les larmes, après avoir imbibé les oreillers, après avoir mouillé tout son beau visage de vierge désespérée, coulaient le long de sa gorge et pénétraient dans son corsage... Mais elle ne les sentait pas.

D'en bas la voix de Phydime l'appela pour le souper.

Elle répondit qu'elle n'avait pas faim d'une voix qu'elle essaya de rendre naturelle, mais dont l'accent n'était plus le même.

Elle s'abîma de nouveau dans sa douleur, incapable de contenir le flot incessant de ses pleurs.

Le crépuscule descendit.

Zéphirin, ce soir-là, ne vint pas chez Phydime, peut-être parce qu'il avait redouté d'y retrouver Léandre Langelier.

Puis la nuit vint, douce, sereine, parfumée. Dosithée pleurait encore. L'obscurité avait envahi sa chambre.

En bas le silence régnait, Phydime et sa femme demeuraient silencieux et sombres dans la cuisine.

Enfin, Dosithée s'endormit dans sa douleur comme en un voile d'agonie, insensiblement, inconsciemment.

Un bruit dans sa porte la réveilla en sursaut. C'était Dame Ouellet qui, très inquiète, demandait :

— Dosithée ! Dosithée ! es-tu réveillée ?

— Oui, maman. Quelle heure est-il ?

— Sept heures.

Un soleil chaud et caressant pénétrait dans la chambre par la fenêtre demeurée ouverte toute la nuit. Mille chants d'oiseaux heureux s'élevaient du bocage qui précédait le verger. Une brise joyeuse fredonnait dans les ramures. Et quels parfums exquis emplissaient l'atmosphère ! C'était toujours la splendide nature qu'adorait tant Dosithée.

Elle esquissa un sourire pâle et se mit sur son séant. Mais elle parut s'étonner de se voir toute vêtue... et elle s'étonna bien davantage de constater que son corsage était trempé. Et ses oreillers !... Et ses yeux faisaient mal, sa tête était lourde, et son cœur... Ah ! ce pauvre cœur, comme il se crispa effroyablement au souvenir de ce qui était survenu la veille ! Elle revit tout à coup, comme au travers des brumes d'un passé lointain, l'image triste de Léandre. Un sanglot la secoua en entier.

Elle se leva tout à fait d'un mouvement brusque, mais ses lèvres blêmes ne purent retenir une plainte de souffrance. Elle se sentait toute courbaturée. Elle eut envie de se regarder dans son miroir, mais elle n'osa pas par crainte d'y voir un visage qui l'aurait effrayée. Elle s'accouda à sa fenêtre, comme elle faisait par tous les

matins ensoleillés, et là, pensive, triste, douloureuse, elle laissa ses yeux errer sur le paysage en fête. Mais elle ne voyait rien que les gémissements de son cœur.

— Tu descends donc pas déjeuner, Dosithée ? cria d'en bas Dame Ouellet.

Un arôme de jambon grillé montait jusqu'en la chambre de la jeune fille.

— Tout à l'heure, maman, répondit-elle d'une voix qu'elle ne reconnaissait pas elle-même.

Elle entendit un roulement de charrette, une voix rude commander des bêtes, puis elle aperçut par-dessus les arbres du bocage son père conduisant ses boeufs roux et sa charrette vers une prairie où les foin récemment coupés avaient été mis en meulons le samedi d'avant. Phydime allait charger ces foin pour les rentrer dans ses fenils. Tous les jours de la fenaison Dosithée avait aidé son père : elle montait sur la charrette et tassait le foin qu'y jetait Phydime à grandes fourchées. Et c'était pour elle un plaisir, et ces foin étaient si soyeux et odorants. Or, ce lundi matin, Phydime, croyant que sa fille était malade, s'en allait seul au champ. La jeune fille sentit un chagrin nouveau s'ajouter à toutes ses peines. Elle aurait voulu crier gaiement :

— Papa ! Papa ! attendez-moi !...

Elle ne le pouvait pas, elle demeurerait figée dans sa tristesse et son désespoir.

Et Phydime aussi était triste. Il ne chantait pas comme à l'ordinaire. Assis sur le bord de sa charrette près de la ridelle d'avant, les jambes pendantes, tête basse, il laissait aller ses boeufs de leur pas mesuré et fumait sa pipe à grosses bouffées distraites. Bientôt la charrette et les boeufs roux disparurent avec leur maître.

Dosithée se replongea avec une maladive persistance dans les débris de son rêve brisé. Mais avait-elle donc véritablement fait ce rêve d'être l'épouse de Léandre Langelier ? Non, c'est vrai ; mais il lui semblait que ce rêve elle l'avait longtemps caressé ! Elle s'imaginait vivre dans un passé reculé, et qu'elle avait vraiment vécu de cet amour qui à présent la tuait. Elle se sentait aimée, elle aimait elle-même, et l'amour réciproque qui en découlait lui paraissait durer depuis très longtemps. Sur cet amour de rêve elle avait bâti son avenir, et soudain, au moment où le rêve allait se transformer en réalité, tout s'était brisé

en mille miettes, comme peut se briser un cristal ou une porcelaine en tombant sur la pierre. Son cœur était tombé sur un marbre, et il s'était cassé en morceaux; le choc avait ébranlé toute la charpente qui le contenait. Oui Dosithée sentait son corps aussi brisé, aussi meurtri que son cœur. Car le cœur, c'est la source de la vie, et tout s'arrête dès qu'il cesse de battre; il est au corps humain ce qu'est à l'horloge son mécanisme.

Mais, nature vaillante, la jeune fille pouvait-elle se laisser entraîner tout au fond de ses désespoirs? Ne saurait-elle pas réagir? Et ne savait-elle pas que le temps guérit tous les maux et toutes les souffrances? Oui, elle guérirait!..... Cet espoir illumina soudain son âme, il lui apparut comme une échelle de salut dans un gouffre qui l'attirait vers des profondeurs insondables, et à cette échelle elle s'agrippa énergiquement.

Cet espoir lui vint en songeant qu'elle se devait à ses vieux parents, et par ricochet elle songea à l'amour qu'avait pour elle Zéphirin! Oui, c'est là qu'était le salut, le bonheur! Elle le pensa sincèrement. Aussi put-elle réagir rapidement. Ce fut un coup de sa vaillance: elle se redressa, fit quelques pas rapides dans sa chambre pour remettre tout son sang en circulation, arrangea promptement sa toilette et descendit près de sa mère qui l'attendait.

Si Dosithée était encore pâle, du moins toutes traces de larmes avaient disparu. Ses yeux n'étaient plus même rougis, par contre ils étaient secs, ils ne flottaient plus dans cette rosée qui les faisait ressembler à des perles humides; la pauvre enfant avait en une seule nuit tari, peut-être, la source de ses larmes.

Sa mère la considéra avec une tendre anxiété.

—Es-tu mieux, ma chérie? questionna-t-elle.

—Oui, maman, répondit-elle avec un sourire pâle.

Et elle s'empessa d'ajouter en guise d'explications:

—J'ai peut-être mangé trop de cerises hier...

Elle voulait par là éloigner toutes questions embarrassantes et ne pas laisser deviner la nature de ses chagrins.

Dame Ouellet soupira, hocha la tête

comme si elle n'avait pas été convaincue, et dit:

—Ca n'a pas l'habitude de te rendre malade, pourtant.

Dosithée ne répliqua pas.

Elle mangea peu et du bout des dents. Puis elle dit:

—Maman, si vous pouvez vous passer de moi, je vais aller aider papa à rentrer ses foin.

—Va, ma fille, si t'aime mieux ça; et puis ça te fera peut-être plus de bien que de rester à la maison.

Dosithée remonta à sa chambre pour mettre une robe d'indienne bleue, elle se coiffa d'un large chapeau de paille orné d'un ruban rose, noua autour de son cou blanc un mouchoir rouge, et, non moins ravissante ainsi accoutrée, elle partit pour la prairie.

.....

Un peu après les foin vinrent les jours de moissons.

Leur abondance et leur richesse ne semblèrent pas créer de joie chez Phydime, il devenait toujours plus sombre et plus songeur. Il semblait aussi perdre rapidement de ses forces physiques. Il n'allait plus au travail avec le même entrain, et cette transformation s'était plus manifestée depuis le jour où Dosithée avait été trouvée évanouie près d'une fenêtre de la salle. Décidement, quelque chose d'arnormal paraissait miner l'état physique et moral du fermier. Il ne souriait plus du tout, peut-être aussi parce que Dosithée avait perdu elle-même son sourire? A la vérité, la jeune fille n'ébauchait que rarement un maigre sourire tout plein d'amertume.

Si on lui demandait de quoi elle souffrait, elle répondait qu'elle était très bien.

Dame Ouellet branlait la tête d'un air morne.

Phydime jetait à sa fille un regard singulier, on eût dit qu'il devinait le mal.

Et elle, Dosithée, amaigrissait, elle achevait de perdre l'admirable incarnat de son teint.

Zéphirin venait de plus en plus souvent à la maison pour faire sa visite à celle qu'il espérait toujours épouser. Que son sourire fût mélancolique, il n'influa pas sur le caractère de la jeune fille; elle était aimable avec Zéphirin, pleine d'attentions pour lui dont l'amour devenait impatient.

Phydime, voyant sa fille s'anémier de jour en jour ne voulut pas compter sur elle pour l'aider à la moisson. Il fit écrire Dame Ouellet à Horace de venir travailler à la récolte. Horace ne répondit pas. Zéphirin offrit ses services, déclarant que son père pouvait se passer de lui. Durant un mois entier il travailla avec Phydime. Il se trouva donc en commerce intime avec Dosithée, et tous les soirs, après la journée faite, tous les deux avaient de longues conversations. Et tacitement la jeune fille consentait à devenir la femme de Zéphirin.

Tout joyeux, il lui demandait :

—Comme ça, on va pouvoir se marier à l'automne?

Elle souriait seulement.

Zéphirin prenait ce sourire pour une réponse affirmative.

Vint le mois d'octobre et les premiers gels.

Lorsque Zéphirin eut terminé son travail chez Phydime, il avait demandé à Dosithée, avant de retourner chez son père :

—Ainsi, ce sera pour avant le temps des Avents?

Elle avait encore souri pour toute réponse...

XIII

Chaque dimanche, après ou avant la messe, la jeune fille avait revu Léandre Langelier qui l'avait saluée du meilleur sourire et de la plus belle révérence.

Un dimanche, il l'avait abordée et lui avait dit avec un sourire triste :

—Ah! mademoiselle voici que vient le temps où les fleurs vont se faner... puis ce sera l'hiver endeuillé!

Oh! comme elle avait compris l'allusion: oui, elle était une fleur qui se fanait même avant l'hiver, et le deuil serait pour lui comme pour elle. Pour lui, la fleur qu'il avait rêvé de cueillir ne serait plus; pour elle, le soleil qu'elle avait espéré se serait éteint!

Et quand vint octobre, pluvieux et sombre, la fleur si éblouissante qu'on avait connue demeurait à peine l'ombre d'elle-même. Chacun le remarquait. On se demandait :

—Est-ce que c'est son mariage prochain avec Zéphirin Francoeur qui lui fait ce mal-là?

Oui, on paraissait le deviner: c'était bien ce mal-là!

Plus approchait le jour où ce mariage se ferait, plus Dosithée s'en allait vers le néant. Et, pourtant, rien encore n'avait été entendu définitivement entre les intéressés. Ce fut le père Francoeur qui vint pour décider de l'affaire sans plus.

Ce jour-là, il trouva Phydime fumant sa pipe au coin du poêle, toujours silencieux et méditatif. Dans un angle éloigné, Dame Ouellet filait.

Dosithée était là-haut tissant une pièce d'étoffe, et l'on entendait distinctement le bruit des pédales et du ros.

Comme il arrivait toujours à ces visites accoutumées, on se souhaitait le bonjour, puis le silence s'établissait. Le père Francoeur bourrait sa pipe, l'allumait, fumait un moment puis attaquait la conversation.

Ce jour-là, après avoir tiré quelques rudes bouffées de sa pipe, il y alla à brûle-pourpoint d'une question qui parut surprendre Phydime.

—Eh ben! Phydime, êtes-vous décidé à marier votre fille à mon garçon Zéphirin?

Phydime se sentit pris au dépourvu.

Il plongea ses regards gris acier dans les yeux timides du père Francoeur, puis il toussa, cracha, fuma et répondit :

—Père Francoeur, c'est pas à moi à décider, c'est à Dosithée. Si elle veut, c'est ben; si elle veut pas, c'est son affaire. Moi, je veux pas me mêler de rien. Mais si elle veut, ton gars deviendra mon gars, et quand je mourrai mon bien sera son bien. Est-ce qu'on peut parler mieux que ça?

—Ah! oui, c'est ben parlé. Seulement, Zéphirin voudrait décider ça tout de suite, afin de fixer la date. Il voudrait ben se marier avant les Avents.

—Eh ben! j'en parlerai à Dosithée, et je vous dirai ce qui en est. A propos, père Francoeur, comment est-ce que je dois à votre garçon pour le temps qu'il m'a aidé?

—Ah! parlez donc pas de ça, Phydime, c'est rien. Il a été ben content de vous rendre ce service-là. D'ailleurs il se considère déjà pas mal comme votre gendre, et il l'a fait pas mal aussi pour Dosithée. Voyez-vous, il s'est dit: si je vais pas aider à Phydime, ce sera Dosithée qui sera obligée de lui aider, et comme je sais qu'elle est pas ben ben, je vais prendre sa place. Je vous l'ai déjà dit, Phydime, Zéphirin n'est pas

regardant, jamais il voudrait se faire payer pour un service comme ça.

—Oui, c'est un garçon généreux, admit Phydime, et je lui revaudrai ça quand même un jour ou l'autre.

Le père Francoeur s'en alla, mais non avec la décision qu'il aurait voulu emporter pour son fils. Il avait espéré que Phydime consultât sa fille de suite, mais Phydime n'avait pas appelé Dosithée. Il s'en était donc allé avec son espoir déçu, marmonnant avec humeur :

—C'était pourtant pas difficile de demander à sa fille... qu'est-ce qu'il a donc dans le corps, Phydime?

Ce qu'avait Phydime?... Ah! c'est qu'il lui en coûtait gros de marier sa Dosithée avec Zéphirin. D'abord il trouvait le père Francoeur trop intéressé à ce mariage, et il n'oublait jamais ce fameux procès qui l'avait si fort humilié; ensuite, il pensait toujours à l'autre... à Léandre!

—Pourquoi qu'il vient pas nous voir? se demandait-il souvent.

Si Phydime avait soupçonné quelque chose dans les rares et courts rapports qui avaient eu lieu entre Léandre Langelier et sa fille, il était loin de la vérité entière. Et le secret que cachait si bien sa fille, le tiendrait-il jamais?

Lorsque le père Francoeur se fut retiré, Phydime interrogea sa femme.

—Eh ben! qu'est-ce qu'on va faire, Phémie?

—Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse? bougonna Dame Ouellet sans arrêter son rouet. T'as rien qu'à faire la commission du père Francoeur à Dosithée, et elle décidera ce qu'elle voudra. Mais faut toujours ben qu'elle se marie un jour ou l'autre, et te faut un gendre, puisque Horace n'a pas l'air de vouloir revenir.

—Ah! le sacré gueux, gronda Phydime, il reviendra, mais il reviendra trop tard. C'est égal! s'il revient, et si j'ai un gendre, je lui achèterai une terre à Horace. J'aimerais mieux faire tous les sacrifices plutôt que de le voir là-bas à se massacrer dans les ateliers du chemin de fer. Comme ça, si Dosithée acceptait Zéphirin, ça ferait ton affaire, Phémie?

—Lui ou un autre, du moment que ça fera l'affaire de notre fille et la tienne. Faut aboutir à quelque chose. Et puis t'as été à même de le voir, Zéphirin a du coeur et de la vaillance.

—Oui... mais il est pas ben ben instruit pour Dosithée!

C'était peut-être là le point le plus embarrassant pour le fermier, tant il tenait à donner sa fille à un garçon qui posséderait pour le moins autant d'instruction que celle-ci.

Avant de consulter Dosithée, il décida d'attendre au soir pour se donner le temps de réfléchir encore. Mais toute la réflexion qu'il fit le reste de cette journée ne l'avancapas, il en était toujours au même point :

—Est-ce que sa fille, instruite, serait heureuse avec Zéphirin qui n'était pas ben ben instruit?...

Le soir, après le souper, Phydime brusquement aborda la grave question.

—Dosithée, dit-il d'une voix peu sûre, le père Francoeur veut savoir si tu vas marier Zéphirin... que décides-tu?

—Désirez-vous ce mariage, papa? demanda la jeune fille timidement.

—Moi, c'est pas de mes affaires, ça te regarde!

—Et vous, maman? questionna encore la jeune fille.

—Moi, je dis que Zéphirin c'est un bon garçon et qu'il fera aussi ben ton affaire qu'un autre. Mais tu es libre, et fais ce que tu voudras.

—Eh bien! papa, et vous, maman, je vais vous dire la vérité : je n'aime pas Zéphirin, mais j'ai pour lui une grande estime. Et vous, papa, vous vieillissez rapidement et vous avez besoin d'aide sur la terre, c'est pourquoi j'épouserai Zéphirin quand il le voudra.

—Tu es sûre que tu ne le regretteras pas? demanda Phydime.

La jeune fille ne répondit pas de suite.

—Parle, commanda Phydime, je veux tout savoir. Car si t'as des doutes, vaut mieux rester comme t'es et comme nous sommes. Plus tard, qui sait... Il y a une chose que je peux te dire : si t'aimes pas Zéphirin, ne le marie pas... attends!

Dosithée se mit à pleurer.

Dame Ouellet pleura aussi, c'était plus fort qu'elle.

On était assis autour de la table, et le repas était terminé.

Phydime se leva brusquement et gagna sa chaise au coin du feu pour qu'on ne vit pas les larmes qui venaient à ses yeux.

Il alluma sa pipe.

Le silence s'était fait, troublé seulement,

dehors, par les derniers chants du crépuscule, dedans, par les sanglots difficilement contenus de Dosithée.

—Pourquoi pleurer? demanda tout à coup Phydime d'une voix bourrue qui lui aidait à cacher son émotion.

La jeune fille ne parla pas, mais par un grand effort de sa volonté, elle réussit à dompter son chagrin et à arrêter tout à fait le flot de ses larmes.

Phydime et sa femme comprirent bien, cette fois-là, que leur fille aimait... Mais qui donc aimait-elle? Était-ce Léandre? Et aimait-elle Léandre sans espoir?

Oh! comme Phydime eut une forte envie de confesser sa fille, de lui faire avouer le terrible secret qui la tuait peu à peu, et peut-être aurait-il trouvé le moyen de la remettre dans la voie du bonheur. Mais il redoutait tant de toucher à quelque chose de trop délicat pour lui, homme rude, qui ne savait pas s'y prendre.

Après un moment de silence, il dit entre haut et bas, comme pour répondre à ses pensées :

—Eh ben! on va laisser faire encore un peu, et on verra ensuite.

La veillée s'écoula tristement sans qu'une décision fût prise.

Les jours suivants furent encore plus tristes, plus mornes, plus douloureux pour Dosithée. Elle s'essayait à prendre une résolution, mais elle en était incapable. Vingt fois par jour elle se disait : "Il le faut... il le faut..." Oui, mais chaque fois elle se trouvait prise d'épouvante mystérieuse. Oh! quel puissant et inhumain pouvoir la tenait donc ainsi en ses affreuses tenailles! Souvent elle se croyait aux prises avec une bête immonde qui l'enserrait de tentacules innombrables. Non, non... jamais elle ne pourrait se résoudre à donner de son plein gré sa main à Zéphirin!

A deux ou trois reprises le père Francoeur était revenu à la charge pour avoir une réponse définitive.

—Faudrait ben savoir ça avant la Toussaint? avait-il dit une fois avec un air impatienté.

—Oui, la Toussaient approchait rapidement.

Dosithée, de plus en plus tourmentée, voulut essayer d'en finir.

—Père Francoeur, bégaya-t-elle, on décidera la chose après-demain... après-demain, le vingt-cinq...

Et elle s'était sauvée à sa chambre pour laisser libre cours à sa torture, à ses pleurs dont la source semblait revivre.

Or, le lendemain, la jeune fille tombait malade, d'un mal qu'elle ne connaissait pas.

Phydime alla chercher le médecin qui diagnostiqua devant le père et la mère :

—Ebranlement du système nerveux!

Mais en lui-même il reconnaissait le vrai mal et en savait le véritable degré.

—Un mal d'amour! pensait-il.

—Est-ce que c'est grave, cet ébranlement? avait demandé Phydime, soucieux et inquiet.

—Non, ça va passer comme c'est venu. Des toniques, une diète suivie, c'est tout. Quelques jours de repos suffiront pour la remettre sur pieds.

En effet, le matin de la Toussaint Dosithée s'était levée assez bien portante, quoique affaiblie.

—Je compte ben que t'as pas envie de venir à la messe? avait demandé Phydime.

—Non, papa, je n'aurais pas la force. Mais si vous voulez l'apporter, je vais vous donner une lettre.

Il la regarda avec surprise.

—C'est bon, dit-il seulement.

Dosithée remonta à sa chambre et se mit à écrire une courte lettre à laquelle elle avait dû longuement penser. Sa main tremblait beaucoup, mais elle parvenait à rendre son écriture bien lisible. Elle glissa la lettre dans une enveloppe et mit sur celle-ci la suscription, mais, cette fois, d'une main plus ferme. Elle descendit et donna la lettre à son père.

Phydime ne savait pas lire, et il demanda :

—A qui cette lettre?

Dame Ouellet se trouvait un peu à l'écart, mais pas si éloignée qu'elle n'aurait pu entendre. Aussi la jeune fille se pencha-t-elle à l'oreille de son père pour murmurer, rougissante et défaillante :

—Pour monsieur Léandre Langelier...

Phydime faillit tomber à la renverse.

—Sacré mille tonneaux! jura-t-il.

Il écarquillait les yeux sur l'enveloppe, rougissait, souriait largement.

Dosithée tremblait comme une feuille, et parfois l'on aurait dit qu'elle avait des vellétés de reprendre la lettre.

Dame Ouellet ouvrait des yeux stupéfaits.

Phydime, comprenant que sa fille voulait que la chose demeurât secrète pour le moment, retrouva sa figure impassible et grogna :

—C'est bon.... c'est bon.... j'vas lui donner ta lettre à Monsieur le curé!..

Il s'en alla, content d'avoir donné le change à sa femme.

Car Dame Ouellet n'allait pas non plus à la messe, elle ne voulait pas laisser seule sa fille malade.

Phydime prit le chemin de l'étable pour aller atteler.

Dosithée remonta à sa chambre, la solitude était son meilleur réconfort. Elle s'accouda sur l'appui de sa fenêtre fermée, et par le rideau de dentelle et la vitre légèrement givrée à ses quatre angles, elle surveilla la route par où s'éloignerait son père.

Se trouvant seul pour aller à la messe ce matin-là, Phydime attela la poulie grise à sa "slague".

Dosithée le vit passer sur la route en bas, puis elle le suivit longtemps des yeux à travers les arbres dépouillés et tout blancs de givre.

Le ciel était couvert et bas. Une petite neige fine commençait à tomber et blanchissait peu à peu la route et les champs. Un vent froid s'élevait du Nord-Ouest, et ce vent, tout à coup, lui apporta à travers le mince brouillard de neige la voix de son père. Elle écouta avec attention, tremblante, approchant son oreille de la vitre glacée. Était-ce possible?... Oui... elle entendait parfaitement, quoique mêlée et se confondant au roulement de la "slague", elle entendait son père chanter sa chanson "des boeufs". Phydime chantait! C'était incroyable, lui qui n'avait pas chanté depuis des mois! Dosithée ne voyait plus son père, mais elle saisissait encore dans l'éloignement et par échappées, parfois sonores, la voix de son père et le roulement moins saisissable de la voiture. Puis ce fut le silence autour d'elle, puis le gémissement du vent au-dehors et le rideau de neige qui s'agitait frileusement. N'importe! Dosithée se sentit revivre à demi : car la voix joyeuse de son père avait fait luire un rayon de soleil dans l'ombre si épaisse de son cœur...

Elle sourit...

XIV

Et son sourire demeura dans la longue rêverie qui s'empara d'elle; elle songeait à sa lettre à Léandre, à l'effet qu'elle pourrait produire sur le jeune homme. Mais qu'avait-elle donc écrit? Voici :

"Si vous avez pour moi encore la même estime que j'ai devinée il y a deux mois, ce dimanche où vous m'avez fait vos adieux, venez me le dire. Car la nouvelle que vous avez apprise n'était pas fondée, car je n'ai jamais fait de promesse, et ce que vous avez pensé qui aurait lieu, n'aura pas lieu...."

C'était tout ce qu'elle avait écrit.

Elle n'avait pas voulu s'exprimer plus clairement, sûre qu'elle était que l'autre comprendrait nettement sa pensée.

Mais ce qu'il lui en avait coûté pour se décider à écrire ce billet! On lui avait appris au couvent qu'en aucune circonstance une jeune fille bien élevée ne peut ni ne doit faire d'avances à un jeune homme. Les conventions sociales ne sont ni articles de foi ni dogmes, mais il est un monde scrupuleux, pointilleux, toujours à cheval sur des fantaisies inventées par des fantaisistes, et il suffit que ces gens émettent quelques idées dites "de mode" pour que viennent s'enrôler dans leur sillage des multitudes d'esclaves. Foin des conventions sociales! pourrait dire le paysan avec justesse. Mais ce n'étaient pas précisément les conventions sociales qui pouvaient dicter à Dosithée la conduite qu'elle avait à tenir; ces conventions, proprement dites, n'avaient pas retenu ou essayé de retenir sa main. Sa seule crainte avait été d'appeler à son secours un jeune homme qui ne l'aurait pas aimée. Certes, elle croyait que Léandre l'aimait, mais sa certitude n'était pas complète attendu que cette certitude ne reposait que sur des apparences. Alors c'était livrer un secret intime à l'aventure. Car son amour à Dosithée, était un secret. On aurait pu le soupçonner, mais non le surprendre. Or, toute sa crainte avait résidé dans cette pensée : "Si elle allait livrer son secret à Léandre, et si lui, Léandre, ne l'aimait pas!"

Un autre sentiment avait également agité son esprit indécis en méditant les termes de cette lettre : n'était-ce pas manquer de

loyauté envers Zéphirin que d'écrire ce billet à Léandre? Oui, si elle eût fait des promesses formelles à Zéphirin. Mais à Zéphirin elle n'avait rien promis. Au contraire, combien de fois avant de s'engager à ce dernier, n'avait-elle pas songé à lui avouer son amour pour Léandre. Oui, une fois entre autres, elle avait eu envie de crier au fils du père Francoeur : "Zéphirin, prenez-moi, mais sachez que ce n'est pas vous que j'aime... mais Léandre Langelier."

Mais aurait-elle eu le droit de divulguer son amour pour Léandre à autrui, sans savoir, sans être certaine que ce même amour était partagé par Léandre? Moralement, non! Alors que faire?... Et c'est en raisonnant, qu'elle arriva à cette résolution : "Je vais savoir si Léandre m'aime; s'il m'aime et me le confesse, je dirai à Zéphirin le lien d'amour qui m'unit déjà, et, s'il est généreux, il me laissera à Léandre!"

Et comme si elle avait eu l'intuition que Zéphirin, en effet, serait assez généreux pour s'effacer, Dosithée se mit à chanter doucement ce seul nom :

—Léandre! Léandre! Léandre!...

Ah! oui, Léandre, c'était bien sa vie, tout son bonheur futur!

Maintenant son appel était parti, comme un agonisant dans un souffle appelle à lui ceux qui lui sont chers. Maintenant, elle n'avait plus qu'à attendre, et à mesure que l'heure avançait elle rentrait dans son rêve favori : se voir l'épouse de Léandre Langelier! Elle se laissa emporter tout entière dans ce rêve. Elle se vit dans le voile des épousées, au bras de l'élu, devant l'autel resplendissant de lumières et orné de fleurs. La foule autour d'elle se pressait, curieuse, réjouie, avide, admirative. Dosithée se voyait exultante, dans un ravissement presque céleste. Elle se redressait avec fierté dans une apothéose triomphale. Elle se voyait heureuse, belle, enviée!

Pauvre Dosithée! allait-elle commettre l'étourderie de tant de jeunes filles qui n'ont conçu le mariage qu'à travers les parures de la noce et les plaisirs de la fête?

Non, elle n'était pas coquette à ce point. Tout de même, elle se fût grandement réjouie de se voir enviée au bras de son Léandre! Oh! il n'y aurait pas eu le moindre mal à cela. D'ailleurs, Dosithée était femme et elle ne pouvait que subir les ca-

prices de sa nature un jour ou l'autre; car la coquetterie est bien le moindre péché de la femme. Et elle n'est pas un défaut, comme tentent de le dire certains esprits grognons parmi le sexe homme, au contraire, elle est de la femme la parure et le charme. Que si la femme s'avisait de perdre sa coquetterie, elle perdrait de ce coup funeste la moitié d'elle-même.. Oh! non, ô hommes trop sévères! ne blâmez pas trop cette exquise coquetterie qui vous a séduits! Laissez sa coquetterie à la femme, car cette coquetterie fut et est encore le lien le plus puissant qui vous rattache à elle!...

Mais empressons-nous de dire que Dosithée ne se plaisait pas uniquement pour elle-même dans son beau rêve, car ce rêve, elle l'avait deviné, avait été également celui de son père. Oui, Phydime avait souvent rêvé de voir sa fille l'épouse de Léandre. Non, Phydime n'était pas pour Zéphirin, il l'avait dit presque clairement :

—Oui, Dosithée, marie-le si tu veux, mais il n'est pas ben ben instruit!

Son mariage avec Léandre, s'il se faisait, serait donc du goût de son père. Elle pouvait donc se réjouir doublement. Ah! oui, ce pauvre père! comme Dosithée était contente de lui faire plaisir! Quant à Dame Ouellet... certes, elle aurait fort bien accueilli Zéphirin comme gendre; mais en fouillant les pensées intimes de la brave femme on aurait pu découvrir qu'elle aurait accueilli Léandre mieux encore. Donc le rêve de la jeune fille n'était pas déplacé, ni risqué; il était juste et ne faisait de mal à personne. Loin de faire du mal à quiconque, il faisait des heureux... hormis, peut-être, Zéphirin?

—Pauvre Zéphirin! soupira Dosithée, il va certainement souffrir!

Elle s'apitoya sur le champ... Elle s'apitoyait tout comme si elle eût été certaine d'être bientôt la femme de Léandre.

Et sans qu'elle le voulût, elle se mit à établir un parallèle entre les deux jeunes hommes. Non, il n'y avait pas à dire : Léandre l'emportait du coup sur l'autre et sous tous les rapports. Il y avait toute une gentilhommérie dans ce garçon, il y avait quelque chose de très chevaleresque, comme cherchait à se le prouver Dosithée. Ne s'était-il pas modestement éclipsé, lorsqu'il avait cru savoir qu'il y avait amour et promesses entre elle et Zéphirin? Que d'au-

tres jeunes hommes auraient pris les moyens, et les moins honnêtes peut-être, pour écarter un rival et remporter la conquête? Et c'est si facile : quelques petites médisances très souvent suffisent, ou même de petites calomnies. Ou bien encore on essaie le ridicule sur un rival heureux, on distille sur son compte, et, mieux encore, on fait par d'autres distiller les méchancetés et les vilennies, et ce rival, on finit par le rendre odieux à celle qui l'aimait. Non, certainement, Léandre n'était pas homme à jouer ce jeu de coquin; il était incapable de telles bassesses. Léandre Langelier jugeait indigne d'un jeune homme qui se respecte de chercher à supplanter un rival, quand ce rival est le premier. Il voyait là un droit de propriété sur lequel la saine morale ne permet pas d'empiéter. Et il trouvait non moins indigne qu'un homme essayât, par des conseils insidieux, des allusions pernicieuses ou par la tricherie quelconque, de s'implanter en maître dans le foyer d'autrui. Selon lui c'était acte de fourberie, de trahison, de lâcheté. Et il avait peut-être raison. Quand l'amour ou l'amitié a uni deux êtres, c'est lâcheté pour quiconque y vient jeter la division et la discorde. Que dire de ceux qui, par de perfides conseils, tentent de désunir deux âmes liées par les liens de l'amour et du mariage? Léandre Langelier aurait bellement fustigé tous ces beaux-parents qui, au foyer conjugal de leurs enfants, vont semer les germes de leurs stupides envies, de leurs jalousies ou de leur imbécilité. Et, comprenant la gravité de l'action et les terribles conséquences que font naître les semeurs de discordes, il ne pouvait donc chercher à désunir ceux qui étaient unis. Et voilà pourquoi il s'était effacé entre Dosithée et Zéphirin.

Pourtant, il avait commis une faute, quoique légère. Pourquoi était-il venu faire ses adieux à Dosithée? Ils n'étaient nullement nécessaires, ces adieux. Hélas! l'homme ne manque pas non plus de faiblesses. Pour ne pas faire le malheur de deux enfants qui s'aimaient, comme il le pensait, Léandre préférait s'éloigner; néanmoins, il ne sut résister à la tentation de laisser soupçonner à celle qu'il aimait en secret le rêve délicieux qu'il avait fait. Mais cette démarche ne pouvait-elle pas être une tentative d'écarter de l'un et de l'autre Dosithée et Zéphirin? Elle pouvait

en avoir l'apparence seulement. Car Léandre était assuré, certain que Dosithée aimait Zéphirin, que lui n'en était pas aimé, et que ses paroles d'adieu, ses souhaits de bonheur à la jeune fille étaient incapables de briser un lien complètement tissé. Eût-il pensé que sa démarche pouvait être un danger au bonheur de Dosithée ou de Zéphirin, il ne l'aurait pas entreprise.

Aussi, quel effroi l'assailit lorsque, ce matin de la Toussaint, Phydime remit au jeune homme la lettre de Dosithée. Il trembla de tout son être.

— Oh se dit-il avec émoi, est-ce que j'aurais sans le vouloir...

Il n'osa pas compléter sa pensée, il manquait de hardiesse.

Il se troubla étrangement, et son trouble n'échappa pas à Phydime qui, sur le moment, demeura très étonné et inquiet. Il lui était impossible d'interpréter les sentiments du jeune homme, tant la physionomie de ce dernier se transformait rapidement. En effet, Léandre Langelier était sous le coup des pensées les plus contraires. Depuis deux mois il s'avouait qu'il aimait Dosithée, et pendant ces deux mois il avait refoulé son amour en s'affirmant qu'il n'avait pas le droit d'aimer cette enfant dont un autre avait reçu la promesse ou le serment. Pour échapper aux serres de cet amour, il s'était mis à chercher une autre jeune fille qui pût lui faire oublier celle qui, la première, avait fait tressaillir son cœur : il n'en trouva aucune. Et il avait continué de penser à Dosithée, mais sans espoir; le souvenir de la jeune fille était à son cœur malade un baume très doux. L'oublierait-il complètement? Peut-être oui, mais seulement lorsqu'elle serait devenue la femme de l'autre! Sans le savoir Léandre conservait toujours un faible espoir.

Et voilà que, bien à l'improviste, son père lui apportait une lettre d'elle. Une lettre!... Oui, il la tenait là, dans ses mains tremblantes. Quel malheur lui annonçait-elle... ou quelle joie? Non... ce ne pouvait être une joie! Allons! il allait bien savoir...

Mais ouvrir cette lettre et la lire sous les yeux de Phydime? Il ne l'osait pas... La cloche de l'église résonna lourdement dans l'atmosphère base et chargée de neige. Les paysans qui s'attardaient encore devant le temple entrèrent. Phydime les suivit. Lé-

andre à son tour pénétra dans le temple saint. L'office allait commencer.

Quand il fut dans son banc, le jeune homme se décida à prendre connaissance de la lettre. Il le fit avec beaucoup de précautions, afin que les fidèles dans son voisinage n'y vissent rien. Il lut hâtivement des mots qui prenaient un sens magique, miraculeux... des mots qui jetaient à ses yeux éblouis des rayons de lumière. Une joie intense le fit défaillir presque. Ah! s'il avait la même estime pour elle... le même amour! Elle le demandait!... Ah! mais, elle n'aimait donc pas l'autre? Ah! mais, elle ne s'était donc pas promise? Et elle l'appelait... elle l'appelait à elle!...

Une joie comme celle qui envahit Léandre ne se peut dépeindre!...

Après l'office divin, près d'un groupe de paysans rassemblés sur la place de l'église, Phydime bourrait sa pipe.

Léandre s'approcha et le tira à l'écart.

—Monsieur Phydime, murmura-t-il avec un sourire heureux, vous pourrez dire à mademoiselle Dosithée que j'irai ce soir...

—Ah! mon garçon, s'écria familièrement Phydime tout réjoui et en frappant l'épaule du jeune homme, vous serez joliment bien attendu!

Et tous deux se comprirent de suite dans le même transport de joie.

XV

Toute cette matinée et jusqu'au retour de son père Dosithée endura un supplice parfois suave, parfois atroce.

Viendrait-il?...

Toute sa pensée était ramassée en cet espoir.

Par sa fenêtre elle guetta donc le retour de Phydime.

Vers onze heures la neige avait cessé de tomber, et il en était tombé si peu que le sol n'était pas entièrement recouvert. Néanmoins, toute la campagne était blanche, de même que les montagnes du Nord, et, comme glissant sur cette blancheur immaculée, le fleuve roulait ses eaux sombres. Un manteau grisâtre enveloppait encore le firmament; et, avec ses bois dénudés, les prés blancs et déserts, le silence qui planait de toutes parts, la nature, si merveilleuse quelques mois auparavant, avait pris un visage blême et mélancolique. Dosithée la considérait avec un immense regret.

Plus tard, quand l'heure vint où Phydime serait de retour de l'église, Dosithée attachait ses yeux anxieux sur la route. De loin elle l'aperçut, il venait grand train. Puis elle perçut le roulement de la voiture, mais assourdi par la mince couche de neige.

Quelle nouvelle allait-il apporter?

Le front collé à la vitre, les mains crispées sur l'appui de sa fenêtre, le sein bouleversé, haletante, elle attendit, la pauvre Dosithée! Un condamné à mort n'attend pas avec plus de trouble l'heure terrible. Son cœur battait à se rompre. L'angoisse la mordait cruellement. Une sueur froide humectait tout son visage. Souvent elle était saisie d'étourdissements passagers...

La voiture approchait rapidement. Oui, Phydime venait au grand trot de sa poulche grise, comme s'il avait eu hâte d'arriver.

Ah! quelle nouvelle... quelle nouvelle apportait-il?

La jeune fille sentit ses jambes se dérober sous elle, ses dernières forces l'abandonner. Dans son cœur l'espoir et la crainte se livrèrent un dernier et rude combat... qui l'emporterait? Et elle le présentait, la pauvre jeune fille : oui, si c'était la déception qu'on lui apportait, elle allait s'écraser là... morte peut-être! Elle sentait son cœur si affaibli, que le moindre choc pourrait l'arrêter net de battre! Bon ou mauvais, le coup allait être décisif!

Tout à coup, alors que la voiture se trouvait encore à un arpent environ de la maison, Dosithée entendit la voix de son père chanter joyeusement...

*J'ai deux grands boeufs dans mon étable,
Deux grands boeufs blancs marqués de*

[roux;

*Ma charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.*

Paupières closes, chancelante, Dosithée allait pousser un cri de joie suprême..... Elle se contint pour prêter l'oreille. Elle ne voyait ni n'entendait plus son père. Pour une seconde le silence s'était fait. La voiture venait de s'arrêter devant la maison. Puis de nouveau la voix de Phydime s'éleva, elle ne chantait pas cette fois, elle parlait... elle appelait :

—Phémie! Phémie!

Dame Ouellet était accourue dans la porte donnant sur la galerie.

—Eh ben ! Phydime ? Eh ben...

Un pressentiment de bonheur agita si violemment Dosithée qui écoutait que, par crainte de tomber, elle s'assit sur le bord de son lit.

—Phémie, reprit la voix toute joyeuse de Phydime, dis à Dosithée, pendant que j'vas dételer à l'étable, que Léandre va venir à soir... oui, il va venir pour souper !

Alors la jeune fille se laissa choir tout à fait sur son lit et se mit à pleurer de joie.

.....

Phydime n'était plus le même homme, il était tout à fait rajeuni, rajeuni follement...

—Oui, fou comme une jeunesse ! bougonnait avec un sourire Dame Ouellet.

Et tout cet après-midi, lorsqu'il ne parlait pas, il chantait "ses boeufs".

—Patience ! criait Dame Ouellet, vas-tu finir de nous ahurir avec ta chanson ?

Presque entièrement revenue à elle, gaie, alerte, Dosithée aidait sa mère à préparer un repas succulent pour le soir. Et toutes choses semblaient s'arranger si bien : à l'église le père Francoeur avait dit à Phydime :

—Zéphirin est pas ben depuis hier, il n'a pas été capable de venir à la messe, et je pense ben qu'il pourra pas aller voir Dosithée à soir...

—Bon... tant mieux ! avait pensé Phydime.

Enfin, que voulez-vous ? Tout bon chrétien qu'était Phydime, il avait bien lui aussi, comme tout homme imparfait, sa petite dose d'égoïsme. Quoi ! il voulait le bonheur de sa fille, et si ce bonheur était venu enfin, il ne voulait pas qu'on vînt le lui ravir.

Sans doute, il plaignait le pauvre Zéphirin.

—Ça va ben le démancher ! pensait-il.

Oui, mais si Dosithée l'aimait pas... C'est pas dans leur destinée de se marier ensemble, pensait encore Phydime. Le bon Dieu veuille et il a pas voulu que ça se fasse, faut donc se soumettre sans regimber.

Certes, Phydime n'avait aucune difficulté à se soumettre, puisque les choses s'arrangeaient selon son goût et ses désirs.

—Sacré mille tonneaux ! soufflait-il de temps à autre à l'oreille de Dame Ouellet, ce qu'on va en faire une noce, Phémie ! Va

falloir écrire à Horace, à Georges, à Damas, à tous les enfants qu'ils viennent pour le mariage.

—Mais es-tu fou, Phydime ? Attends donc, répliquait Dame Ouellet. Est-ce que par hasard le jeune monsieur Léandre t'aurait fait des confidences pour que tu te mettes à faire des projets comme ça ?

—C'est toi qui es folle, Phémie, ripostait Phydime, tu me comprends pas. Voistu, moi, je devine... Si t'avais seulement remarqué comme Dosithée a repris de la vie ? Ah ! a-t-on été bêtes de s'être pas aperçus qu'elle l'aimait !

Dame Ouellet, qui n'était ni démonstrative ni expansive, essayait en écoutant son mari de se donner un air digne et grave. Mais au fond, tout au tréfonds d'elle-même elle raffolait de Léandre. C'est vrai que Zéphirin était un bon garçon, pensait-elle, mais Léandre.....

Et lui arriva vers les cinq heures, comme la nuit tombait, juste au moment où, entre la masse des nuages gris et la cime blanche des Laurentides, un rayon de soleil s'éteignait. Dans l'âme de Dosithée, ce n'était pas uniquement un rayon qui brillait, mais tout un soleil qui éclatait.

Accueilli avec un bel empressement, Léandre Langelier se montra discret et charmant, mais un peu sur la réserve peut-être avec Dosithée avec laquelle, d'ailleurs, il était impatient de se trouver seul. Ce moment vint, lorsque Phydime partit pour les étables avec sa femme : lui, pour faire son train coutumier, elle, pour traire les vaches.

Enfin... les deux amants étaient seuls.

Léandre ne perdit pas de temps.

—Vous voyez, mademoiselle, dit-il en prenant la main de la jeune fille, que je me suis empressé de répondre à votre lettre.

—Merci, murmura-t-elle, rougissante... Ce dimanche, vous vous en souvenez, je ne vous avais pas compris ou plutôt je vous ai compris trop tard !

—Il n'est jamais trop tard, vous le voyez bien, Dosithée !

—C'est vrai, répondit-elle, puisque nous nous comprenons enfin !

Le jeune homme venait de l'attirer à lui doucement, comme une chose fragile qu'il aurait eu peur de briser, ou comme un objet sacré qu'il aurait craint de souiller. Elle se laissa aller... elle s'abandonna....

elle se donnait enfin tout entière à celui qu'elle aimait... qui l'aimait!

Phydime et sa femme les trouvèrent assis côte à côte, la main dans la main, rayonnants tous deux.

—Ah! ah! se mit à rire doucement Phydime, je gage que c'est fait?

—Oui, si vous le voulez, dit Dosithée.

—Si je le veux... ça se demande pas, sacré mille tonneaux! Vite, Phémie, la bouteille, on va arroser ça!...

Ce ne fut pas long que des perles de cognac tombaient dans les cristaux. Et Phydime, enthousiasmé par ces perles, lança d'une voix tonnante la chanson de ses boeufs...

XVI

Comme on était trop rapproché des Avents pour préparer le mariage qu'on voulait, ce mariage fut décidé pour le lendemain des Rois. Car Phydime entendait faire des noces dont on parlerait longtemps dans le pays.

En effet, la noce fut remarquable.

Désespéré qu'il était, peut-être, Zéphirin n'y fut pas présent. Il était parti quelques jours avant Noël pour les Etats-Unis en compagnie du père Michaud qui allait y retrouver ses enfants. Mais avant de partir, Zéphirin avait déclaré à des amis, en parlant de Dosithée :

—Heu! elle sera pas plus heureuse avec Langelier qu'elle aurait été avec moi. Et puis, qu'est-ce que ça me fait de mal? Je l'aimais pas à en mourir, allez! Seulement, elle aurait fait mon affaire un peu mieux qu'une autre!

Quand Dosithée eut été instruite de ces paroles, elle se réjouit grandement; elle avait tant redouté de faire un malheureux! Mais loin de là : Zéphirin, qui, comme son

père, ne manquait pas de ruse, avait été guidé par l'intérêt plutôt que par le véritable amour.

Phydime ne manqua pas de se réjouir non plus. Oh! il l'avait bien pressenti que sa fille eût été malheureuses avec Zéphirin, et en son coeur il remerciait Dieu d'avoir veillé sur son enfant.

La noce fut rehaussée par la présence du curé, du député et de tous les notables de la paroisse. Tous les enfants de Phydime se firent un devoir de venir célébrer le mariage de leur soeur cadette.

Horace se réconcilia avec son père, et celui-ci lui acheta la terre du père Michaud voisine de celle des Francoeur, car il avait été entendu que Léandre demeurerait chez Phydime. Et voici ce que le jeune homme avait déclaré à Phydime quelques jours avant le mariage :

—Monsieur Phydime, je sais que vous aimez vos boeufs roux, et vous faites bien de les garder encore quelques années. Voici comment nous allons nous arranger : vous savez que j'ai acheté la terre des Lapointe, au bout de la vôtre. J'ai aussi acheté quatre chevaux de travail, et je pourrai cultiver ma terre et vous prêter main-forte ensuite. Vous et vos boeufs vous ferez ce que vous pourrez sans vous éreinter, moi je ferai le reste avec mes chevaux. Vous le savez, je suis jeune et vigoureux, je pourrai faire l'ouvrage de deux s'il faut; et avec l'amour de Dosithée, je pourrai même travailler comme trois!

Phydime, au septième ciel, avait appelé sa fille pour l'embrasser avec amour, et il s'était écrié dans son ravissement :

—O mon Dieu! vous êtes ben bon et je vous bénis beaucoup de me laisser ma fille chérie, et aussi mes bons boeufs roux!...

Phydime était un des nombreux fils de cette race qui avait gardé son pays, sa langue et sa foi!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Page
Chapitre 1	3
" 2	11
" 3	18
" 4	22
" 5	27
" 6	33
" 7	39
" 8	43
" 9	46
" 10	52
" 11	56
" 12	60
" 13	63
" 14	66
" 15	69
" 16	71

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 34

JUIN

La Course dans l'Aurore

(Poèmes de Mlle Eva SENÉCAL)

*N'as-tu pas pressenti qu'en toi l'âme ancestrale
Revivait, nostalgique, et montrait ce chemin?*

(*La Course dans l'Aurore*, Page 37)

Le plus consciencieux de nos critiques littéraires, M. Albert Pelletier, reprochait à Louis Dantin, "d'effleurer à peine et parfois d'ignorer totalement la pensée, la substance, la sève, c'est-à-dire la poésie même, pour s'attacher plutôt à l'enveloppe, à l'écorce, à la forme, c'est-à-dire à la prosodie", quand ce dernier appréciait nos poètes. Si Louis Dantin n'a pas cherché le ressort central qui commande et soutient l'art, c'est peut-être que les auteurs analysés en manquaient. En tout cas, il nous fait plaisir de signaler aujourd'hui à M. Pelletier une oeuvre qui offre à ses facultés d'analyse et de synthèse, un riche domaine où s'exercer.

C'est *La Course dans l'Aurore*, de Mlle Senécal, qui vient de paraître aux Editions de la Tribune. Voici un livre qui par son fond et sa forme est, à notre avis, une magnifique confirmation de la théorie des influences du milieu et de l'hérédité. Pour quiconque connaît les Cantons de l'Est, et leur population, ce livre est une frappante image du pays qu'habite l'auteur, tant dans son inspiration que dans son expression.

I

Quand Mlle Senécal parle de son coeur

"*Bercé de chimères ancestrales.*"

elle définit, dans une de ces fulgurances que connaît seule la poésie, son oeuvre mieux que ne le pourrait faire tout un tome. Les chimères ancestrales, tels sont bien les thèmes du poète. Le pays tourmenté où elle réside, a été colonisé par des ancêtres qui poursuivaient les chimères, d'éternels mécontents : Loyalistes de la Nouvelle-Angleterre qui refusaient de suivre le mouvement révolutionnaire général de leurs compatriotes ou fils de concessionnaires des vieilles paroisses qui fuyaient les rentes seigneuriales.

Pour ces assoiffés de liberté, il n'y avait pas de passé. Ils préféraient un sol sans souvenir glorieux, avec ses promesses d'inconnu, aux sites illustres où la misère était certaine. C'était des pèlerins du mieux-vivre, pour qui seul l'avenir et le plus-loin comptaient.

Or, s'il est un livre où le présent et l'actuel sont quantités négligeables, c'est bien celui de Mlle Senécal. *La Course dans l'Aurore* est une course vers le rêve, vers l'espace illimité, vers les pays exotiques, où luit le soleil "d'immuables étés". Dans les 160 pages du recueil, il n'en est pas cinq d'inspiration impersonnelle ou immédiate.

Le poème qui donne son titre au livre est bien caractéristique de la manière de l'auteur. Il compte 48 vers; deux sont d'inspiration locale :

Le soleil s'est levé dans un ciel monotone,
 Vide et pâle, pareil à des flaques d'automne.
 Mais je songe qu'au loin dans un poudrolement d'or,
 Il doit étinceler sur quelque mirador,
 Et qu'il doit réjouir le cœur de toutes choses
 Du vert des orangers et du parfum des roses.

Ah! que j'eus le désir de ces terres lointaines,
 De départs fascinants vers de neuves Athènes,
 Lorsque le soir venait rétrécir l'horizon,
 Que l'espace m'était moins grand que ma maison!

Aux matins bleus d'été, lorsque tout est vivant,
 Je ne suis qu'une chose éparse dans le vent;
 Il me semble surprendre un appel dans la brise
 Venu de ces lointains que le soleil irise;
 Un appel exalté, lumineux et puissant,
 Qui subjugue mon cœur et qui fouette mon sang :
 Espace, c'est ta voix universelle et chaude...

(Pages 15, 16, 17)

Le rêve des départs fascinants l'a tellement hantée, qu'elle s'est fait une image parfaite de l'heure où

PARTIR

Partir, par un beau soir, quand l'horizon se dore,
 Lorsque la fleur mourante a des gloires d'aurore,
 Sous l'éclat transitoire et fauve du couchant;
 Avec un cœur séduit d'un jeune enchantement,
 Partir, vagabonder, aller à l'aventure,
 Boire au plaisir divin de la fraîche nature,
 Et sentir palpiter, en son être éperdu,
 Les ailes de l'oiseau dans l'azur suspendu!
 Lorsque l'ombre et les flots clapotent dans les rades,
 S'accouder longuement au bord des balustrades,
 Le cœur agonisant sous le baiser du soir,
 Lumineux et paré comme un beau reposoir;
 Être là, pour un rien de bonheur étourdie;

PARIS

DIPLOME

LONDRES

L'ONDULATION PERMANENTE

— FAITE PAR —

Prof. BERNARD, Enrg.

Est la plus belle, la plus naturelle que l'on puisse voir.—Le vrai chic de Paris est dans son travail.—"SATISFACTION GARANTIE".—Tout ce qui regarde la culture de la beauté.

4567, AVENUE DU PARC

BELAIR 0433

(Près Mont Royal)

MONTREAL

NOUS ENSEIGNONS LA COIFFURE

Prendre tout l'univers pour un coin d'Arcadie !
Voir s'alanguir l'espace aux parois de corail,
L'espace fabuleux, ardent comme un sérail ;
Partir, lorsque le soir à l'horizon se glisse,
Errer des jours, des mois, sur les mers, comme Ulysse,
Dans l'éblouissement d'immuables étés...

Je songe à vous, pays lointains, cieux enchantés !

Il est arrivé quatre ou cinq fois à Mlle Senécal de voir son pays sans songer à le fuir. Mais chaque fois, c'est qu'il étalait des spectacles excessifs : un matin boréal, un midi tropical ou un soir cyracusain.

Le soir s'est endormi, en caressant les roses,
Dans les parterres verts, assoupis, blancs et roses ;
Il s'est couché, pensif, ardent, le coeur en feu,
Ses pourpres bras pendant sur le bord du ciel bleu.

Alangui, frémissant dans cette ombre profonde,
Eros voluptueux offre son coeur au monde ;

L'insecte, las d'aimer sa compagne jalouse,
Dort, roulé dans un brin d'herbe sur la pelouse,
Pendant que, follement, un jeune dahlia
Baise la rose, à qui la brise le lia.

Cette projection constante hors du réel est une chose qu'on reprochera à Mlle Senécal. On la blâmera de ne pas avoir voulu voir les beautés qui l'entourent et desquelles elle aurait pu mieux parler que tout autre. Le reproche, à mon sens, ne serait pas fondé. J'essaierai, plus loin, en étudiant sa technique, de prouver qu'elle n'a pas passé en vain ses vingt-trois ans parmi les sites les plus variés du Canada ; qu'elle en a tiré de merveilleuses images, des vers qui sont, comme le disait le jury qui lui octroya le prix de poésie, au concours d'Action Intellectuelle de l'A. C. J. C., "parmi les plus beaux qu'on ait écrits en ces derniers temps au Canada."

D'ailleurs, Mlle Senécal eût-elle chanté de façon diamétralement contraire, qu'on lui aurait fait autant de reproches, sous d'autres chefs. Pour ma part, son oeuvre est une contribution de grande valeur au patrimoine poétique canadien. D'autres, avant elle, il est vrai, ont chanté la fuite vers l'inconnu ou l'étranger, mais nul ne l'a fait avec un tel accent de sincérité. Bussièrès, par exemple, n'ouvrait de vers exotique que pour y enchâsser des mots rares ; Morin (dont Mlle Senécal serait plus que tout autre le disciple, si ce maître consentait à en avoir), chante l'Orient qu'il a vu

et dont il a la nostalgie ; mais Mlle Senécal n'a pas besoin des artifices littéraires pour aimer les lointains. Elle n'accumule pas le bric-à-brac classique des Parnassiens dans ces vers. Ses allusions descriptives sont vagues comme le rêve de ses ascendants, les rudes colons des Bois-Francs.

A ce point de vue, les vers de Mlle Senécal traduisent avec infiniment plus de fidélité la mentalité de notre peuple que ceux des régionalistes étroits. Quand la critique officielle exige des écrivains canadiens qu'ils restent en leur petit pays, elle ne tient pas compte de l'essence même de notre mentalité. Elle oublie que nous sommes un peuple sédentaire par la seule force des choses, et non par tempérament. C'est la plus nomade partie du peuple français qui colonisa le Canada. Dès 1635, Mgr l'évêque de Québec et avec lui le clergé de Montréal se plaignaient de l'esprit aventurier de leurs ouailles. L'appel des étendues était plus fort que l'instinct de conservation chez les individus. On préférait les risques de la forêt à la sécurité des fortifications.

Si cet esprit d'aventure, de dissatisfaction avec l'état présent ne se traduit plus par des actes, si nous sommes devenus un peuple respectueux de l'ordre établi, c'est que deux siècles et demi de pauvreté ont

pesé sur nous, c'est que le contact avec un autre peuple pratique nous a assagi; mais au fond de chacun de nous sommeille un désir de tenter l'inconnu, de partir.

Mlle Senécal, qui vit en communion directe avec la nature, qui ne subit pas l'atouchement des foules, a pu, des jours entiers, laisser libre essor à son rêve. Nulle contingence ne l'a rabattu au sol. Il a plané dans l'aurore, dans les midis, dans les brumes. Et le vers s'est inscrit de lui-même sur le papier vierge.

Le seul reproche que je me trouve fondé à lui faire, sous le chef de son inspiration, c'est de n'avoir pas assez tenté de se renouveler, d'avoir trop écouté, à l'exclusion d'autres sentiments qui agitent ses contemporains, l'appel des partances et d'avoir ainsi manqué d'enclorre en un livre quelque chose qui ne s'y trouvait pas déjà. D'être un peu livresque, malgré la sincérité de l'inspiration, le livre ne peut se défendre. Mais c'est un livresque bien moderne. Si j'ai des réminiscences, en lisant la *Course dans l'Aurore*, ce n'en sont pas des fables d'Arnould ou de Florian.

II

Et puis, est-il aussi livresque que cela, le livre de Mlle Senécal. Il est entendu que l'auteur, jeune encore, n'a pas eu le temps de parcourir le monde. Et comme son rêve

est tendu vers les lointains, malgré toute l'intuition dont elle est douée, elle ne peut parler des pays étrangers avec la précision d'un dépliant du C. P. R. D'ailleurs, elle en fait l'aveu ingénument :

*Mon âme vous connaît, si mon oeil vous
[ignore,
Sites que mon esprit imagine et colore!*

C'est plutôt "rêveur" que livresque, l'épithète qui convient aux deux premières parties du livre : *Le Beau Rêve* et *Azur et Beauté*.

L'Heure Amoureuse vient ensuite. Il y a encore naturellement beaucoup de rêve dans cet amour et je dis tant mieux. Car, dès qu'il n'y a plus de rêve dans l'amour, il n'y a plus d'amour. Un critique, M. Aimé Plamondon, a bien raison de dire que "nous n'avons pas un poète, au Canada Français, actuellement, qui puisse se vanter de comprendre et de sentir mieux l'amour que ne l'a fait Mlle Senécal, avec son coeur neuf et frêle de jeune fille". (Le "Soleil", 22 juin 1929). Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire :

FANTAISIE

On est plus prompte à se leurrer
Quand on a bien des fois pleuré.
Je t'en prie, oh ! ne t'en vas pas !



Gin Canadien Melchers Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabrique à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.65
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie:
Berthierville, Qué.

Bureau chef:
Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

Je suis triste quand tu t'en vas.
 Nous causerons de mille choses :
 Du printemps, de l'air embaumé.
 De l'azur, des lilas, des roses,
 De ce que nous aurons aimé.
 Je serai candide et tranquille,
 Ainsi qu'une petite fille ;
 Sur notre frémissant destin
 Planera la paix de la plaine,
 Nos yeux fixés dans le lointain,
 Seront pleins de clarté sereine.
 Mais quand la nuit frémira toute,
 Qu'Eros, embusqué sur la route,

Guettera les couples heureux,
 Amour, il faudra que tu partes,
 Car notre paix à tous le deux
 Est un frêle château de cartes.

(Page 90)

La "pointe" de la fin, comme on aurait dit au XVII^e siècle, révèle une connaissance des choses du coeur qui n'a rien de livresque. Tel autre poème, comme celui de la page 95, avère encore que le poète n'a pas seulement regardé dans les livres, mais qu'il a regardé en lui-même :

J'ai si longtemps souffert et pleuré d'être triste
 Et de ne point aimer
 Que mon coeur aujourd'hui, plus mollement résiste
 A ton regard charmé.
 Tu ne m'en as rien dit ; il suffit que tu poses
 Dans mes yeux ce regard,
 Pour que je sache bien les doux mots, et les poses
 Que tu auras plus tard.
 Il ne faut pourtant pas espérer davantage
 D'un coeur tel que le mien :
 Un geste maladroit, un rien le départage
 Et brise le lien.
 Mais je vois à tes yeux que tu veux mieux me prendre,
 Que ton rêve est plus haut,
 Et je pourrais demain être comme Léandre
 Fuyant avec Héro...
 Mais ne t'en fais pas gloire en ton être agréable,
 Si tout de toi m'a plu,
 Car, sache-le bien, seule, en serait responsable,
 L'heure où tu es venu.



En vente avec succès depuis 1881
 Diplôme et Médaille d'or de Paris

LA RACICOTINE

Le purgatif et dépuratif du sang par excellence, souverain contre la dyspepsie et de tous les maux résultant du mauvais état du sang.

En vente partout



COUPON

En nous retournant ce coupon et dix sous, nous vous envoyons sans frais un paquet de RACICOTINE de la valeur d'un dollar, (\$1.00).

ANT. RACICOT & CIE

IMPORTATEURS

4656, rue Papineau — AMherst 5419

On voit aussi à la lecture de ce poème que si l'auteur pêche parfois contre la concision, il sait s'en tenir à l'essentiel quand il veut. Il préfère toutefois, à ces heures où la fuite de Léandre et Héro serait possible, les "heures d'attente lourde". Pour décrire cet état d'esprit, elle écrit le magni-

fique poème intitulé : "Va-t-en, cruel amour", qui lui valut la lyre de bronze, au concours de la société des Poètes Canadiens-Français, en 1928. Ce poème est trop long pour être cité. Transcrivons-en au moins la finale :

Tu viendras, tu seras l'heure, l'extase brève
Eclore dans les fleurs des jardins embaumés;
Tu viendras, vous viendrez, lèvres, regards aimés...
Mais j'aime mieux l'attente et j'aime mieux mon rêve.

Nous avons ici quelques-uns des vers d'amour les plus éloquents et les plus vrais qui se soient écrits au Canada. Que nous sommes loin, dans cette pièce, des bergeries faciles des muses officielles. S'il faut concéder que Mlle Senécal même en parlant de l'amour, a laissé parfois trop libre allure à

son imagination, il faut reconnaître qu'elle a su avoir des audaces rédemptrices.

L'Heure Amoureuse a tant d'emprise que je voudrais la faire durer. Il faudrait citer toute cette partie du livre. Contenons-nous de lire à voix haute :

LA VISITE

Vois-tu la nuit venir, les pieds dans la bruyère,
La lune rêver doucement?
Tout à l'heure, l'Amour visitera la terre...
Viens! Allons dehors un moment.

Viens! Nous nous assoierons au seuil de notre porte,
Les yeux fixés dans le lointain,
Et nous observerons la paix que l'ombre apporte
Sur les branches et dans le thym.

Quand l'Amour paraîtra, nous voyant côte à côte,
Et sur le seuil assis sans bruit,

BELAIR 7149-7150

4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS — WINDSOR ils vous conduisent directement à destination.

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maison de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER

CHESTERFIELDS

CAROSSES

CHAISES

LITS

LAMPES

BIBLIOTHEQUES

TABAGIES

ETC.

CHAMBRES A COUCHER

DIVANETTES

FAUTEUILS

MIROIRS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS

exhibés dans mes vitrines.

Notez bien: J'accorderai une réduction de 10 % sur tous les articles d'ameublement que vous achèterez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.

Gravement, sans frapper, ainsi qu'un ancien hôte,
Il entrera passer la nuit.

Alors, nous fermerons la porte sur la rue,
Et sur les bruits confus du soir,
Empressés et tremblants, pour fêter la venue
De ce grand hôte, notre espoir.

La nuit retournera dans son pays des songes,
Avec les étoiles, ses soeurs,
Mais l'Amour, tout heureux qu'on croie à ses mensonges
Restera pour griser nos coeurs.

Et, certain soir, tous deux, pareils aux autres hommes.
Egoïstes et peu constants,
Nous nous étonnerons, sachant qu'ainsi nous sommes,
Qu'il veuille rester si longtemps.

(Pages 111, 112)

III

La diction quasi-parfaite de ce dernier poème m'amène à parler de la technique de Mlle Senécal. Ici encore, je ne puis dissocier *La Course dans l'Aurore* du milieu où l'oeuvre fut écrite. Si l'auteur a cherché son inspiration dans le rêve, la réalité a pris une revanche magnifique en se glissant partout dans l'imagerie de ces vers. Les

images, qui sont la musculaire même du poème lyrique, ont la limpidité des matins d'automne sur nos campagnes. Si elles sont parfois nébuleuses, elles m'évoquent les brouillards courts qui stagnent sur les étangs et qui ne font qu'ajouter un charme aux paysages.

Cueillons, au hasard de la lecture, les vers où l'observation la plus directe s'allie à la perfection du rythme :

Vous souvient-il...
De nos timides mains avidement tournées
Vers le bel avenir? (Page 31)

(Le soir) serait bruissant comme du taffetas (Page 42)

Les oiseaux...
Semblent à l'espace pris
Comme les nymphes aux frises. (Page 48)

(L'été) s'est couché dans les plaines
Enlaçant ardemment le lis décolleté... (Page 53)

... Les fleurs semblent de mal atteintes
Et leur pâleur ressort sur la verdure des buis
Immobiles, luisant comme l'eau dans les puits... (Page 56)

L'horizon semble être à deux pas...
On pense que l'on touchera
Le vague infini, le ciel dense...
On a peur et froid d'être seul
Dans le soir qui tout le jour tombe... (Page 58)

Sur la plaine, Il (le vent du Nord) passe et varloppe
Les blancs remous (Page 64)

J'ai cité copieusement et l'on a pu voir que le vers de Mlle Senécal est d'allure classique, la plupart du temps. C'est sans doute une toquade, chez moi, de voir partout l'influence du milieu et de l'ascendance dans cette oeuvre, mais dans la technique de ces vers, je vois mon petit pays. Les légères libertés que l'auteur prend avec les règles classiques : hiatus, césure irrégulière, négligences mêmes, tout me fait penser à la méthode de travail des rudes colons de qui je descends. On ne s'acharnait pas alors sur un obstacle insurmontable; on défrichait et ensemait à côté et l'on atteignait son but. Ainsi agit Mlle Senécal. A la perfection d'un vers, elle a préféré l'ampleur d'un poème, et c'est très bien.

Je m'étonne même qu'elle n'ait pas rejeté certaines autres règles de la versification française, qui sont autant, sinon plus arbitraires que la loi de l'hiatus et de la césure médiane. Quand je parle de césure médiane, je ne veux pas dire que le vers de Mlle Senécal en soit "graphiquement" dépourvu; mais elle y mettra une préposotion ou un adverbe qu'il est absolument impossible d'accentuer, comme :

Tu te pencheras vers mes royaumes détruits
(Page 36)

Un peu d'ombre d'où le réel s'enfuit...
(Page 46)

Il convient d'ajouter que ces vers, qu'on ne peut scander, sont très rares, trois ou quatre, tout au plus. Pourtant, elle refuse d'employer le vers ternaire, scandé 4-4-4, qui est en tout point conforme au génie de la langue et aussi harmonieux que le vers scandé 6-6. Il y a plusieurs vers de la *Course dans l'Aurore*, qui n'auraient rien perdu au point de vue harmonie, et qui y auraient gagné au point de vue logique et clarté, si les accents ou césures eussent été placés autrement. Ainsi, pour ne pas violer la règle classique, elle entremêle le concret et l'abstrait, dans le vers suivant :

*"Dans les parterres verts, assoupis, blancs
[et roses.]"*

Un peu plus d'audace, autorisée par les plus accrédités rimeurs d'outremer (entre autres Hérédia : "De l'églantier qui l'enguirlande, au frais matin"), et elle aurait dit :

"Dans les parterres assoupis, verts et blancs et roses", un vers qui possède deux

temps forts symétriques et qui se dit aussi bien que celui-ci :

*On veut aimer, on veut vivre, l'heure est
[trop brève.]*

Elle observe encore toujours la loi des rimes singulières et plurielles, loi que rien ne peut justifier qu'un caprice. Il me semble que si l'on veut observer une loi arbitraire, il faut toutes les observer.

Mais ce sont là chicanes de spécialistes. Les hiatus qu'on trouve dans le livre de Mlle Senécal ne sont jamais choquants, les négligences sont mineures et le souffle rache tout.

Je me trouve à plaindre d'avoir eu à lire ce livre en critique. Si je n'avais pas eu à en parler, j'en aurais triplement joui. Je n'aurais pas parcouru ces pages à la hâte pour en trouver les défauts (car la critique ça se résume à cela). Je me serais laissé bercer par l'eurythmie des stances; la splendeur des images m'eût arraché des cris d'admiration, et quand j'en aurais eu fini la lecture, je me serais dit :

"Voici un livre à mettre au rayon des livres préférés, tout près du "Paon d'Email" de Paul Morin, et de "A Travers les Vents" de Robert Choquette. C'est l'oeuvre d'un auteur féminin qui me satisfait le plus, jusqu'à date, au Canada, et si la critique officielle pense autrement, je m'en fous!"

Mais malgré toute la mauvaise volonté que j'ai mise à lire la *Course dans l'Aurore*, je crois bien que mon opinion n'est guère autre et je dirai comme l'auteur lui-même : *Pourtant je t'aime ainsi, coeur souffrant,*

*[coeur d'orage,
Coeur toujours assoiffé, ô coeur impétueux.]*

Alfred DesROCHERS,

De la Société des Poètes C.-F.

Tél. Cherrier 9932

MADAME MIMIE

ELEVE DE Mme LENORMAND
DE PARIS

CLAIRVOYANTE

Reçoit de 9 a.m. à 9 p.m. ou par
correspondance

Consultations: \$1.00 et \$2.00

1166 DORCHESTER EST

1ère rue au sud de Ste-Catherine

Tél. CHERRIER 9932 - MONTREAL



DAWES

BLACK HORSE

Ale et Porter



*La même qu'autrefois
Bière naturelle très bien vieillie avec
plus de cent ans d'expérience -*

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

1.— <i>L'Iris Bleu</i> , 2ème édition	Par J. E. Larivière
2.— <i>Le Massacre de Lachine</i> , épuisé	Par X X X
3.— <i>Ma cousine Mandine</i> , 3ème édition, 75c	Par N. M. Mathé
4.— <i>Les Fantômes Blancs</i> , épuisé	Par Aulia Richefort
5.— <i>La Mélisse</i> , 2ème édition, 75c	Par Jean Féron
6.— <i>Gaston Chambrun</i>	Par J. F. Simon
7.— <i>Le Lys de Sang</i> , épuisé	Par Henri Doutremont
8.— <i>Le Spectre du Ravin</i> , 2ème édition	Par Mme A. B. Lacerte
9.— <i>Le Médaillon Fatal</i> , épuisé	Par André Jarret
10.— <i>L'Aveugle de St-Eustache</i> , 2ème édition	Par Jean Féron
11.— <i>Nypsia</i>	Par Henri Doutremont
12.— <i>Fierté de Race</i>	Par Jean Féron
13.— <i>Roxane</i> , épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
14.— <i>La Heranche d'une Race</i> , 2ème édition	Par Jean Féron
15.— <i>L'Expiatrice</i>	Par André Jarret
16.— <i>L'Associée Silencieuse</i>	Par J. E. Larivière
17.— <i>L'Ombre du Beffroi</i> , épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
18.— <i>La Besace d'Amour</i>	Par Jean Féron
19.— <i>Le Grand Sépulcre Blanc</i>	Par Émile Lavoie
20.— <i>Les Cachots d'Haldimand</i>	Par Jean Féron
21.— <i>La Cité dans les Fers</i>	Par Ubald Paquin
22.— <i>La Taverne du Diable</i>	Par Jean Féron
23.— <i>Le Trésor de Bigot</i>	Par Alexandre Huot
24.— <i>Le Patriote</i> , 1837-38	Par Jean Féron
25.— <i>Le Mort qu'on Venge</i>	Par Ubald Paquin
26.— <i>Le Manchot de Frontenac</i>	Par Jean Féron
27.— <i>Fleur lointaine</i>	Par François Provençal
28.— <i>La Ceinture Fléchée</i>	Par Alexandre Huot
29.— <i>Le Bracelet de Fer</i> , épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
30.— <i>La Digue Dorée</i> , Roman des Quatre	Par Ubald Paquin, Alexandre Huot, Jean Féron, Jules Larivière
31.— <i>La Besace de Haine</i>	Par Jean Féron
32.— <i>Le Lutteur</i>	Par Ubald Paquin
33.— <i>Le Siège de Québec</i>	Par Jean Féron
34.— <i>Le Mystère des Mille-Iles</i>	Par Pierre Hartex
35.— <i>Le Drapeau Blanc</i>	Par Jean Féron
36.— <i>Les Caprices du Coeur</i>	Par Ubald Paquin
37.— <i>Les Trois Grenadiers</i>	Par Jean Féron
38.— <i>L'Impératrice de l'Ungava</i>	Par Alexandre Huot
39.— <i>Le mystérieux monsieur de l'aigle</i>	Par Mme A. B. Lacerte
40.— <i>Le Mendiant Noir</i>	Par Marc Lebel
41.— <i>L'Espion des Habits Rouges</i>	Par Jean Féron
42.— <i>L'Empoisonneur</i>	Par Jean Nel
43.— <i>Le capitaine Aramèle</i>	Par Jean Féron
44.— <i>Le Massacre dans le temple</i>	Par Ubald Paquin.
45.— <i>L'Enjoleuse</i>	Par Madame E. Croff
46.— <i>L'Île au Massacre</i>	Par Prosper Williamme
47.— <i>La Prise de Montréal</i>	Par Jean Féron
48.— <i>Le secret de l'orpheline</i>	Par Andrée Jarret.
49.— <i>Jean de Brébeuf</i>	Par Jean Féron.
50.— <i>La folle de la Pointe-du-Mort</i>	Par L. Dubois McCabe.
51.— <i>La belle de Carillon</i>	Par Jean Féron,
52.— <i>Les aventures de l'amour</i>	Par Henri Deyglun
53.— <i>La corré</i>	Par Jean Féron
54.— <i>Bois sinistre</i>	Par Mme A.-B. Lacerte
55.— <i>Bœufs roux</i>	Par Jean Féron

LE ROMAN CANADIEN

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth

PRIX CHAQUE VOLUME: 25 CENTS

PAR LA MALLE: 30 CENTS

Casier Postal 969, - Tél. Lancaster 6586 MONTREAL

BNQ



C 000 085 581

85581